

RECHERCHES
SUR
LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE
DE LA MAURÉTANIE TINGITANE.

753

Lo O³
j
81.

RECHERCHES
SUR
LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE
DE LA MAURÉTANIE TINGITANE,

PAR M. TISSOT,

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE FRANCE AU MAROC.

EXTRAIT DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

10^e série, t. IX



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXVII.



RECHERCHES

SUR

LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DE LA MAURÉTANIE TINGITANE¹,

PREMIÈRE PARTIE.

LE LITTORAL MAURÉTANIEN.

CHAPITRE PREMIER.

LA CÔTE MAURÉTANIENNE DE L'EMBOUCHURE DE LA MALVA JUSQU'À TINGIS.

Nous ne connaissons guère que le littoral de la région montagneuse qui forme la pointe nord-est de la grande péninsule africaine, et l'antiquité ne paraît pas avoir eu des notions beaucoup plus étendues sur cette partie de la Maurétanie Tingitane. Ces notions mêmes semblent dater d'une époque relativement récente. Ni les grandes métropoles phéniciennes, ni Carthage elle-même n'avaient jugé utile de fonder sur cette côte les comptoirs qu'elles avaient multipliés sur la côte occidentale. De l'embouchure de la Malva jusqu'aux Colonnes d'Hercule nous ne trouvons qu'une seule colonie phénicienne, Rusaddir, placée au seuil de cette mystérieuse région; tous les

¹ Voy. la carte générale, pl. I, pour tout le travail.

autres noms de localités que nous ont conservés les textes antiques sont ou libyens ou romains. Ce n'est qu'à l'époque romaine, en effet, que l'on commence à recueillir quelques informations sur la partie du littoral maurétanien que baignait la Méditerranée. On peut suivre jusqu'à un certain point le progrès de ces connaissances qui coïncide avec le développement de la colonisation romaine. Avant l'année 42, date de l'annexion de la Tingitane à l'Empire, les renseignements précis font défaut. Strabon parle vaguement de villes nombreuses qui peuplaient le littoral métagonitique, mais il n'en nomme aucune¹. Un demi-siècle plus tard, et lorsque, depuis plusieurs années déjà, l'ancien royaume de Bocchus était devenu une province romaine, Pline ne cite encore, entre Abyla et Rusaddir, que deux noms indigènes, la ville et le fleuve de Tamuda et le fleuve Laud². La côte méditerranéenne ne commence à être connue qu'au siècle des Antonins. Ptolémée y place un certain nombre de positions : la Pointe d'Apollon, Iagath, l'embouchure du fleuve Thaluda, le Promontoire de l'Olivier sauvage, Acrath, Tænia Longa, la pointe Sestiaria; mais de Tænia Longa à ce dernier cap, c'est-à-dire dans toute la partie du Metagonium qui correspond au Rif, le géographe d'Alexandrie ne cite aucune localité. Il y a encore là une lacune dans les informations déjà plus abondantes qu'avait pu recueillir Ptolémée. Cette lacune n'est comblée que par l'*Itinéraire d'Antonin*, c'est-à-dire par un des derniers documents de l'époque romaine, et encore le portulan impérial procède-t-il, dans sa nomenclature, comme le font nos cartes modernes : il ignore les noms indigènes et les remplace par des appellations ou des périphrases purement latines : Ad tres

¹ XVII, III, 6 : « Εισπλεύσαντι δ' ἐξῆς πόλεως τε καὶ ποταμοὶ πλείους μέχρι Μολογὰθ ποταμοῦ. » — ² *Hist. nat.* V, 2.

Insulas, Ad sex Insulas, Promontorium, Promontorium Canarum, Promontorium Barbari, Ad Aquilam majorem, Ad Aquilam minorem.

En somme, on avait fini, dans les derniers temps de la domination romaine, par explorer complètement la côte septentrionale de la Tingitane, comme nous venons de le faire nous-mêmes à une date assez récente¹. On en longeait les rivages, on y touchait même, ce que nous ne pouvons plus, ou ce que nous ne pouvons pas encore faire impunément aujourd'hui. Au fond, alors comme aujourd'hui, on l'avait *reconnue* plutôt qu'on ne la connaissait, et l'intérieur était resté aussi fermé, aussi inaccessible aux explorations qu'il l'est encore de nos jours.

Les renseignements que nous ont légués Ptolémée et l'*Itinéraire* sont d'autant plus précieux pour l'étude de cette région méditerranéenne que les distances, par une rare fortune, y sont, en général, plus soigneusement indiquées. Abstraction faite de l'erreur fondamentale qui les entache, les notations de Ptolémée donnent, jusqu'à *Tænia Longa*, des distances proportionnelles remarquablement justes. Quant aux indications numériques de l'*Itinéraire*, à trois ou quatre exceptions près, dont deux s'expliquent encore par des erreurs de copiste, elles sont d'une exactitude presque mathématique. L'analyse à laquelle nous allons procéder le démontrera, comme elle fera définitivement justice, — nous l'espérons du moins, — des fausses synonymies accumulées jusqu'ici par une méthode qui ne tenait pas un compte suffisant de ces mêmes indications.

¹ La côte du Rif n'est réellement connue, au point de vue hydrographique, que depuis la mission remplie, en 1855, par MM. Vincendon-Dumoulin et Ph. de Ker-

hallet. Les résultats de cette exploration ont été consignés dans l'ouvrage intitulé *Description nautique de la côte nord du Maroc*, Paris, 1857.

§ I^{er}.

DE LA MALVA AU DÉTROIT. — LIMITE ORIENTALE DE LA TINGITANE. —
LE LITTORAL DU METAGONIUM.

MVLVCHA,
Μολοχάθ;
MALVANA, MALVA,
Μαλούα, Molouïa.

Tous les documents antiques s'accordent à donner un grand cours d'eau pour limite aux deux Maurétanies. Le fleuve Mulucha, au témoignage de Salluste, séparait le royaume de Bocchus de celui de Jugurtha¹. D'après Strabon, qui lui donne le nom de Molochath, ce même fleuve formait la frontière des Maurusii et des Massæsylii². La même indication se retrouve dans Méla³ et dans Pline⁴. Ptolémée, d'autre part, donne le nom de Μαλούα au cours d'eau qui séparait la Mauretania Tingitana de la Mauretania Cæsariensis⁵, et c'est aussi à la Malva que l'*Itinéraire d'Antonin* place la frontière des deux provinces : « Malva flumen dirimit Mauretanas duas⁶. »

Pline et Ptolémée considèrent d'ailleurs la Malva, ou Malvana, et la Mulucha, ou Molochath, comme deux cours d'eau distincts. Le premier de ces deux auteurs qualifie la Malvana de fleuve navigable et semble la placer, d'après l'ordre dans lequel il énumère les principales localités de la côte septentrionale, à l'ouest de la Mulucha⁷. Ptolémée l'indique au contraire à l'est de ce dernier fleuve⁸.

Ces données contradictoires suffiraient à rendre suspecte

¹ *Bell. Jugurtha*, ch. xcvi : « Flumen Muluchæ quod Jugurthæ Bocchique regnum disjungebat. »

² XVII, III, 6 : « Μετὰ τὴν τῶν Μανρουσίων γῆν ἢ τῶν Μασσασυλίων ἐστίν, ἀπὸ τοῦ Μολοχάθ ποταμοῦ τὴν ἀρχὴν λαμβανοῦσα. »

³ I, 5 : « Mulucha amnis, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus Bocchi Jugurthæque. »

⁴ V, I (II), 19 : Amnis Mulucha, Bocchi Massæsyloꝝque finis. »

⁵ IV, 1.

⁶ Wessel, p. 11.

⁷ V, I (II), 18 : « Rusadir oppidum et portus; Malvana, fluvius navigabilis...; amnis Mulucha... »

⁸ IV, 1 :

Μολοχάθ ποταμοῦ ἐμβολαί... ἰ. λδ. λδ. λ'δ.
Μαλούα ποταμοῦ ἐμβολαί... ἰαε'. λδ. λ'γ.

la distinction que Pline et Ptolémée établissent entre la Mulucha et la Malva. D'autres raisons nous déterminent à la rejeter et justifient l'opinion, d'ailleurs généralement admise, qui identifie la Malva et la Mulucha à un seul et même cours d'eau, la Molouïa.

Au point de vue purement géographique, l'existence de deux fleuves dans la même région est démentie par les données précises que nous possédons aujourd'hui sur cette partie du Maroc si voisine de nos possessions algériennes. Entre la Molouïa et la Tafna, — c'est-à-dire dans un rayon beaucoup plus étendu que celui dans lequel deux synonymies certaines, celles de Rusaddir (*Melilla*) et de Ad Fratres (*Djemâa Ghazaouat*) ferment nécessairement la discussion, — il n'existe qu'un seul cours d'eau, l'Oued Adjeroud ou Oued el-Kis, rivière insignifiante qui se jette dans le golfe formé par le cap d'El-Agua et le cap Milonia, à 11 milles romains (16 kilomètres et demi) de l'embouchure de la Molouïa et à 19 milles (28 kilomètres) de Djemâa Ghazaouat.

Si nous acceptons les renseignements de Pline, la Malvana ou Malva, fleuve navigable indiqué à l'est de Rusaddir et à l'ouest de la Mulucha, ne peut être que la Molouïa, le seul cours d'eau auquel convienne l'épithète de *navigabilis*. La Mulucha devient alors l'Oued Adjeroud, — ruisseau qui n'a jamais pu jouer le rôle de frontière, — à moins qu'on ne préfère admettre que Pline, par une erreur moins pardonnable encore, ait confondu la Mulucha avec le Chylemath de Ptolémée (Χυλημάθ ou Χυλιμάθ, l'Oued Chélif) situé bien au delà de la frontière des deux Maurétanies¹.

¹ C'est ce que semble indiquer, du reste, l'ordre dans lequel sont énumérées les différentes localités : « . . . Malvana, fluvius

navigabilis. Siga oppidum, alterius jam Mauretaniæ. . . Ab ea Portus magnus Amnis Mulucha. »

Si l'on s'en rapporte, d'autre part, aux indications de Ptolémée, la Molochath, placée entre Rusaddir et la Malva, ne peut être que la Molouïa; et la Malva, limite des deux Maurétanies d'après Ptolémée, s'identifie à l'Oued Adjeroud. Comment justifier alors l'épithète de « navigable » donnée par Pline à la Malva? Comment expliquer encore le rôle de fleuve-frontière attribué par Ptolémée à l'Oued Adjeroud?

Les indications de Pline et de Ptolémée, comme on le voit, se détruisent l'une par l'autre. Inconciliables entre elles, elles sont invraisemblables en elles-mêmes.

L'hypothèse qui fait de la Malva et de la Mulucha deux fleuves distincts n'est guère plus soutenable au point de vue historique. En l'acceptant, on est obligé d'admettre que la frontière des deux Maurétanies a varié. Pour Pline, en effet, comme pour tous les écrivains antérieurs, cette frontière est la Mulucha; pour Ptolémée, comme pour le rédacteur de l'*Itinéraire d'Antonin*, c'est la Malva. Or rien n'autorise à supposer que cette frontière se soit déplacée; nous savons au contraire, par le témoignage de Pline lui-même, que l'ancienne limite des royaumes de Bocchus et de Jugurtha subsistait encore de son temps, c'est-à-dire postérieurement à l'annexion de la Tingitane.

Il n'existe d'ailleurs dans toute cette région, nous l'avons déjà dit, qu'un seul cours d'eau assez important pour avoir pu servir de limite politique. Ce fleuve, c'est la Molouïa, qui séparait encore, en 1830, le Maroc de la Régence d'Alger comme elle avait séparé au moyen âge le royaume de Fez de celui de Tlemcen, ou, pour emprunter les expressions plus générales dont se sert Ibn Khaldoun, le Maghreb central, équivalent de la Mauretania Cæsariensis, du Maghreb el-Aksa qui représente la Tingitane. Il y a là, on le voit, une sorte de

tradition ininterrompue, une limite indiquée par la force des choses, consacrée à toutes les époques. Cette limite n'a pas plus varié dans l'antiquité qu'au moyen âge, arabe ou berbère, et qu'à l'époque moderne.

On ne peut donc pas plus mettre en doute l'identité de la Molouïa et de la Malva que celle de la Malva et de la Mulucha. Ces différents noms, au surplus, ne semblent être que les transformations successives d'un nom primitif aussi facile à retrouver dans la forme actuelle que dans les deux formes antiques. La variante la plus ancienne, Mulucha ou Molochath, est peut-être une altération phénicienne du nom primitif qui aurait reparu plus tard¹; elle figure seule dans les documents antérieurs à l'annexion de la Tingitane, de même que le nom de Malva est exclusivement employé dans les documents romains les plus récents. Les deux formes paraissent avoir coexisté de l'année 42 jusqu'au siècle des Antonins, et cette double nomenclature est l'origine évidente de l'erreur commise par le géographe d'Alexandrie et par le grand encyclopédiste romain. On venait de constater, à cette époque, l'existence d'un cours d'eau dans le voisinage du fleuve-frontière : Pline et Ptolémée ont utilisé, pour désigner cette nouvelle acquisition de la géographie romaine, l'un, le plus récent des deux noms du fleuve, l'autre, le plus ancien².

¹ L'étymologie proposée par Schröder, מלוחא *flumen salsum*, est peu vraisemblable : les eaux de la Molouïa ne sont ni salées ni saumâtres comme celles de tant d'autres cours d'eau auxquels la nomenclature indigène ne manque jamais de donner le nom caractéristique d'Oued Melah. Tout au contraire, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par un pêcheur du Rif, le courant de la Molouïa est

si rapide que « l'eau conserve sa douceur jusque fort avant dans la mer ». L'aspiration forte qui commence la dernière syllabe du mot *muluchath* nous paraît être, comme la désinence *ath* (pour *a*), une double altération, conforme d'ailleurs au génie de la langue punique, de la forme indigène *Mouloua*, *Mloua*, qui n'est probablement elle-même qu'une onomatopée.

² Nous raisonnons, bien entendu, en ce

Mannert ne s'est pas arrêté à cette explication si naturelle : il a commis lui-même une erreur qu'il n'est pas inutile de relever, en affirmant que la double indication de Ptolémée, fautive pour ce qui regarde la côte où l'on ne trouve que l'embouchure d'une seule rivière, la Molouïa, est exacte dans l'intérieur, où le cours de ce fleuve se partage en deux branches dont l'une, celle de l'ouest, porte le nom de Mulul, et l'autre, celui de Mulucan. Mannert n'indique pas la source à laquelle il a puisé ces renseignements, mais il est évident qu'il les a empruntés à Marmol. L'écrivain espagnol, en effet, donne pour limite occidentale à la province de Garet : « la rivière de Melule qui, descendant du grand Atlas entre Tezar et Dubudu, se va rendre dans celle de Mulucan ¹. » Il ajoute, au chapitre xcviij, que la rivière de Mulucan « est celle que Ptolémée nomme Molocat ».

Mannert a été la victime de la fausse érudition de Marmol. Le livre de cet auteur n'est, pour toute la partie géographique, qu'un plagiat de la *Description de l'Afrique* de Jean Léon, compliqué, toutes les fois que l'occasion s'en présente, d'emprunts plus ou moins heureux faits à l'ouvrage de Ptolémée. Léon l'Africain indique bien le Mouloul ou Moulou comme un affluent de la Molouïa ², mais il conserve à ce dernier cours

qui concerne Pline, dans l'hypothèse où la position qu'il attribue à la Mulucha s'expliquerait par une simple erreur dans l'ordre d'énumération des localités de la côte septentrionale. Notre remarque ne serait plus applicable au géographe romain s'il a réellement identifié la Mulucha au Chélif : nous nous trouverions alors en présence d'une erreur d'autant moins explicable que Pline reconnaît lui-même que Siga, à l'est de laquelle il place la Mulucha, fait déjà

partie de la Maurétanie Cæsarienne : « *Alterius jam Mauretaniæ.* »

¹ *L'Afrique* de Marmol, traduction de Perrot d'Ablancourt, t. II, sec. IV, chapitre xcvi.

² *Descript. Africae*, p. 735 : « *Mulullus flumen ex Atlante inter limites Mezae ac Dubdubu scaturiens, per planitiem Terrestam et Tafratam asperas ac steriles fluit, deinde in Muluam fluvium se exonerat.* » Le Mulullus porte aujourd'hui sur nos

d'eau le nom qu'il porte encore et que l'on rencontre déjà dans le livre d'El-Bekri. Ni Léon ni aucun auteur arabe ne donnent à la Molouïa ou à l'un de ses affluents le nom de Mulucan : Marmol s'est autorisé de Ptolémée pour le forger.

Pour en finir avec les erreurs commises à propos de la Molouïa, et puisque nous avons été amené à citer les géographes arabes, nous ferons remarquer qu'Édrisi, qui indique exactement l'embouchure de la Molouïa entre Mila et Tafarguenit, ne lui donne pas son nom; il la désigne par une périphrase, « la rivière qui vient d'Aguercif, » ce qui suffit d'ailleurs pour caractériser la Molouïa puisque nous savons par Abou Obeïd el-Bekri que Guercif ou Aguercif était situé sur ce fleuve. Édrisi réserve le nom de Molouïa au cours d'eau qui débouche beaucoup plus à l'est en face de l'île de Rachgoun et que nous appelons aujourd'hui la Tafna. Le principal affluent de la Tafna porte, du reste, le nom de Miloua, ce qui explique peut-être la méprise d'Édrisi.

Les trois îles que l'*Itinéraire d'Antonin* indique à douze milles de la Malva et à soixante-cinq de Rusaddir portent aujourd'hui le nom de Zafarines, corruption de celui de Dja'ferin qu'elles avaient reçu, à l'époque de la conquête arabe, de la tribu voisine des Beni Dja'fer¹. L'île du centre est désignée par les indigènes sous le nom de *Hadjera Kebdana*, la Roche de Kebdana, également emprunté au district berbère dont le territoire

AD TRES INSULAS,
Itin.
Îles Zafarines.

cartes le nom d'Oued Amillou. Ce nom est berbère, et nous a peut-être conservé la forme libyenne du nom du fleuve mauretaniens dont parle Pline au chapitre 1^{er} du livre VIII : « In Mauretaniæ saltibus, ad quemdam amnem cui nomen est Amilo. »

¹ Le portulan de P. Visconte de Gènes (1318) porte Jafarim; la carte catalane de

1375, Jaffarim; celle de Jean d'Uzzano (1442), Jafarin. Ce nom s'altère de plus en plus dans les documents postérieurs qui écrivent Zafarinos, Chafarinas, Chafelines, Zapharines, Zaphran. El-Bekri donne aux *Djaferin* جعفرين l'épithète d'*Îles de la Molouïa*.

s'étend en face du groupe des Zafarines. L'île la plus occidentale, qui est aussi la plus considérable, a reçu celui de Tenenfa.

Les *Trois Îles* offraient au navigateur un abri sûr. « Le mouillage des Zafarines, » disent les auteurs de la *Description nautique de la côte nord du Maroc*, « est le meilleur de toute la côte du Rif. Il offre une excellente tenue et avec les vents du nord-est, les plus redoutables dans ces parages, la mer est brisée par les terres sur un assez grand espace pour être généralement belle au sud du groupe. »

Les distances de l'*Itinéraire* sont inexactes : on ne compte que sept milles (10 kilomètres et demi) de l'embouchure de la Molouïa aux Zafarines, et la distance de ces îles à Melilla n'est que de quarante-cinq milles. Nous serions tentés d'expliquer le chiffre erroné LXV par une transposition des deux premières lettres, ce qui formerait alors le chiffre vrai XLV; le chiffre XII peut être aussi une altération du chiffre VII dont le V peut si facilement se transformer en un X lorsque, sous une main négligente, les deux traits qui le composent se croisent au lieu de se rencontrer.

Μεταγώνιον, Strab.
Μεταγωνίτης
ἄκρον, Ptol.
Cap de l'Agua
(Ras Sidi Bachir).

En face des îles Zafarines le littoral présente une saillie remarquable à laquelle nos cartes conservent le nom espagnol de cap de l'Agua et que les indigènes appellent Ras Sidi Bachir, du nom du village qui le couronne. C'est là que doit se placer le *Μεταγώνιον* de Strabon qui est aussi le *Μεταγωνίτης ἄκρον* de Ptolémée, contrairement à l'hypothèse de Mannert, acceptée par M. C. Müller, qui identifie cette dernière pointe au cap des Trois-Fourches. Une autre opinion, non moins erronée, voit dans le cap Hone (*Ras Honain?*), situé à l'est de la Molouïa, l'équivalent du *Μεταγωνίτης ἄκρον*. On a quelque peine à comprendre que ces deux synonymies aient pu se pro-

duire en présence des données si formelles de Ptolémée et des indications tout aussi précises de Strabon.

« On donne le nom de Metagonium, dit Strabon après avoir parlé de la Molochath, à un grand promontoire voisin de ce fleuve, ainsi qu'à la contrée dépourvue d'eau et stérile qui l'entoure et dont les hauteurs forment le prolongement, presque ininterrompu, des montagnes de Cotès¹. »

Ces détails topographiques désignent suffisamment le Ras Sidi Bachir qui se dessine immédiatement à l'ouest de la Molouïa et dont la pointe n'est qu'à six milles romains de l'embouchure de ce fleuve. C'est précisément à cette pointe, projetée par le massif montagneux de Kebdana, que vient expirer la grande chaîne du Rif dont le cap Spartel forme l'extrémité occidentale. Les épithètes de *ἀνυδρος* et de *λυπρός*, données par Strabon à la région voisine, ne sont pas moins caractéristiques : toute cette partie du Rif est exceptionnellement aride et stérile, et Léon l'Africain, en la décrivant, semble traduire le texte du géographe d'Amasée².

Les indications de Ptolémée, qui place le *Μεταγωνίτης ἄκρον* entre Rusaddir et l'embouchure de la Molochath, fournissent un témoignage non moins décisif en faveur de la synonymie que nous défendons. Mannert se tire d'embarras en accusant Ptolémée d'avoir placé par erreur Rusaddir à l'ouest du Metagonites promontorium.

Forbiger, qui identifie comme nous le *Μεταγωνίτης ἄκρον* au promontoire formé par la côte entre l'embouchure de la

¹ XVII, III : « Καλεῖται δὲ καὶ ἄκρα μεγάλη πλῆσιον τοῦ ποταμοῦ καὶ Μεταγωνιον, τόπος ἀνυδρος καὶ λυπρός, σχεδὸν δέ τι καὶ τὸ ὄρος τὸ ἀπὸ τῶν Κώτεων μέχρι δεῦρο παρατείνει. »

² *Descr. Afr.* p. 452 : « In occidente

jam dictis montibus terminatur, in oriente vero clauduntur flumine Mulvia... Asperi sunt atque aridi adeo ut hic nihil fere aquæ præterquam in flumine Mulvia reperias. »

Molouïa et Rusaddir, s'autorise du passage précité de Strabon et d'une indication assez vague de Scylax pour conclure à l'existence d'une ville maritime de Metagonium, qui aurait été située près du cap de ce nom¹. Les textes invoqués par Forbiger ne justifient pas son allégation. Strabon parle d'une région, *τόπος*, appelée Metagonium, mais non d'une ville de ce nom. Quant à Scylax, il indique bien, à l'est d'Acra (Rachgoun), une grande ville avec un port, mais il ajoute qu'elle se nomme Acros, comme le golfe dans lequel elle est située², et M. Müller fait observer que ce nom d'Acros n'est que la traduction du nom phénicien de Rusaddir³.

Ἄκρος πόλις καὶ
λιμὴν, Scyl.
Ῥυσσάδειρον, Ptol.
RVSADIR
Oppidum
et Portus, Plin.
RVSADDER
Colonia, It.
Melilla (Mlila).

Il est probable, en effet, que l'Ἄκρος πόλις καὶ λιμὴν du Périple se retrouve dans le « Rusadir Oppidum et Portus » de Pline, le Ῥυσσάδειρον de Ptolémée, la Rusadder Colonia de l'*Itinéraire*, dont l'identité avec Melilla est hors de toute discussion. Les ports sont rares sur cette côte, et le λιμὴν mentionné par Scylax aussi bien que l'épithète de *μεγάλη* qu'il donne à la ville ne permettent guère de douter que l'Acros, nommé à l'ouest de Sige et d'Acra, ne soit effectivement Rusaddir. Il est à remarquer, en outre, que ce port est le dernier que mentionne Scylax sur la côte septentrionale de la Maurétanie. D'Acros, il passe immédiatement à l'île déserte de Drinaupa, puis aux Colonnes d'Hercule⁴. Ce détail semble encore désigner Rusaddir : c'était de ce dernier comptoir phénicien que le navigateur, lorsqu'il n'était pas obligé de longer les

¹ Pauly, *Real encyclop.* t. IV, p. 1889.

² « Κὴ πρὸ τοῦ ποταμοῦ νῆσος Ἄκρα, πόλις μεγάλη καὶ λιμὴν, Ἄκρος ἢ πόλις καὶ ὁ κόλπος ἐν αὐτῇ. »

³ L'étymologie de ce nom telle que la donne Movers (*Die Phöniz.* II, p. 515), רִשְׁדִיר « la pointe élevée », justifie l'or-

thographe de l'*Itinéraire*, Rusaddir, Rusadder. Pline donne la forme moins correcte Rusadir.

⁴ « . . . Ἄκρος ἢ πόλις καὶ ὁ κόλπος ἐν αὐτῇ, ἐρημος νῆσος Δρίναυπα ὄνομα, Ἡράκλειος στήλη ἢ ἐν Λιβύῃ. . . »

côtes du Metagonium, prenait la route du nord indiquée par la direction de la pointe Rusaddir, allait reconnaître Drinaupa, l'île encore déserte à laquelle nos cartes donnent le nom d'Alboran, et de là faisait voile droit à l'ouest pour donner dans le détroit de Gadès.

Δρίναυπα, Seyl.
Alboran.

Movers place Rusaddir dans le voisinage de Melilla¹. Il n'est pas douteux que la ville moderne n'occupe l'emplacement même de la cité phénicienne. Comme la Mlila berbère, à laquelle a succédé le préside, Rusaddir était située sur une presque île rocheuse, assez basse, dominée à l'ouest par les hauteurs qui portaient l'acropole et qu'ont successivement couronnées depuis la citadelle d'Abd-er-Rahman-en-Nacer et le fort espagnol du Rosario. Le débarcadère, taillé dans le rocher même sur lequel la ville est assise, est peut-être une œuvre phénicienne, un *cotthon*. Une anse, située dans le sud-ouest du fort, sert d'abri contre les vents d'est. Le mouillage est dans l'est de la place.

Le promontoire de Rusaddir, Promontorium Rusaddi de l'*Itinéraire*, exactement placé à quinze milles (22 kilomètres) au nord de la station précédente, est la grande pointe désignée par nos cartes sous le nom de cap des Trois-Fourches. El-Bekri l'appelle Tarf-Herek, appellation hybride dont le dernier composant n'est vraisemblablement que le mot espagnol *horca* arabisé.

PROMONTORIUM
RVSADDI, It.
Σησλιαρία ἀκρα,
Ptol.
Cap des Trois-
Fourches
(Ras Hourak).

Les habitants du Rif lui donnent aujourd'hui celui de Ras Hourak et la plupart de nos cartes celui de Ras ed-Dir².

Les notations de Ptolémée prouvent que c'est également au cap des Trois-Fourches qu'il faut identifier sa Σησλιαρία ἀκρα : il assigne à cette pointe la même longitude qu'à Rusaddir, ce qui est exact, et la place à quinze minutes plus au nord, dis-

¹ II, p. 515. — ² Ce nom de Ras ed-Dir était inconnu aux pêcheurs du Rif qui nous ont fourni des renseignements sur la côte septentrionale.

tance qui, réduite du sixième, représente, à 935 mètres près, les quinze milles de l'*Itinéraire*. L'erreur commise par Mannert dans la détermination du Metagonites Promontorium l'oblige à reporter la *Σηστιαρία ἄκρα* au cap que l'*Itinéraire* indique à cinquante milles plus à l'ouest sous le nom de Promontorium Cannarum.

Préoccupé avant tout de la signification qu'il donne au mot *Σηστιαρία*, Movers semble admettre l'identité de cette pointe avec la station de l'*Itinéraire Adsex Insulas*, située beaucoup plus à l'ouest encore¹. La position véritable de Sestiaris Acra peut très-bien se concilier avec l'étymologie que propose Movers. Les trois principales saillies du cap des Trois-Fourches présentent six pointes bien distinctes : il est permis de supposer que ces six pointes, à l'époque phénicienne, étaient marquées par autant d'autels. Le fait est d'autant plus vraisemblable que le promontoire tout entier paraît avoir été consacré par une tradition religieuse : remarquable, entre toutes les saillies de la côte, par sa masse imposante et l'aspect étrange de ses falaises déchiquetées, le promontoire de Rusaddir avait dû inspirer aux premiers explorateurs phéniciens une crainte superstitieuse, une sorte d'« horreur divine », et devenir le théâtre d'un culte dont son nom même semble conserver le souvenir².

PROMONTORIUM
CANNARVM, II.
Pointe d'Abdoun
(Ras Sidi Aïssa
Oumats).

La position du Promontorium Cannarum nous est donnée par les synonymies certaines des deux points entre lesquels il

¹ II, p. 643 : *Σηστιαρία ἄκρα*. Ptolem. IV, 1, p. 251 (in *Itinerario Antonini*, p. 11 : « Ad sex Insulas »). Der Name ist wohl deutlich, nämlich « אֶרְיִי אֶרְיִי », Die sechs Altäre. »

Nous supposons qu'il y a une erreur dans la citation hébraïque de Movers et

qu'il a voulu écrire אֶרְיִי אֶרְיִי *Sesseth ardim* « les six autels ».

² « Adir, der Höhe, Erhabene, war ebenso, wie das gleichbedeutende Alon, im Phön. Gottesname, weswegen die Betytle auch Abadirer hieszen » (Movers, II, p. 516, 195).

se trouve placé : nous le retrouvons à la pointe d'Abdoun, le Ras Sidi Aïssa Oumats des indigènes, indiquée par nos cartes à trente milles d'Alhucemas (Sex Insulæ) et quarante-huit du cap des Trois-Fourches. La première de ces distances est précisément celle que marque l'*Itinéraire* entre le Promontorium Cannarum et Ad sex Insulas : l'autre se rapproche suffisamment du chiffre L indiqué par le routier romain entre le même promontoire et celui de Rusaddir.

La pointe d'Abdoun limite, à l'ouest, la baie de Sidi Guedih' à laquelle Édrisi donne le nom de Mersa Kert, « le port de Kert¹. » Très-fréquenté au moyen âge, ce mouillage offre un refuge que l'*Itinéraire maritime* ne pouvait passer sous silence.

Par suite de ses précédentes méprises, Mannert reporte le Promontorium Cannarum au cap Quilates, situé à cinquante-six milles, en droite ligne, du cap des Trois-Fourches et à douze milles d'Alhucemas².

¹ C'est là que doit se placer, à notre avis, cette Mersa Kert dont la position n'avait pas été déterminée jusqu'ici. D'après des renseignements recueillis postérieurement à l'exploration de 1855 et dont M. le général Osmont, commandant la division d'Oran, a bien voulu me donner communication, l'Oued Kert, rivière considérable que nos cartes font déboucher dans l'anse d'Azanen, se jetterait, en réalité, beaucoup plus à l'ouest, dans la baie de Sidi Guedih', ce qui établirait l'identité de cette baie avec la Mersa Kert d'Édrisi.

D'après les pêcheurs de la côte du Rif le véritable nom de l'Oued Kert serait *Oued bou Kerd'* واد بو كرض. L'orthographe d'Édrisi est évidemment préférable.

² Nos cartes les plus récentes donnent le nom de cap Quilates à la pointe sud de

la grande saillie qui limite, à l'est, la baie d'Alhucemas; la pointe nord de cette même saillie (pointe Babazoun) est le cap Quilates des cartes antérieures. Édrisi désigne ce dernier promontoire sous le nom de Ras Tsaghlal, qui présente plusieurs variantes dans les manuscrits. La forme que nous donnons est la véritable forme berbère et a été judicieusement adoptée par MM. Dozy et de Goeje dans leur excellente édition d'Édrisi. Jaubert avait préféré la leçon vicieuse *ba'lan* (بعلان) au lieu de *تغلال* qui a été reproduite par M. Renou dans sa *Description du Maroc*. — M. Renou identifie le Ras Ba'lan au cap des Trois-Fourches, bien qu'Édrisi place exactement le Ras Tsaghlal à douze milles d'El-Mzemma (Alhucemas).

AD SEX INSULAS.
Baie d'Alhucemas
(El-Mzemma),

La station suivante, Ad sex Insulas, indiquée par l'*Itinéraire* à trente milles à l'ouest du Promontorium Cannarum, se retrouve au fond de la baie d'Alhucemas, près des îles du même nom. El-Bekri, Édrisi et Abou'lfeda font mention du même mouillage sous le nom de Mersa el-Mzemma, dont les anciens portulans et les cartes espagnoles ont fait successivement Mozema, El-Buzema et Alhucemas.

Le groupe des Alhucemas ne se compose que de trois îles dont la principale porte une forteresse espagnole bâtie au xvi^e siècle. Mais il existe trois autres îlots dans la même baie, à la pointe sud de l'anse Quemado. Les navigateurs romains ont évidemment réuni les deux groupes dans une appellation commune, Sex Insulæ, pour éviter toute confusion avec les Tres Insulæ situées sur la même côte, entre Rusaddir et l'embouchure de la Malva.

PROMONTORIUM, It.
Pointe Boticou
(Ras Bouzkour).

Le Promontorium, que l'*Itinéraire* indique à douze milles à l'ouest des Sex Insulæ sans lui donner un nom particulier, ne peut être que la pointe de Bouzkour qui forme l'extrémité occidentale de la baie d'Alhucemas¹. La distance donnée par le routier romain est trop forte et peut s'expliquer par une erreur semblable à celles que nous avons déjà constatées : il faut lire VII au lieu de XII. La nécessité de cette correction est démontrée par l'exactitude des distances suivantes.

PARIETINA, It.
Anse d'Alcala.

Parietina, station placée à vingt-cinq milles à l'ouest de la précédente, se retrouve, à pareille distance de la pointe de Bouzkour, dans l'anse d'Alcala. Assez profonde et bordée par une plage de sable qui limite une plaine étendue, l'anse d'Alcala

¹ Nos cartes l'appellent pointe Boticou, corruption du véritable nom *Bouzkour* بوزكور, que nous trouvons dans Édrisi. La plupart des noms de localités de la côte du

Rif ont été défigurés par les pilotes espagnols dont nos officiers ont dû accepter la nomenclature.

présente un débarquement facile. Le bourg de Badis, situé à peu de distance, a vraisemblablement succédé à la station romaine¹.

Parietina semble avoir acquis une certaine importance dans les derniers temps de l'Empire : l'anonyme de Ravenne, qui la place par erreur près de la Malva et dans le voisinage du Portus Sigensis, la qualifie de *civitas*².

Mannert n'a proposé aucune synonymie pour Parietina. Forbiger la passe également sous silence. Lapie place Parietina dans l'anse de Mostaza, c'est-à-dire beaucoup trop à l'ouest. La carte de l'Afrique ancienne dressée par M. Nau de Champlois commet une erreur en sens inverse en l'identifiant au Peñon de Velez.

Cobucla, indiqué à vingt-quatre milles à l'ouest de Parietina, se retrouve dans l'anse des Pêcheurs, à l'ouest de la pointe du même nom, appelée par les indigènes *Ras el-Djeb'ha*, راس الجبّهة. L'anse des Pêcheurs (*Marsa Ouringa*, مرس ورنكة) où débouche une rivière assez importante, l'Oued Ouringa (Oued Ouaringa de nos cartes), offre une belle plage de sable, et le mouillage est à l'abri des vents d'est au sud-ouest par le sud.

COBVCLA, *It.*
Anse des Pêcheurs
(Marsa Ouringa).

A vingt-quatre milles de Cobucla, l'*Itinéraire* place Tænia Longa, citée sous le même nom par Ptolémée qui passe sous silence les quatre positions précédentes. Cette même distance nous conduit, de l'anse des Pêcheurs, à l'anse des Peupliers ou de Tighissa³. On peut y mouiller sur un fond de sable et

Ταυλα Δόγγα,
Ptol.
TANIA LONGA, *It.*
Anse des Peupliers
(Mersa Tighissa).

¹ A l'ouest comme à l'est de l'anse de Bouzkour, la côte, formée de falaises très-accores, présente l'aspect d'une muraille rocheuse. Parietina devait peut-être son nom à cette particularité.

² Ravenn. Anonym. III, 11 : « Civitas

Pariatina, quæ litus maris magni ponitur prope prædictum fluvium Malba, non longe a Portu Sigense. » La forme correcte Parietina est donnée au chapitre IV du livre V.

³ Mannert et Lapie placent Tænia Longa

à petite distance du rivage. La plage qui borde, sur nos cartes, l'anse de Tighissa a pu former un isthme avant que les alluvions du petit fleuve qui y débouche ne l'eussent rattachée à la vallée : c'est ce que semble indiquer ce nom caractéristique de Tænia Longa.

AD PROMONTORIUM
BARBARI, It.
Anse Adelaou
(embouchure
de l'Oued Laou).
وادي لاو

De Tænia Longa à la station suivante, Ad Promontorium Barbari, l'*Itinéraire* compte vingt-quatre milles. C'est la distance qui sépare le mouillage de Tighissa de la pointe d'Adelaou. Ce nom d'Adelaou n'est qu'une corruption des deux mots *oued Laou* par lesquels les indigènes désignent le petit fleuve qui débouche dans l'anse, située à l'est de cette pointe¹. Assez profond à son embouchure pour porter des bâtiments d'un faible tonnage, l'Oued Laou sert de port aux bateaux qui viennent de Tétouan y charger les bois de construction que fournit en abondance cette partie du Rif.

Flumen LAUD,
Plin.
Oued Laou.

Nous n'hésitons pas à retrouver dans le Laou le Flumen Laud « et ipsum navigiorum capax », que Pline indique entre deux autres fleuves navigables : le Tamuda, dont l'identité avec la rivière de Tétouan n'est pas douteuse, et la Malvana. Par une erreur cette fois très-excusable, puisqu'il ignorait l'existence de l'Oued Laou, Mannert avait identifié le Laud de Pline à l'Oued Nokour qui débouche dans la baie d'Alhucemas.

Ὀλέαστρον ἄκρον,
Ptol.

PROMONTORIUM
BARBARI, It.
Pointe Adelaou
(Ras Makked).
راس مككد

La station d'Ad Promontorium Barbari se trouvait au mouillage actuel, c'est-à-dire à l'embouchure même du fleuve.

à Tagaza. Mannert écrit Fagasa, erreur qui se retrouve dans la *Description nautique de la côte nord du Maroc*. Ce nom de Tagaza paraît n'être lui-même qu'une corruption de la forme rifaine *تغيسا* Tighissa. Édrisi écrit *Tikiças*.

¹ Un passage d'Abou Obeïd el-Bekri, où il est question d'un Oued Laou, grande rivière navigable traversant le territoire

des Beni-Saïd, des Beni-Katiten et des Beni-Irouten, nous avait fait soupçonner la véritable forme du nom que nos cartes défigurent. Les informations que nous avons prises à Tétouan, auprès de plusieurs indigènes du Rif, ont confirmé nos suppositions. L'Oued Laou traverse effectivement les montagnes des Beni-Saïd et débouche dans l'anse Adelaou de nos cartes.

Quant au Promontorium Barbari lui-même, nous l'identifions non pas avec le cap Mazari, comme l'ont fait Mannert, Lapie et Forbiger, mais avec la pointe occidentale de l'anse de l'Oued Laou. Cette pointe, appelée par les indigènes Ras Makked, forme une saillie très-remarquable et constitue, en outre, sur cette côte, le point de démarcation entre le pays maure, qui s'étend à l'ouest, et la région purement *berbère* : nous ne doutons pas que la dénomination antique du Promontorium Barbari n'ait fait allusion à cette limite traditionnelle de deux races qui ne se sont jamais confondues.

C'est également à la pointe de l'Oued Laou que nous identifions l'Ὀλέαστρον ἄκρον de Ptolémée. La position d'Ἀκράθ, que le même auteur indique entre ce promontoire et Tænia Longa, se retrouve à la pointe Omara de nos cartes, le Ras Kâa Asras des indigènes. Les distances proportionnelles données par Ptolémée, entre Tænia Longa, Acrath, Oleastron-Acron et l'embouchure du Thaluda, ne laissent aucun doute sur l'exactitude de ces synonymies.

Le Θαλοῦδα de Ptolémée est identique au Tamuda de Pline¹ : c'est le fleuve navigable qui débouche dans la baie de Tétouan, à six milles au-dessous de cette ville, et qui porte aujourd'hui le nom d'Oued Martil ou Martin. El-Bekri lui donne celui de Oued Ras ou d'Oued Medjekça. (Voy. pl. II.)

Le nom libyen que nous a transmis Pline se retrouve encore aujourd'hui dans la langue berbère : *Tamda*, dans le dialecte des Chleuh' de l'Atlas, a le sens d'« étang, marais ». L'Oued Martil forme de vastes marécages à son embouchure et c'est évidemment à cette particularité qu'il a dû son nom primitif de Tamuda. La ville homonyme dont parle Pline, et

Ἀκράθ, Ptol.
Pointe Omara
(Ras Kâa Asras).

Θαλοῦδα
ποταμοῦ ἐκβολαί,
Ptol.
TAMUDA, Plin.
Oued Martil.

¹ V, 2 : « Flumen Tamuda navigabile, quondam et oppidum . . . »

qui n'existait déjà plus de son temps, devait être probablement située sur la hauteur où s'est élevée depuis Tétouan¹.

TAMUDA
Oppidum, Plin.
Tétouan
(Titaouan).
AD AQUILAM
MAIOREM, It.
Iαγάθ, Ptol.
Cap Negro
(Ras et-Terf).
AD AQUILAM
MINOREM, It.
Φοίβου ἄκρα, Pl.
Pointe
de Castillejos
(Ras el-Fnidek).

L'Itinéraire d'Antonin passe sous silence l'embouchure du Tamuda et va directement d'Ad Promontorium Barbari à Ad Aquilam majorem et à Ad Aquilam minorem. Ces deux stations, identiques aux positions d'Iαγάθ et de Φοίβου ἄκρα de Ptolémée, se placent, d'après le calcul des distances, l'une au sud du cap Negro, l'autre à la pointe de Castillejos. Mannert et Lapie admettent cette dernière synonymie. Quant à la station d'Ad Aquilam majorem, Lapie la retrouve à Tétouan, tandis que Mannert la place sur le littoral même, à l'embouchure de l'Oued Martil. Bien que plus vraisemblable que la première, cette seconde hypothèse ne tient pas encore suffisamment compte des données numériques de l'*Itinéraire*. Les noms d'Aquila major, Aquila minor, semblent désigner d'ailleurs deux saillies parallèles de la côte et l'on retrouve, en effet, précisément aux distances indiquées, deux pointes dont la plus méridionale, le cap Negro, est aussi de beaucoup la plus considérable, ce qui justifie non-seulement les deux épithètes, mais aussi la position respective assignée aux deux saillies.

Le cap Negro, le cap « Mont » d'El-Bekri, est l'extrémité d'une arête fort élevée, courant de l'ouest à l'est et perpendiculaire à la grande chaîne de l'Haouz, qui la projette, ainsi qu'à la direction générale de la côte sur laquelle elle forme une saillie très-prononcée. Un contre-fort s'en détache, au sud, et se prolonge, en s'abaissant graduellement, jusqu'au mon-

¹ Les marais de l'Oued Martil engendrent des fièvres dangereuses pendant l'été. Tamuda ne pouvait être située que sur le plateau assez élevé de Tétouan, près des sources abondantes auxquelles la

ville berbère, qui a succédé à la ville libyenne, a emprunté son nom : *Titaouen*, pluriel de *Tit*, a, en langue berbère, le double sens du mot arabe *aïn*, *aïoun*, « œil, source. »

ticule sablonneux de Dar Skiridj. Le mouillage d'Ad Aquilam majorem est représenté par l'angle abrité que forment le contre-fort dont nous venons de parler et la grande arête du cap Negro.

Iagath occupait sans doute l'extrémité du même contre-fort qui porte aujourd'hui le nom de Ras et-Terf.

Le mouillage d'Ad Aquilam minorem se retrouve dans des conditions analogues, au sud de la pointe de Castillejos, parallèle à l'arête du cap Negro, et en face de l'embouchure de l'Oued el-Fnidek, l'Oued el-Menaouel d'El-Bekri¹.

Nous avons déjà dit que cette même pointe de Castillejos nous paraissait répondre à la *Φοίβου ἄκρα* de Ptolémée.

L'*Ἀβύλη σήλη* du même géographe est la pointe de la presqu'île de Ceuta. Quant à la station d'Ad Abilem de l'*Itinéraire*, elle se place, comme on le verra, au mouillage septentrional de la presqu'île, c'est-à-dire au port même de Ceuta. Mais, avant d'entrer dans la discussion de ces deux correspondances, il nous paraît nécessaire de bien établir la position d'Abyle, question qui se rattache d'ailleurs au problème que soulevait déjà dans l'antiquité la détermination des Colonnes d'Hercule.

§ II.

LES COLONNES D'HERCULE. — LA CÔTE SEPTENTRIONALE DEPUIS LES COLONNES JUSQU'À TINGIS.

Comme la plupart des localités consacrées par les récits des poètes et les légendes fabuleuses des premiers âges, les Colonnes d'Hercule ont donné lieu à plus d'une hypothèse lorsque

¹ Ce nom de *Fnidek*, pluriel de *Fondouk*, فُنْدُوكْ, que les indigènes donnent aux ruines d'une forteresse arabe située à peu de dis-

tance de l'Oued el-Menaouel, a le même sens que le mot espagnol *Castillejos*.

la géographie historique et, à plus forte raison, la géographie positive ont cherché à fixer les vagues données de la légende. L'analyse des anciens Périples suffirait pour prouver qu'on était loin d'être d'accord sur le point où s'étaient arrêtées les expéditions du demi-dieu, alors même que Strabon n'aurait pas consacré toute une page aux diverses opinions qui s'étaient produites à ce sujet.

« Pour les uns, les Colonnes d'Hercule étaient le rocher de Calpe et le mont Abylyx qui s'élève en face sur le continent africain. Pour d'autres, c'étaient les deux petites îles voisines de ces deux monts et dont l'une, celle qui touchait à la côte espagnole, s'appelait l'île d'Hera. D'autres encore, transportant les Symplégades à l'extrême Occident, les identifiaient à ces pyles que Pindare avait appelées les *Portes Gadiriennes* et le terme de la course d'Hercule¹. » Née des traditions religieuses qui se rapportaient à la fondation de Gadès, cette hypothèse était défendue par les Africains comme par les Espagnols. « Diccéarque, Ératosthène, Polybe et la plupart des Grecs, » ajoute Strabon, « la combattaient et reportaient les Colonnes au détroit. » Une dernière opinion, interprétant dans son sens propre le mot *Σήλαι*, retrouvait les Colonnes d'Hercule dans les colonnes d'airain, hautes de huit coudées, qui ornaient le temple du héros à Gadès. Posidonius considérait cette supposition comme la plus vraisemblable en faisant observer que ni les montagnes ni les îles qu'on identifiait aux Colonnes d'Hercule ne ressemblaient à des colonnes.

Tout en reconnaissant que l'objection de Posidonius ne manque pas d'une certaine justesse, *ἔχει μὲν τινα νοῦν*, Strabon s'arrête à un moyen terme : il admet que, suivant une

¹ Strabon, III, 5.

très-ancienne coutume dont il prend la peine de citer quelques exemples, de véritables stèles ont pu marquer le terme de l'expédition d'Hercule, et suppose que ces monuments, en disparaissant dans la suite des siècles, ont légué leurs noms aux localités où ils s'élevaient. Il évite d'ailleurs de se prononcer sur la question de savoir si les stèles commémoratives couronnaient les deux îlots ou les hauteurs qui forment l'entrée du détroit. La discussion, toutefois, dans sa conviction, doit se renfermer dans ces limites déjà plus restreintes : il combat l'hypothèse qui prétendait retrouver les Colonnes d'Hercule à Gadès et rejette implicitement toutes celles qui les placent ailleurs qu'à ce point du détroit qui en est en même temps l'entrée ou la sortie suivant que le navigateur fait voile de l'est à l'ouest ou de l'occident au levant¹.

La réserve relative dans laquelle se renferme Strabon est justifiée par les divergences qui se produisent dans les documents antiques lorsqu'il s'agit de préciser le point qu'il laisse dans le vague. Strabon toutefois aurait pu se prononcer, sans trop se compromettre, contre l'hypothèse qui voyait dans les deux νησίδια du détroit l'emplacement des Colonnes d'Hercule, sinon ces colonnes mêmes. Les deux îlots ne justifient guère la phrase de notre auteur : « Τὰ οὖν ἐπὶ τῷ στόματι νησίδια, ἔχοντα τὸ εὐπερίγραφόν τε καὶ σημειῶδες, οὐ φαύλως σήλαις ἀπείκαξοί τις ἄν. » L'île d'Hera, qu'on retrouve peut-être au sud de la pointe Carnero, se détache à peine de la côte, et l'île africaine de Taoura, la « Isla del Peregil » des cartes espagnoles, se confond avec l'immense muraille rocheuse du Djebel Mouça qui la cache d'ailleurs à demi dans l'une de ses anfractuosités. Artémidore est presque excusable d'en avoir nié

¹ Τὸ δὲ στόμα πρὸς μὲν εἰσπλοὺν ἀρχὴ ἐστὶ, πρὸς δὲ ἐκπλοὺν ἔσχατον.

l'existence¹. Dans tous les cas, cette négation même prouve que les deux îles ne formaient pas des points de repère aussi nets et aussi apparents, *εὐπερίγραφόν τε καὶ σημειῶδες*, que le suppose Strabon.

Le problème se pose donc dans des limites de plus en plus étroites : il ne s'agit plus que de savoir quelles sont celles des hauteurs formant l'entrée du détroit qui peuvent jouer le rôle de colonnes, et comme Calpe est isolée, la discussion ne porte, en dernière analyse, que sur la stèle libyenne. Est-elle représentée par le mont Acho, point culminant de la presqu'île de Ceuta? Faut-il la chercher dans les hauteurs, beaucoup plus élevées, qui dominent cette presqu'île?

Les deux opinions paraissent avoir eu leurs partisans. Pour Scylax, la colonne libyenne, *Ἡράκλειος στήλη ἢ ἐν Λιβύῃ*, est évidemment le mont Acho : c'est ce que prouve la hauteur proportionnelle que le Périple assigne à ces deux points situés en face l'un de l'autre : *ἡ μὲν ἐν τῇ Λιβύῃ ταπεινὴ, ἡ δὲ ἐν Εὐρώπῃ ὑψηλὴ*. Le plus haut sommet de la montagne de Gibraltar s'élève à 1221 pieds anglais au-dessus du détroit. Le point culminant du mont Acho (192 mètres) n'atteint pas la moitié de cette hauteur et l'épithète de *ταπεινὴ* que lui donne Scylax est d'autant plus juste que ses pentes, bien moins abruptes que celles du rocher de Calpe, rendent plus sensible encore cette différence d'altitude.

Il semble que dans la pensée de Mela, au contraire, Abyla, la colonne libyenne, soit la haute montagne qui commande la presqu'île de Ceuta² : l'expression de *praealtus*, dont se sert le géographe latin, ne peut s'appliquer qu'au Djebel Mouça

¹ Strabon, III, 5 : « Ἀρτεμίδωρος δὲ τὴν μὲν τῆς Ἡρας νῆσον καὶ ἰσρὸν λέγει αὐτῆς, ἄλλην δὲ οὐ φησὶν εἶναι τινα . . . »

² I, 5 : « Deinde est mons praealtus ei quem ex adverso Hispania attollit, objectus : hunc Abylam, illum Calpem vocant. »

qui s'élève à 856 mètres au-dessus du niveau de la mer et domine de beaucoup toutes les hauteurs environnantes.

C'est encore le Djebel Mouça que nous reconnaissons dans la description de Festus Avienus :

..... Scopuli stant ardui utrinque :
Unus enim Europam, Libyam procul adspicit alter . . .
Sic subeunt nubes, sic cœlum vertice fulcit
Maura Abyla, et dorso consurgit Iberica Calpe¹.

Rien de plus exact que cette peinture : la cime du Djebel Mouça est presque constamment enveloppée de brouillards et les mots *dorso consurgit* représentent bien la puissante silhouette du roc de Gibraltar.

Le rôle que Pline assigne à Abyla dans la configuration du détroit² prouve qu'il attache également ce nom au massif du Djebel Mouça³ : l'expression *coercent claustra* ne serait plus juste s'il s'agissait de la presqu'île de Ceuta; elle fait image, au contraire, pour qui a parcouru les montagnes abruptes qui forment la côte africaine et resserrent le détroit. Les hauteurs orientales du Djebel Mouça semblent également répondre à l'Abyle de Strabon⁴. S'il n'y a pas erreur dans le texte, en effet, et si l'on ne doit pas lire *ὑποκείμενον* au lieu de *ὑπερκείμενον*, la montagne que Strabon représente comme couverte de forêts, peuplée d'animaux sauvages, et qu'il place au-dessus des *Monuments des sept frères*, ne peut être que la chaîne à la-

¹ V. 106 sqq.

² III, 1 : « Proximis autem faucibus utrinque impositi montes coercent claustra : Abyla Africæ, Europæ Calpe laborum Herculis metæ. »

³ Ou, plus exactement, aux montagnes qui forment les contre-forts orientaux du Djebel Mouça et dominant tout à la fois

le détroit et la Méditerranée, c'est-à-dire aux Sept-Frères, dont il sera question plus loin.

⁴ XVII, 3 : « . . . εἶτα τῶν ἐπὶ τὰ Ἀδελφῶν μνήματα, καὶ τὸ ὑπερκείμενον ὄρος ὀνομαζομένη Ἀβίλη, πολύθηρον καὶ μεγαλόδενδρον. »

quelle Pline, d'après les témoignages de Strabon et de Mela, sans doute, donne le nom d'Abyla.

Tenus à plus de précision que les écrivains que nous venons de citer, les documents purement géographiques de l'époque postérieure reportent Abyla à la presqu'île de Ceuta, là même où l'avait déjà placée Scylax, et c'est définitivement à cette synonymie qu'il convient de s'arrêter. La position que Ptolémée assigne à l'Ἀβύλη στήλη, en dehors du détroit, ne permet pas de douter qu'il ne l'identifie au mont Acho. La distinction qu'il établit entre la colonne d'Abyla et la montagne des Sept-Frères, Ἐπτάδελφοί ὄρος, achève de le prouver. L'Itinéraire d'Antonin reproduit la même distinction entre Ad Abilem et Ad Septem Fratres.

Ἀβύλη στήλη, Ptol.
Mont Acho,
dans la presqu'île
de Ceuta.

Ἐπτάδελφοί ὄρος,
Ptol.
SEPTEM FRATRES.
Djebel
Belyounech.

Ces monts des Sept-Frères, *ob numerum septem, ob similitudinem Fratres nuncupati*, pour nous servir de l'élégante expression de Mela¹, sont précisément ces contre-forts du Djebel Mouça auxquels nous avons fait allusion et qui portent aujourd'hui le nom de Djebel Belyounech, dont les Espagnols ont fait Sierra de Bullones. Ainsi que le constatait déjà Pline, ils dominent le détroit et se rattachent à la presqu'île d'Abyla². Le Djebel Belyounech forme en outre l'extrémité septentrionale de la grande chaîne méditerranéenne de l'Haouz, troisième détail caractéristique que rappelle également l'encyclopédiste romain lorsqu'il ajoute : « Ab his ora interni maris. »

Ἐλέφαν, Strab.
Mont aux Singes
(Djebel Mouça).

L'Éléphant, cette haute montagne que Strabon place sur la rive africaine, au point où le détroit présente la plus petite largeur, ne peut être que le Djebel Mouça qui dominé préci-

¹ I, 5 : « Montes sunt alti, qui continenter et quasi de industria in ordinem expositi, ob numerum septem, ob similitudinem Fratres nuncupantur. »

² V, 1 : « In Abyla quoque monte, et quos Septem Fratres a simili altitudine appellant : ii freto imminent, juncti Abylæ. »

sément la partie la plus resserrée du détroit de Gibraltar et dont le profil accidenté, vu du sud-ouest, rappelle d'une manière assez frappante la silhouette d'un monstrueux éléphant : c'est à cette ressemblance que l'Ἐλέφας devait son nom plutôt qu'au grand nombre d'éléphants que nourrissaient ses gorges profondes¹. Toute cette région, du reste, d'après les témoignages de l'antiquité, était couverte de forêts et peuplée d'animaux sauvages². Nous savons par El-Bekri que le Djebel Belyounech et tout particulièrement le vallon de Mersa Mouça étaient au XI^e siècle le rendez-vous de chasse habituel des habitants de Ceuta. Le Djebel Mouça sert encore de refuge aujourd'hui à de nombreuses bandes de magots (*Pithecus Inuus*) qui lui ont valu le nom d'*Apes Hill* ou Mont aux Singes que lui donnent les cartes européennes.

Les détails qui précèdent nous permettent de préciser, pour chacune des indications géographiques que nous avons relevées dans les documents anciens, le point où doit se placer leur correspondance actuelle.

L'Ἡράκλειος στήλη ἢ ἐν Λιβύῃ de Scylax et l'Ἀβύλη στήλη de Ptolémée répondent au mont Acho, point culminant de la presqu'île de Ceuta.

La station de l'*Itinéraire Ad Abilem* se place à Ceuta même, sur la plage septentrionale de l'isthme qui rattache cette presqu'île aux Sept-Frères.

L'Abyla de Mela semble correspondre au Djebel Mouça qui est également l'Éléphant de Strabon.

Les Septem Fratres de Méla et de Pline, l'Ἀβίλη ὄρος de Strabon, l'Ἐπίἀδελφοὶ ὄρος de Ptolémée sont représentés par

¹ Plinè, V, 2. Cf. Isid. de Séville, *Orig.* XIV, 5 : « Olim etiam et elephantes plena fuit, quos sola nunc India parit. »

² Strab. l. l.; Pline, V, 2; Eustath. *Ad Dionys. Perieg.* v. 64.

la partie de la chaîne du Djebel Belyounech qui forme la pointe méridionale de l'entrée du détroit.

L'Ἄκρα Ἀβιλυκή que Scylax place à l'ouest de l'Ἡράκλειος σήλη doit représenter cette même pointe au-dessous de laquelle se place l'Ad Septem Fratres de l'*Itinéraire d'Antonin*.

Il y a désaccord, comme on le voit, dans la position assignée à la plupart de ces points. Ces divergences toutefois s'expliquent facilement par ce fait, que tel ou tel auteur a eu plus particulièrement en vue tel ou tel trait de l'ensemble de montagnes et de pointes qui forment l'entrée du détroit. Presque toujours, d'ailleurs, une indication caractéristique nous a permis de nous reconnaître au milieu de ces contradictions plus apparentes que réelles. Les déterminations précises auxquelles ces indications nous ont conduit nous permettent de reprendre utilement l'analyse de l'*Itinéraire*.

Le chiffre XIV, indiqué entre Ad Septem Fratres et la station précédente (Ad Abilem, Ceuta), est beaucoup trop fort : cette distance nous conduirait à Mersa Mouça, à l'ouest de l'île de Taoura, et bien au delà, par conséquent, du Djebel Belyounech, équivalent certain des Sept-Frères. La position que nous adoptons pour Ad Septem Fratres n'est pas seulement le corollaire de cette dernière synonymie : elle concorde en outre avec les distances proportionnelles indiquées par Ptolémée entre l'Ἐπίδαλφοι ὄρος, Exilissa, l'embouchure du Oualon et Tingis. Ad Septem Fratres doit donc se retrouver exactement à quatre milles d'Ad Abilem (Ceuta), dans l'anse comprise entre les deux pointes Blanca et Bermeja que projette le Djebel Belyounech. Cette petite baie nous paraît être celle que l'*Itinéraire maritime* de Mohammed Ibn Youcef, cité par Bekri, désigne sous le nom de Mersa Dennîl.

Ἐπίδαλφοι ὄρος,
Ptol.
AD SEPTEM
FRATRES, *It.*
Pointe Bermeja
(Djebel
Belyounech)
et Mersa Dennîl.

La synonymie que nous venons d'établir ne nous permet pas d'admettre avec la plupart des commentateurs que Ceuta, la *Sebta* arabe, la *Σεπτόν* ou *Septa* byzantine¹, ait succédé à la station d'Ad Septem Fratres. Cette opinion ne repose, au surplus, que sur l'hypothèse qui fait dériver le nom de Septa du mot *septem*², et, sans nous prononcer contre cette étymologie, nous ferons observer qu'elle peut très-bien se concilier avec la thèse que nous soutenons. On peut admettre, en effet, que le nom d'Abyla ait été remplacé, à l'époque du Bas-Empire, par celui d'Ad Fratres : le fait est d'autant plus vraisemblable que la station d'Ad Abilem se trouvait, en réalité, à distances à peu près égales d'Abyla et d'Ad Septem Fratres. Le Septiense Castellum qui défendait la presqu'île a donc pu emprunter son nom à la station d'Ad Septem Fratres, comme le mouillage d'Ad Abilem avait reçu le sien d'Abyla. Cette explication nous dispense de recourir soit à l'étymologie qui fait venir Septa ou Septem de *Scœptum*³, soit à la tradition locale que nous avons recueillie à Ceuta même et d'après laquelle Sebta devait son nom aux sept collines au pied desquelles elle est bâtie, « por hallarse Ceuta en el centro de siete colinas. » La presqu'île de Ceuta, en effet, possède, elle aussi, ses Septem Fratres : vue du nord-est, la petite chaîne du mont Acho, ou Sierra d'Almina, offre la même succession de hauteurs égales que le Djebel Belyounech.

Abandonnée par les Vandales, la forteresse romaine de Sep-

Σεπτόν, Procop.
Ceuta
(Sebta).

¹ *Σεπτόν*, Procop. *De Ædif.* VI, 7. Septa, Isid. de Séville, *Orig.* XV, 1.

² Isid. de Séville, *loc. cit.* : « Septa oppidum a montibus septem. »

³ On trouve déjà cette étymologie dans un géographe arabe du XII^e siècle qui ne fait sans doute que reproduire une tradi-

tion très-ancienne : « Quant au nom de Septa, dit Édrisi, il lui fut donné parce qu'en effet elle est bâtie sur une presqu'île close par la mer de toutes parts, excepté du côté du couchant, de sorte qu'il ne reste à sec qu'un isthme de la largeur d'un jet de flèche. »

ton n'était plus qu'une ruine au vi^e siècle. Procope s'étend assez longuement sur les travaux considérables qu'y fit exécuter Justinien¹, et nous savons par El-Bekri qu'il existait encore au xi^e siècle des vestiges assez importants de la cité byzantine².

Sous le règne d'Héraclius, Sebta, comme Tanger, tomba aux mains des Goths. Le souvenir de son dernier gouverneur chrétien était encore vivant, dans cette contrée, au xi^e siècle : l'aqueduc qui portait à Sebta les eaux de l'Oued Aouïat passait pour l'œuvre d'Iliân, le comte Julien, et l'une des rivières qui se jettent dans le détroit, entre Sebta et Tanger, porte encore le nom d'Oued Liân, corruption de celui de Nehr Iliân, le fleuve de Julien, que lui donne El-Bekri.

L'*Itinéraire d'Antonin* indique soixante milles entre Ad Septem Fratres et Tingis. La distance n'est que de quarante milles en ligne droite, mais elle peut être évaluée à une soixantaine de milles en tenant compte des sinuosités de la côte.

Ptolémée nous donne deux positions intermédiaires : la ville d'Exilissa et l'embouchure du fleuve Valon. Pline nous en fait connaître une troisième, le Promontorium Album³, que des renseignements espagnols plaçaient en face du bourg de Mellaria, au point où le détroit présente la moindre largeur.

Aucune synonymie n'a été proposée, que nous sachions,

PROMONTORIUM
ALBUM, Plin.
Pointe Blanca.

¹ *De Ædif.* VI, 7 : Ὁ δὲ καθ' ἡμᾶς βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς τείχει μὲν ἐρυμνὸν, φυλακτηρίῳ δ' ἰσχυρὸν κατεσλήσατο. Οὐδὲ καὶ νεῶν ἀξιοθέατον τῇ Θεοτόκῳ ἀνέθηκεν, ἀναψάμενος μὲν ἐπ' αὐτῆς τὰ τῆς πολιτείας προοίμια, παντὶ δὲ ἀνθρώπων τῷ γένει ταύτη ἄμαχον τὸ Φρούριον τοῦτο ποιοῦμενος.

² « Sebta, ville d'une haute antiquité, renferme plusieurs monuments du peuple

ancien qui l'avait prise pour séjour, entre autres les ruines de quelques églises et des bains. »

³ III, 1. « Quindecim M. pass. in longitudinem quas diximus fauces Oceani patent, quinque M. in latitudinem, a vico Mellaria Hispaniæ ad Promontorium Africae Album, auctore Turrano Gracili juxta genito. »

pour le Promontorium Album. Nous le retrouvons dans la Pointe Blanca, remarquable par ses hautes falaises blanches et dont le nom, du reste, traduit celui du promontoire antique.

C'est dans l'anse formée par cette pointe et la pointe Leona, et qui, désignée sur nos cartes sous le nom d'Anse Benzus, a reçu des indigènes celui de Mersa Belyounech, que devait être située l'Exilissa de Ptolémée¹. Les distances proportionnelles indiquées entre cette position et celles qui précèdent ou qui suivent se retrouvent exactement. La latitude donnée à Exilissa prouve, d'autre part, qu'elle était considérée par Ptolémée comme le point le plus septentrional de la côte, et les deux pointes Blanca et Leona sont précisément, de toutes les saillies du littoral, celles qui s'avancent le plus vers le nord.

L'anse de Belyounech offre d'ailleurs toutes les conditions indispensables à l'existence d'un centre de population de quelque importance : l'eau, assez rare sur toute cette côte, y jaillit en abondance des contre-forts rocheux du Djebel Mouça; le plateau qui s'étend entre ces contre-forts et le rivage présente de riches cultures²; abritée à l'est et à l'ouest, l'anse, de forme semi-circulaire, offre un mouillage sûr et profond, et l'on y pêchait, au temps d'Édrisi, un corail particulièrement estimé qui fournissait au marché de Sebta un de ses principaux articles d'exportation.

On trouve encore à Belyounech les ruines d'une ville arabe qui a dû être florissante, mais dont la décadence et la fin n'ont pas laissé de traces dans les traditions locales. Ces débris n'ont fait que se superposer aux débris antiques dont El-Bekri si-

L.ISSA, Pl. 3
Ἐξιλίσσα, Pl.
Belyounech.

¹ L'Exilissa de Ptolémée a peut-être succédé à cette ancienne ville de Lissa que Pline indique à l'ouest des colonnes d'Hercule : « Oppida fuere Lissa et Cotta

ultra columnas Herculis : nunc est Tingi. »

² Édrisi et Abou'l-féda vantent la fertilité du territoire de Belyounech.

gnalait encore l'existence, au XI^e siècle, et dans lesquels il est permis de voir les derniers vestiges d'Exilissa.

Mannert identifie à tort Exilissa à Alcazar (Ksar es-Srir) située, beaucoup plus à l'ouest, à l'embouchure d'une rivière considérable, l'Oued el-Yemm d'El-Bekri, qui porte aujourd'hui le nom d'Oued el-Ksar.

Οὐάλων, Pt.
Oued el-Ksar.

Très-profond dans la partie inférieure de son cours, l'Oued el-Ksar débouche dans le détroit à égale distance de Tanger et de Sebta. Ptolémée place aux mêmes distances proportionnelles, entre Abyla et Tingis, l'embouchure du fleuve Valon ou Oualon, *Οὐάλωνος ποταμοῦ ἐκβολαί*. La synonymie n'est pas douteuse. La méprise que commet Mannert en identifiant le Valon à la rivière qui se jette dans la baie de Tanger (l'Oued el-Halk) est la conséquence de l'erreur que nous avons déjà relevée dans la position qu'il assigne à Exilissa. Forbiger n'accepte pas cette synonymie, évidemment inadmissible, et passe le Valon sous silence dans son Manuel de géographie ancienne. Il le nomme, sans préciser sa situation, dans l'article *Οὐάλων* de l'Encyclopédie de Pauly.

Le Oualon de Ptolémée et la localité antique à laquelle a dû succéder Ksar es-Srir représentent peut-être le fleuve et la ville que Scylax indique, sans les nommer, à l'ouest de la pointe d'Abyla et en face des îles de Gadès¹. Ce dernier détail, il est vrai, pourrait faire supposer, au premier abord, que le Périple a voulu désigner Tingis, située beaucoup plus près de Gadès, et ce rapprochement se présente d'autant plus naturellement à l'esprit qu'on s'expliquerait moins facilement que le portulan grec eût passé sous silence la ville la plus ancienne et la plus importante de la côte septentrionale. On ne doit pas perdre

¹ « . . . Ἄκρα Ἀβιλυκή καὶ πόλις ἐν ποταμῷ καὶ ἀντίον αὐτῆς τὰ Γάδειρα νῆσοι . . . »

de vue, toutefois, que l'état de mutilation dans lequel nous est parvenu le Périple affaiblit beaucoup l'argument qu'on peut tirer de l'in vraisemblance d'une omission. L'indication contenue dans les mots *καὶ ἀντίον αὐτῆς τὰ Γάδειρα νῆσοι* n'a également qu'une valeur relative : Ksar es-Srir, aussi bien que Tanger, peut être considérée comme faisant face à Gadès, bien qu'elle en soit plus éloignée. Des deux renseignements topographiques donnés par le Périple, le seul qui nous paraisse significatif est celui que renferment les mots *ἐν ποταμῷ* et qui place la ville anonyme sur les bords mêmes du fleuve. Ce détail caractéristique semble résoudre la question en faveur de Ksar es-Srir située à l'embouchure ou, pour mieux dire, dans l'embouchure d'un véritable fleuve, l'Oued el-Yemm¹, tandis que Tanger est bâtie sur une hauteur, à deux milles du seul cours d'eau qu'on puisse considérer, malgré son peu d'importance, comme l'équivalent du *ποταμός* du Périple dans l'hypothèse où ce fleuve ne serait pas le Oualon de Ptolémée.

Ksar es-Srir, — le Ksar-Masmouda d'El-Bekri, le Kasr el-Medjaz d'Abou'lféda, — était au moyen âge un des points les plus importants de la côte septentrionale. C'était tout à la fois le chantier où se construisaient la plupart des navires qui faisaient le commerce du détroit, et l'arsenal où se préparaient les expéditions dirigées contre l'Espagne par les princes musulmans. La victoire de Las Navas de Tolosa avait mis fin, dès le xiii^e siècle, au rôle guerrier de Kasr el-Medjaz : l'ensablement de la barre du fleuve, en tarissant sa prospérité commerciale, a fini par amener sa ruine. La vieille place forte des Masmouda n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines

¹ Les navires, au moyen âge, mouillaient sous les murs mêmes d'El-Ksar, dont le port était formé par l'estuaire du fleuve.

que les dunes disputent aux broussailles et ne tarderont pas à ensevelir.

Toute la région qui s'étend de Tétouan à Sebta et de Sebta à Tanger est exceptionnellement montagneuse et difficile. La chaîne de l'Haouz, qui n'est que le prolongement de la grande chaîne du Rif, se partage, comme celle-ci, en chaînons parallèles à la Méditerranée, perpendiculaires par conséquent au détroit, dont les pointes déterminent les nombreuses sailles de la côte en même temps qu'elles isolent les quelques vallées habitables qui s'ouvrent en face de l'Espagne. On comprend, lorsqu'on a parcouru cette sauvage contrée, que la colonisation romaine elle-même ait renoncé à l'ouvrir par ces routes dont elle s'est montrée partout ailleurs si prodigue. Nous savons par l'*Itinéraire* qu'elle s'en était tenue aux communications intermittentes qu'offrait la voie de mer : « A Tingi litoribus navigatur usque ad Portus divinos. »

La région baignée par le détroit est désignée par l'Anonyme de Ravenne (I, 3) sous le nom de Mauritania Gaditana. Le même auteur nous apprend qu'elle portait aussi, dans la langue des indigènes, celui d'Abrida¹. Or le mot *abrid* signifie, en berbère, « chemin, passage : » l'Anonyme nous a donc conservé le nom libyen que portait la partie du littoral maurétanien par laquelle s'effectuait le plus facilement le « passage » du détroit.

A partir de Tanger, le littoral présente un caractère tout différent. Mais, avant d'aborder l'étude de cette région nouvelle, nous compléterons les recherches qui précèdent par quelques mots sur la genèse probable du détroit et les traditions qui s'y rattachent.

¹ Anon. : « Quæ Gaditana barbaro modo Abrida dicitur. » Cf. III, 11.

La pointe d'El-Ksar et celle de Tarifa, qui lui fait face, paraissent avoir formé dans l'antiquité les limites occidentales du Fretum Herculeum ou Fretum Gaditanum. Les documents grecs et romains, en effet, s'accordent à donner au détroit une longueur de 120 stades ou de 15 milles (22,215 mètres¹), et cette distance est effectivement celle qui sépare la pointe Frayle de la pointe de Tarifa sur la côte espagnole, la pointe Leona de la pointe d'El-Ksar sur le littoral opposé. Le Πορθμός ou Fretum n'était donc, pour les anciens, que la partie la plus resserrée du détroit de Gibraltar, les *fauces Oceani* dont parle Pline.

Les indications de ces mêmes documents varient quant à la largeur du détroit. Strabon l'évalue à 60 ou 70 stades (11,100 ou 12,950 mètres²). D'après Tite-Live et Cornelius Nepos³, la plus grande largeur du Fretum était de 10 milles (14,810^m), la plus petite de 7 milles (10,367 mètres). Turranius Gracilis réduisait ce minimum à 5 milles (7,405 mètres) entre Mellaria, sa ville natale, et le Promontorium Album⁴. La plus petite largeur que présente aujourd'hui le détroit, entre la pointe Cruces et la pointe Guadalmesi, est de 13,890 mètres ou de 75 stades. La plus grande, mesurée de Tarifa à la pointe d'El-Ksar, est de 16,050 mètres ou un peu plus de 83 stades.

Les divergences que ces chiffres constatent entre les données antiques et les évaluations modernes s'expliquent-elles uniquement par des erreurs d'appréciation? Tout en faisant la part de l'inexactitude relative à laquelle l'antiquité était condamnée par l'insuffisance de ses méthodes, il est permis de

¹ Strab. XVII, 3. — Plin. III, 1. Le nom de Fretum Septem Gaditanum que nous trouvons dans l'Anonyme de Ravenne (III, 11) indique, par sa composition même, les limites beaucoup plus étendues

qu'on avait assignées au détroit à une époque postérieure.

² Strab. II, 5; XVII, 3.

³ Plin. III, 1.

⁴ Plin. *ibid.*

croire que les distances à évaluer ne sont plus les mêmes, que la largeur du détroit, en d'autres termes, s'est notablement accrue depuis les temps historiques. Le fait n'a rien que de vraisemblable en lui-même. D'accord avec la tradition antique, la science moderne admet volontiers aujourd'hui que l'Europe et l'Afrique n'ont pas toujours été séparées par l'étroit canal qui a fait communiquer, à une époque relativement récente, l'Atlantique et la Méditerranée.

La constitution géologique des deux rives du détroit est absolument la même, la faune et la flore de l'Afrique septentrionale n'ont rien d'africain : elles offrent au contraire avec celles du midi de l'Europe des analogies tellement frappantes qu'on peut les considérer comme appartenant à un seul et même groupe naturel, auquel on peut donner le nom de méditerranéen.

La rupture de l'isthme qui rattachait l'Afrique à l'Europe est, selon toute apparence, l'œuvre d'une convulsion toute locale, à laquelle l'homme a pu assister, et dont le souvenir s'est transmis jusqu'à l'époque historique¹. La forme persistante qu'a revêtue cette tradition autorise même, jusqu'à un certain point, à supposer que la main de l'homme a pu achever l'œuvre de la nature. Les traditions arabes qui se rattachent à la formation du détroit², aussi bien que la légende de l'Hercule tyrien dont elles ne sont sans doute que l'écho, conservent peut-être le souvenir d'un gigantesque effort tenté, aux premiers âges du monde, pour compléter la communication encore imparfaite qu'avait établie entre les deux mers une première oscillation du sol. Mais tandis que le héros phénicien

¹ Plin. III, 1 : « ... Creduntque perfossas exclusa antea admisisse maria, et rerum naturæ mutasse faciem. »

² Voyez, entre autres, celle que rapporte Édrisi.

réunit les deux mers pour donner un libre passage à ses navires, le héros de la légende orientale, Iskander Dou'l Kourneïn, en ouvrant l'isthme, a surtout pour objet de créer une barrière entre l'Espagne et l'Afrique.

L'histoire du détroit peut se reconstituer, en dehors de toute légende, à l'aide des témoignages historiques que nous avons cités et des faits acquis à la science moderne, soit par voie d'induction, soit par des observations directes.

A l'époque antéhistorique une arête plus ou moins élevée, dont les pointes de la partie la plus resserrée du détroit représentent les débris, rattache encore le massif du Rif aux Sierras de la Bétique, en séparant l'Océan de la Méditerranée.

Plus tard, par une de ces oscillations dont la côte maurétienne présente des traces évidentes¹, l'arête s'abaisse et livre passage aux eaux des deux mers : « *exclusa antea admittit maria.* » Étroit et peu profond, le chenal n'est qu'une sorte de Bosphore que la fable fait encore aisément franchir par les bœufs de Géryon.

Le détroit se creuse et s'élargit assez lentement pendant la période phénicienne et punique.

Les témoignages anciens, recueillis par Festus Avienus, évaluent à moins de sept stades la largeur du bras qui sépare les colonnes :

Sed ad Columnas quidquid interfunditur
Undæ æstuantis, stadia septem vix ait
Damastes esse. Caryandæus Scylax
Medium fluentum inter Columnas asserit
Tantum patere quantus æstus Bosporo est².

Le détroit offre si peu de profondeur, sur certains points,

¹ Voyez, à ce sujet, un article de M. Georges Maw dans le *Quarterly Journal of the geological society*, for May 1872. — ² *Ora marit.* v. 370 et sqq.

que les bâtiments chargés ne peuvent aborder à l'île d'Hercule : cette île, comme celle qui lui fait face, sont entourées de larges bas-fonds :

Atheniensis dicit Euctemon item
 Non esse saxa aut vertices assurgere
 Parte ex utraque. Cæspitem libyci soli
 Europæ et oram memorat insulas duas
 Interjacere; nuncupari has Herculis
 Ait columnas; *stadia trigenta* refert
Has distinere

 Inesse quippe dicit ollis Herculis
 Et templa et aras : inveni advenas rate,

Circum atque juxta plurimo tractu jacens
Manare tradit tenue proluxe mare.
Navigia onusta adire non valent locos
*Breve ob fluentum et pingue litoris lutum*¹.

Pline constate encore, dans le détroit, l'existence de « bas-fonds blanchissants qui s'étendent d'une rive à l'autre, comme autant de bandelettes, et épouvantent le navigateur². » La plus grande largeur du chenal ne dépasse pas 10 milles.

Dix-huit siècles s'écoulaient encore, et l'aspect du détroit se modifie de plus en plus : sa largeur actuelle varie de 1/4 à

¹ *Ora mar.* v. 350 et sqq. — Il semble résulter du texte de Festus Avienus que les deux îles que l'on considérait autrefois comme les Colonnes d'Hercule auraient été beaucoup plus rapprochées que celles dont parle Strabon et que nous avons cru retrouver dans l'île de Taoura et dans l'îlot de la pointe Carnero. Ces îles auraient disparu à l'époque où le détroit s'est creusé

par l'action continue des courants, secondée peut-être par une convulsion du sol.

² III, 1 : « Tam modico ore tam immensa æquorum vastitas panditur. Nec profunda altitudo miraculum minuit. Frequenter quippe tæniæ candicantis vadi carinas territant. Qua de causa Limen interni maris multi eum locum appellavere »

16 kilomètres et les courants ont fait disparaître les bas-fonds de l'époque romaine : la sonde accuse seule aujourd'hui, à de grandes profondeurs, l'existence d'un plateau sous-marin, dernier vestige du *limen* dont parle Pline et qui représentait lui-même les débris de l'isthme antéhistorique.

TABLEAU COMPARÉ.

Maurétanie Tingitane.

6

TABLÉ PARÉ
 DE LA NOMENCLATURE DE LA GÉOGRAPHIE CENTRIONALE DE LA TINGITANE
 DANS SCYLAX, STRABON, MÉLA, PTOLEMÉE ET L'ITINÉRAIRE D'ANTONIN.

SCYLAX.	STRABON.	MÉLA.	PLINE.	PTOLÉMÉE.		ITINÉRAIRE D'ANTONIN.			CORRESPONDANCES ACTUELLES.
				Long.	Lat.		Milles.	Correct.	
"	"	"	MVLVCHA amnis ¹ .	Μαλούα ποταμού εκβολαί.	11° 11'	34°			Oued el-Kis ou Oued el-Adjeroud.
"	Μολοχάθ	MVLVCHA amnis.	MALVANA fluvius navigabilis.	Μολοχάθ ποταμού εκβολαί.	10 45	34	A flum. (Limite des deux Maurétanics.)		Molouia (Mlouia, limite du Maghreb el-Aousat' et du Maghreb el-Aksa).
"	Μεταγώνιον			Μεταγώνιτης άκρον.	10 30	34			Cap de l'Agua (Ras Sidi Bechir).
Άκρος πόλις και λιμήν.	"	"	RVSADIR oppidum et portus.	Ρυσσάδειρον	10 00	34	RES INSVLAS.	XII VII	Îles Zafarines (Dja'ferin).
"	"	"	"	Σησιαρία άκρα	10 00	35	ODDER COLONIA.	LXV XLV	Melilla (Mlila).
"	"	"	"	"	"	"	ANTONIO RVSADDI.	XV	Cap des Trois-Fourches (Ras Hourak).
"	"	"	"	"	"	"	ANTONIO CANNARVM.	L	Pointe d'Abdoun (Ras Sidi Aissa Oumats).
"	"	"	"	"	"	"	EX INSVLAS.	XXX	Alhucemas (El-Mzemma).
"	"	"	"	"	"	"	ANTORIVM.	XII	Pointe Boticou (Ras Bouzkour).
"	"	"	"	"	"	"	TINA.	XXV	Anse d'Alcala (Badis).
"	"	"	"	Ταινία Λόγγα	9 30	34	CLA.	XXIV	Anse des Pêcheurs (Marsa Ouringa).
"	"	"	"	Άκράθ	9 00	34	A LONGA.	XXIV	Anse des Peupliers (Marsa Tagaza ou Tighça) [Tikiças d'Édrisi].
"	"	"	"	"	"	"	PROMONTORIVM BARBARI.	XXIV	Pointe Omara (Ras Ghomara, Ras Kân' Asras).
"	"	"	LAVD flumen.	"	"	"	"	"	Anse Adelaou (Marsa Oued Laou).
"	"	"	"	Όλεάσιρον άκρον	8 50	35	PROMONTORIVM BARBARI.	"	Oued Laou.
"	"	"	TAMVDA flumen navigabile.	Θαλοῦδα ποταμού εκβολαί.	8 30	35	"	"	Pointe Adelaou (Ras Maked).
"	"	"	TAMVDA quondam oppidum.	"	"	"	"	"	Rivière de Tétouan (Oued Martil, Oued Ras ou Oued Medjksa d'El-Bekri).
"	"	"	"	Ίαγάθ	8 20	35	"	"	Tétouan (Titaouen).
"	"	"	"	Φοίξον άκρα	8 00	35	QVILAM MAIOREM.	XII	Ras et-Terf, au sud du cap Negro.
Ήράκλειος Στήλη ή έν Λιβύη.	"	"	"	Άβύλη στήλη	7 50	35	QVILAM MINOREM.	XIII	Pointe de Castillejos (Ras el-Fnidek).
Άκρα Άξιλυκή	Άξιλη όρος	SEPTEM FRATRES.	SEPTEM FRATRES.	Έπτάδελφοι όρος	7 40	35	AD BILEM.	XIII	Mont Acho, point culminant de la Sierra d'Almina, dans la presqu'île de Ceuta.
"	"	"	"	"	"	"	"	"	Ceuta (Sebta).
"	"	"	"	"	"	"	"	"	Djebel Belyounech (la pointe Bermeja correspond à l'Έπτάδελφοι όρος de Ptolémée et à l'Άκρα Άξιλυκή de Scylax).
"	"	"	LISSA?	Έξιλισσα	7 30	35	AD SEPTEM FRATRES.	XIII IV	Mersa Denuil.
"	"	"	PROMONTORIVM ALBVM.	"	"	"	"	"	Ruines de Belyounech.
"	Έλέφας	Mons Praealtus.	ABYLA.	"	"	"	"	"	Pointe Blanca.
"	Νησίδιον, en face de l'île d'Héra.	"	"	"	"	"	"	"	Djebel Mouça ou Mont aux Singes.
Πόλις έν ποταμῶ?	"	"	"	Ουάλωνος ποταμού εκβολαί.	7 00	35	"	"	Isla del Peregil (Djezira T'aura).
"	"	"	"	Τίγγις	6 10	35	"	LX	Oued el-Ksar (Oued el-Yemm d'El-Bekri).
"	"	"	"	"	"	"	"	"	Tanger (Tandja).

¹ Voyez la page 6 du Mémoire.

CHAPITRE II.

LA CÔTE OCCIDENTALE.

§ I^{er}.

TINGIS, COTTA, LA GROTTÉ D'HERCULE, LE TOMBEAU D'ANTÉE.

I. — TINGIS¹.

TINGIS.
Tanger.
Tandja, طنجة.

Tingis, ou plus exactement Tinge, comme l'écrit Méla, était une des villes les plus anciennes de la Maurétanie, et la tradition qui lui donnait Antée pour fondateur prouve qu'elle était, antérieurement aux premières migrations orientales, un des principaux centres de la race indigène². Le nom de Tingis est libyen; la forme *Tenga* תנגא ou *Tinga* תינגא, que donnent les monnaies de la capitale de la Tingitane³, se retrouve encore, comme nom de localité, dans la langue berbère⁴. L'étymologie pro-

¹ Strabon (III, II), Dion Cassius (LX, 9) et Étienne de Byzance (p. 655) donnent la forme *Tίγγις*. Le nom de *Τίγγιξ* (à l'accusatif *Τίγγιγα*), qu'on trouve dans Strabon au livre XVI (ch. III) et auquel on a fait subir à tort la correction *Tίγγα*, ne désigne pas Tingis, comme nous le démontrerons plus tard : abstraction faite des raisons qui le prouvent, Strabon, au point de vue grammatical, n'aurait pas écrit *Tίγγα*, mais *Tίγγω*, le génitif, d'après le même auteur, étant *Tίγγιος*. Ptolémée donne à *Tίγγις* le surnom de *Καισάρεια*. Plin^e écrit *Tingi*, forme neutre, moins caractérisée que celle qui prévalut à l'époque postérieure et qui cherche, comme

celle qu'emploie Méla, à rendre plus fidèlement la forme indigène, *Tenga*.

² Méla, I, v : « Tinge, oppidum perverius, ab Antæo ut ferunt conditum. » Plin^e, V, 1 : « Tingi, quondam ab Antæo conditum. »

³ L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*. Une troisième forme *Titga*, תיטגא, est considérée par M. C. Müller comme la plus ancienne.

⁴ Il existe notamment dans le nord de la régence de Tunis une localité appelée *Tindja*. On sait que les deux lettres *g* et *dj* se suppléent dans tous les dialectes de l'Afrique septentrionale. *Tenga* porte aujourd'hui le nom de Tandja طنجة.

posée par Movers et qui ferait dériver Tinga ou Titga d'un mot libyen que nous a conservé Juvénal, *attegia*¹, nous paraît donc douteuse. Le nom de Tinga ou Tindja est évidemment un nom de localité qui a eu un sens à l'origine, comme tous les noms de cette espèce, et dont une connaissance plus approfondie des dialectes berbères fera sans doute retrouver un jour la signification.

Tingis occupait exactement l'emplacement que couvre aujourd'hui Tanger. Les débris qu'on retrouve journellement, à quelques mètres au-dessous du sol actuel, ne laissent aucun doute sur un fait qu'on pouvait affirmer *a priori*, comme l'a fait M. Renou, en ne considérant que la position probable de la ville antique par rapport au mouillage. L'hypothèse qui identifie Tingis aux ruines de *Tandja el-Bâlia*, la vieille Tandja, situées à deux milles environ à l'est de Tanger, n'est qu'une des nombreuses erreurs accumulées par Gräberg de Hemsö dans un livre qui a longtemps fait autorité en matière de géographie marocaine. Les ruines de Tandja el-Bâlia, ainsi que l'avait déjà constaté Barth², n'appartiennent pas à l'époque romaine; elles remontent tout au plus à la période byzantine, si elles ne datent pas du moyen âge berbère comme le prétendu pont romain qu'on remarque entre ces mêmes ruines et Tanger.

Le périmètre de l'antique Tingis ne semble pas avoir dépassé les limites, d'ailleurs indiquées par la nature des lieux, dans lesquelles s'est renfermée depuis la ville berbère. A part quelques chapiteaux d'ordre corinthien ou composite qui ornent l'un des vestibules de la Kasba, et deux colonnes de granit abandonnées dans une rue voisine de la grande mosquée,

¹ *Sat.* XIV, 196. — ² *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeers*, p. 8.

il ne reste rien aujourd'hui des nombreux vestiges antiques qui existaient encore au temps d'El-Bekri¹. Le sous-sol est plus riche : les fouilles pratiquées pour creuser des puits ou établir des fondations ont toujours traversé des substructions romaines.

L'enceinte antique n'a laissé aucune trace apparente. Les énormes masses de blocage que Barth a signalées dans le chemin qui conduit du Souk ou marché extérieur à la plage, et qu'il considère comme antiques, ne sont que les débris des fortifications portugaises détruites comme le môle par les Anglais lors de l'évacuation de la place en 1684. L'aqueduc qui amenait à Tanger les eaux du Djebel en franchissant la coupure de l'Oued el-Ihoud, et qui passe pour une construction portugaise, est, au contraire, une œuvre romaine et représente évidemment l'aqueduc dont parle El-Bekri.

Les tombes qu'on remarque sur le plateau rocheux dont Tanger occupe le versant oriental paraissent remonter à l'époque liby-phénicienne. Assez exactement orientées, elles s'ouvrent dans la surface horizontale du roc, et présentent à l'intérieur un ressaut de dix centimètres, environ destiné à recevoir la dalle qui les fermait. La longueur moyenne de ces auges sépulcrales est de 2 mètres à 2^m, 50 à fleur de sol : la largeur, de 40 à 50 centimètres au-dessous du ressaut ; la profondeur est de 55 à 60 centimètres. Une seule de ces tombes présente en largeur et en profondeur des dimensions plus considérables : elle mesure 1^m, 28 de largeur et le ressaut destiné à recevoir la dalle ne se dessine qu'à 1^m, 20 au-dessous de l'ori-

¹ El-Bekri, p. 248 : « On y trouve beaucoup de monuments antiques tels que des châteaux, des voûtes, des cryptes, un bain, un aqueduc, des marbres en grande quan-

tité et des pierres de taille. Lorsqu'on creuse dans ces ruines, on trouve diverses espèces de bijoux, surtout dans les anciens tombeaux. »

fice. La profondeur totale paraît être de 2^m,50, autant que j'en ai pu juger par un sondage, la tombe, au moment où je l'ai visitée, étant en partie comblée par un éboulement et remplie d'eau jusqu'à la surface du sol. Un grand nombre de ces monuments a déjà disparu par suite de l'exploitation du rocher qui sert aujourd'hui de carrière aux indigènes. Celles qui subsistent encore forment quatre groupes principaux composés chacun d'une vingtaine de sépultures.

C'est probablement aussi de l'époque liby-phénicienne que date une stèle grossière, trouvée il y a quelques années dans les fondations d'une maison voisine de la légation de France. Taillée dans une pierre meulière provenant des carrières du cap Spartel, elle rappelle, par sa forme, un monument beaucoup plus ancien que je décrirai dans le chapitre spécialement consacré aux antiquités mégalithiques.

Je n'ai trouvé, à Tanger, que les trois inscriptions suivantes :

N° 1.

(Plaque de 0^m, 20 carrés. Trouvée aux environs de Tanger, sur la route de Fès.

M·S·ALINATOR
QVADRATVS
AN·LXXV
H·S·L·ST·TL

N° 2.

(Fragment de 0^m, 64 sur 0^m, 75 encastré dans la batterie du port.



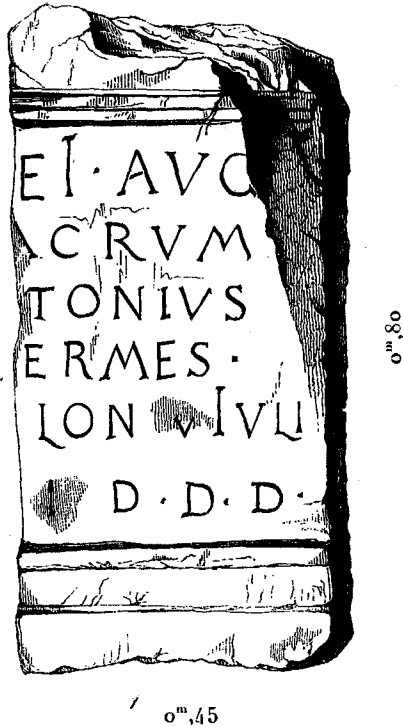
Ce fragment de dédicace, martelé à l'époque chrétienne, se restitue facilement dans la partie mutilée, grâce à l'indication du consulat rapprochée de celle de la puissance tribunicienne : il s'agit de Dioclétien, revêtu de cette puissance, pour la septième fois, en 291, et dont le quatrième consulat remonte à l'année 290. Maximien n'était consul que pour la troisième fois en 291.

L'inscription date donc de cette même année 291 et doit se rétablir ainsi :

[IMP·CAES·C·]AVREL·VAL·
[DIOCLETIAN]O·GERMANICO
MAX·PIO·FELICI·INVICTO AVG
[P]·M·TRIBVNICIAE POTEST·VIII
[CO]S·III PATRI PATRIAE P[ROCOS]

N° 3.

(Bloc de marbre de 0^m,80 sur 0^m,45, creusé à la partie postérieure en forme d'auge. Déposé aujourd'hui dans le jardin de la légation d'Angleterre.)



Hauteur des lettres : 1^{re} ligne : 0^m,068.
2^e ligne : 0^m,055.
3^e, 4^e, 5^e, 6^e ligne : 0^m,040.

Cette troisième inscription est malheureusement incomplète. Elle n'en offre pas moins un intérêt tout particulier à un double point de vue.

D'une part, en effet, elle nous paraît donner la première

Maurétanie Tingitane.

moitié du nom de la colonie de Claude tel que Pline nous l'a fait connaître¹ :

[CO]LON[IAE] V[ICTRICIS] IVLI[AE TRADVCTAE]

Or on sait que Mannert, contestant la valeur du témoignage de Pline, accuse l'encyclopédiste romain d'avoir attribué, par erreur, à Tingis un surnom qui n'appartient qu'à la Julia Joza ou Julia Transducta de la Bétique². Abstraction faite des raisons qui ont été déjà données par le traducteur de Mannert³ pour justifier l'existence simultanée de la Julia Joza ou Transducta d'Espagne et de la Colonia Traducta Julia de Maurétanie, l'inscription que nous avons trouvée à Tanger nous paraît apporter une preuve matérielle à l'appui de l'assertion de Pline.

Elle n'offre pas un moindre intérêt au point de vue de l'histoire des institutions provinciales.

La restitution de la première ligne

[ROMAE] ET AVGVSTO

n'est pas douteuse : notre épigraphe nous donnerait donc la preuve que Tingis, comme Tarraco, Lugdunum, Sirmium et d'autres villes de l'empire, était le centre du culte officiel de Rome et d'Auguste pour la province, et avait par conséquent son *sacerdos Romæ et Augusti provinciæ* ou *Flamen provincialis*. L'existence de ce *sacerdos* était déjà constatée pour l'Afrique proconsulaire, la Numidie et la Maurétanie Cæsarienne. L'inscription de Tanger l'atteste indirectement pour la Tingitane

¹ V, 1 : « Tingi . . . a Claudio Cæsare, quum coloniam faceret, appellatum Traducta Julia. »

² *Géographie ancienne des États barbaresques*, trad. de Marcus, p. 547.

³ Note 169, p. 729.

et nous permet ainsi de compléter l'histoire du culte de Rome et d'Auguste en Afrique.

2. — COTTA.

C'est à l'ouest de Tingis, dans la chaîne du cap Spartel, que devait être située cette ancienne ville de Cotta dont parle Pline et qui n'existait déjà plus de son temps¹. Marcus la place à tort à la pointe Malabata, à l'est du golfe de Tanger; l'eau et l'espace nécessaires à un centre de population manquent sur cette pointe rocheuse. La ville liby-phénicienne dont Pline nous a seul conservé le souvenir devait se trouver dans le massif même du promontoire Cotès. Les noms de Cotès et de Cotta ne sont que deux variantes d'un mot indigène dont Méla nous a fait connaître la signification : « les vignes. » Toute cette région produit encore aujourd'hui les raisins les plus estimés du Maroc, et l'on a trouvé, il y a quelques années, en creusant les fondations du phare du cap Spartel, d'énormes ceps de vignes, ruines végétales qui rappellent les vestiges des anciennes colonies liby-phéniciennes du sud dont parle Pline : « Ibi fama exstare circa vestigia habitati quondam soli, vinearum palmetarumque reliquiæ. »

Nous ne pensons pas toutefois que ces débris, ainsi que les quelques blocs antiques qu'on remarquait dans le voisinage, signalent l'emplacement de Cotta ou de la localité qui avait pu lui succéder à l'époque romaine : la pointe du cap Spartel ne présente, entre ses deux étages de falaises, qu'un plateau beaucoup trop étroit pour qu'un centre quelconque de population

¹ V, 1. « Oppida fuere Lissa et Cotta ultra Columnas Herculis, nunc Tingi. » Cf. XXXII, vi : « Ad locum Mauretaniæ qui Cotta vocatur, non procul Lixo flumine. » Il est probable que ce nom de *Cotta* s'éten-

daît à toute la partie montagneuse du littoral qui séparait Tingis de Lixus. Strabon donne la même signification géographique au nom de *Κώτεις*.

COTTA.
Agla ou Mediouna.

ait jamais pu s'y développer. Cotta devait être située, soit à Agla, sur le versant du Ras Achakkar qui regarde le détroit, soit, plus vraisemblablement encore, sur le versant opposé, au-dessous du village berbère de Mediouna. Les indigènes affirment qu'il existait autrefois sur ce point des vestiges d'un aqueduc et d'anciennes murailles dont l'appareil dénonçait l'origine romaine.

3. — LA GROTTÉ D'HERCULE.

Méla signale, près du Promontorium Ampelusia, une grotte consacrée à Hercule, *specus Herculi sacer*. Gräberg de Hemsö a cru la retrouver dans une cavité assez spacieuse qu'on remarque non pas dans le massif proprement dit du cap Spartel, mais dans une falaise isolée, à deux milles environ au sud de ce promontoire. Cette synonymie, acceptée par Barth, ne nous paraît pas à l'abri de toute objection. Le texte de Méla, d'une part, semble indiquer que la grotte d'Hercule était située entre le promontoire et Tingis : « In eo est specus Herculi sacer, et *ultra specum Tinge*. » D'un autre côté, l'excavation dans laquelle on a voulu retrouver l'ancre d'Hercule est en grande partie, sinon en totalité, l'œuvre de la main de l'homme : en d'autres termes, c'est bien moins une grotte qu'une carrière de pierre meulière, en pleine exploitation depuis le moyen âge berbère : nous avons à cet égard un témoignage qui porte une date précise, celui d'El-Bekri. Il est donc impossible de juger, d'après les dimensions actuelles de la prétendue grotte d'Hercule, de ce qu'elle pouvait être à l'époque romaine. Il n'est pas exact d'ailleurs que cette même grotte soit la seule qui existe dans tout le massif du cap Spartel : Barth a été induit en erreur par ces renseignements négatifs qui l'ont déterminé à accepter la conjecture

de Gräberg¹. Nous avons constaté, au contraire, dans le Djebel Achakkar, trois autres cavités naturelles qui ne sont guère connues, il est vrai, que des chasseurs de sangliers, mais qui n'en peuvent pas moins prétendre à l'honneur de représenter le *specus Herculis*. Deux de ces grottes s'ouvrent dans une des gorges du versant oriental du Djebel; la troisième, remarquable par sa large ouverture, de forme triangulaire, s'enfonce sous une des falaises du versant occidental, située entre le cap Spartel et le golfe de Tanger. Il est très-possible, en outre, que d'autres cavernes du même genre aient existé dans cette partie du littoral sans qu'il en reste aucune trace aujourd'hui : sans cesse battues et rongées par une mer furieuse, les falaises du Ras Achakkar ont dû souvent changer d'aspect depuis l'époque romaine.

4. — LE TOMBEAU D'ANTÉE.

Nous ne serons guère plus affirmatif en ce qui concerne le tombeau d'Antée. Nous avons vainement cherché, soit aux environs de Tanger, soit dans le voisinage d'El-Araïch, un accident de terrain qui répondît à la description de Méla : « *Collis modicus resupini hominis imagine jacentis.* » Le tumulus naturel qui pourrait représenter le moins imparfaitement le tombeau du héros libyen serait la colonne isolée d'Ech-Cherf, près de Tanger : encore sommes-nous obligé d'avouer qu'il faut un effort d'imagination pour y retrouver l'image d'un homme couché. La tradition locale est tout aussi muette sur le phénomène qui signalait toute dégradation de la tombe du fondateur de Tingis : « *Unde ubi aliqua pars eruta est, solent*

¹ *Wanderungen*, p. 13 : « Wir selbst stiegen zu einer grossen merkwürdigen Felsgrotte die ohne Zweifel identisch ist mit der Grotte des Hercules denn eine andere findet sich an diesem ganzen Vorgebirge nicht. »

imbres spargi, et, donec effossa repleantur, eveniunt.» Le souvenir de ces torrents expiatoires a disparu aussi bien que les forêts qui, en modifiant le climat, aidaient sans doute au miracle.

§ II.

LE CAP COTÈS, LE LAC CÉPHISIAS, L'HERMÆA AGRA ET L'ANIDÈS DE SCYLAX.

(Voy. pl. III.)

AMPELVIA
PROMONTORIUM.
Ἀμπελουσία,
Κώτης ἄκρον.
Cap Spartel.
Ras Achakkar.
راس اشقار

Le promontoire si remarquable qui forme l'extrémité occidentale de la rive africaine du détroit était désigné par les Grecs tantôt sous le nom d'Ἀμπελουσία¹, le Cap des Vignes, tantôt sous celui de Κώτης² que lui donnaient les indigènes et dont la signification était la même³. Les Romains devaient avoir adopté soit cette dernière dénomination, soit celle d'*Ampelusia* que Méla emprunte à la nomenclature grecque⁴. Aucun document de l'époque romaine, du moins, ne nous en fait connaître une troisième. Le nom d'*Hermæum Promontorium*, donné au cap Spartel par la carte de l'Afrique ancienne dressée au Dépôt de la Guerre en 1864, ne s'explique que par une fausse interprétation d'un passage de Scylax. La première pointe que signale l'auteur du Périple, à partir des Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire de Calpe et d'Abyla, est désignée sous le nom d'Ἐρμαία ἄκρα. En partant de cette idée, assez naturelle d'ailleurs, que le géographe grec n'avait pu passer sous silence un accident de terrain aussi considérable que le cap Spartel, on a cru pouvoir conclure à l'identité de ce dernier

¹ Méla, I, v.

² Ptolémée, IV, 1. Strabon (XVI, III, 2) donne la forme plurielle Κώταις et semble désigner sous ce nom collectif, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, non-seulement le massif du cap Spartel,

mais tout le plateau projeté par les montagnes du Rif entre Tingis et Lixus.

³ Méla, I, v.

⁴ Méla, III, x : « Et, unde initium fecimus, Ampelusia in nostrum jam fretum vergens promontorium. »

point et de l'*Hermæa Acra* du Périple. Une étude attentive du texte de Scylax ne permet pas toutefois d'admettre cette hypothèse, aussi inconciliable avec la distance indiquée par le portulan grec entre les Colonnes et la Pointe d'Hermès qu'avec les détails topographiques que donne le même document sur toute cette partie du littoral. Scylax, en effet, évalue à deux journées de navigation l'intervalle compris entre les Colonnes d'Hercule et la Pointe d'Hermès. Or le cap Spartel n'est qu'à 500 stades ou une journée de navigation de la pointe d'Abyla. Le Périple, d'autre part, en décrivant la région qui s'étend entre les Colonnes et l'*Hermæa Acra*, y place un lac qu'il est impossible de retrouver entre Abyla et le cap Spartel. De Centa à la pointe Malabat, comme de la pointe de Tanger au cap Spartel, la côte n'offre qu'une muraille de rochers. Quant aux parties planes qui existent au fond du golfe de Tanger, elles ne sauraient représenter l'emplacement du lac dont parle le Périple. D'après les recherches qu'a bien voulu faire, à ma demande, un de nos géologues les plus distingués, M. le Dr Bleicher, toutes les déchirures du sol, et particulièrement les berges de l'Oued Mghoura et de l'Oued Souâni qui sillonnent ces bas-fonds cultivés de longue date, indiquent des alluvions fluviales très-limitées en étendue et bien proportionnées aux cours d'eau actuels. Ce sont ordinairement des marnes peu homogènes au milieu desquelles se trouvent quelques lits de cailloux roulés de petite taille provenant, comme la marne, du démantèlement du sous-sol qui paraît appartenir au terrain tertiaire inférieur. Ces alluvions, qui atteignent en certains points jusqu'à trois mètres d'épaisseur, contiennent, sur les talus des rivières, de nombreuses coquilles fluviatiles (*Melanopsis maroccana*, *Unio*); partout ailleurs on ne rencontre que des coquilles terrestres. Il paraît impossible, par suite, qu'il

ait existé dans ces dépressions soit un lac profond, soit un marais constamment couvert d'eau.

Si étrange que puisse paraître l'omission du cap Spartel dans le texte du Périple, nous devons nous borner à la constater; c'est par l'étude comparée des localités actuelles et de la description détaillée que nous a laissée Scylax de cette partie de la côte maurétanienne que nous pourrions déterminer la véritable synonymie de l'Hermæa Acra. L'insuffisance de nos cartes n'avait pas permis jusqu'ici de procéder fructueusement à cette étude¹. Nous avons essayé de combler cette lacune en joignant à ce mémoire une esquisse topographique, dressée à l'échelle de $\frac{1}{50000}$, de toute la région comprise entre le cap Spartel et Azila.

¹ Rédigées d'après les renseignements incomplets ou inexacts de Caraman, de Barth et de quelques autres voyageurs, les descriptions les plus récentes de cette partie du Maroc si voisine de Tanger ont accumulé méprises sur méprises : elles confondent des bassins bien distincts, comme ceux du Mharhar et de l'Oued Kharroub, du Tahaddart et de l'Oued el-Aïacha; elles en suppriment d'autres, ceux par exemple de l'Oued Sahab el-Touil et de l'Oued el-Halou; elles prennent des noms communs, comme celui de *kholdj* (fondrière), pour des noms propres; elles transforment ces fondrières en cours d'eau, ou réciproquement; elles donnent enfin comme des noms de fleuves de simples désignations de gués : c'est ainsi que l'Oued Kharroub est devenu l'Oued Mechrâat el-Hachef, et l'Oued el-Kouas ou Oued el-Aïacha, l'Oued Gh'rifa. De telles informations devaient nécessairement mettre en défaut la critique de nos meilleurs géogra-

phes : M. Vivien de Saint-Martin a considéré l'Oued el-Aïacha et la Gh'rifa comme deux fleuves distincts, alors que la Gh'rifa n'est qu'un gué de l'Oued el-Aïacha, et M. Renou a confondu lui-même la Gh'rifa avec le Tahaddart, vaste estuaire par lequel le Mharhar et l'Oued Kharroub réunis se jettent dans l'Océan. Nous ne parlons pas des contre-sens commis dans la traduction de certains noms de localités. Barth traduit sérieusement les mots *Mechrâat el-Hachef* par « le gué du pain sec ou des dattes sèches »; tel est effectivement le sens des mots *Hachfoun* حَشْفُون et *Hachafoun* حَشْفُون; mais Barth savait assez l'arabe pour pouvoir reconstituer le véritable nom, qu'il n'a cependant pas deviné, *Mechrâat el-Hechâf* حَشَافَات, le gué des roches sous-marines. Une méprise moins explicable encore a fait du mot *gh'rifa* un diminutif de *gh'orfa*, chambre du premier étage; *Mechrâat el-Gh'rifa* signifie en réalité le gué profond.

« Après les Colonnes d'Hercule, dit Scylax, celui qui navigue dans la mer extérieure, ayant la Libye à sa gauche, rencontre un grand golfe qui s'étend jusqu'à la Pointe d'Hermès. Au milieu de ce golfe sont une région et une ville du nom de Pontion (Ποντίων τόπος και πόλις). Un grand lac s'étend près de la ville (περι δέ την πόλιν λίμνη κείται μεγάλη), et dans ce lac il y a un grand nombre d'îles. Sur les bords du lac croissent le roseau (κάλαμος), le souchet (κύπειρος), la pimprenelle (φλέως) et le jonc (θρυόν). On voit là les oiseaux méléagrides qu'on ne trouve pas dans d'autres contrées, à moins qu'ils n'y aient été transportés de ce même point. Ce lac est appelé Céphisias (Κηφισιάς), et le golfe Cotès (Κώτης). Il est situé entre les Colonnes d'Hercule et la Pointe d'Hermès. De ce promontoire d'Hermès s'étendent de grands rochers (ἔρματα) qui vont de la côte de Libye à la côte d'Europe; ces rochers n'apparaissent pas au-dessus de l'eau, la mer y brise en quelques endroits. Cette chaîne de roches sous-marines s'étend vers un autre cap d'Europe situé vis-à-vis et qu'on nomme le Promontoire sacré. Après la Pointe d'Hermès il y a un fleuve appelé Anidès (Ἄνιδης); il débouche dans un grand lac. Après l'Anidès il y a un autre grand fleuve, le Lixos, et la ville phénicienne de Lixos . . . »

La topographie de la partie du littoral comprise entre le cap Spartel et Lixus présente donc, d'après le Périple, les traits suivants :

- 1° Un grand golfe, du nom de Cotès, s'étendant jusqu'à la pointe d'Hermès;
- 2° Au milieu de ce golfe une ville du nom de Pontion;
- 3° Près de cette ville, un grand lac (lac Céphisias) avec des îles nombreuses;
- 4° Un promontoire, l'Hermæa Acra, ou Pointe d'Hermès,

caractérisé par une ligne d'écueils sous-marins reliant la Libye au Promontoire sacré (cap Saint-Vincent);

5° Un fleuve, l'Anidès, débouchant dans un autre grand lac;

6° Un autre grand fleuve, le Lixos.

Ces renseignements sont trop détaillés et trop précis pour qu'il soit permis d'en faire bon marché : empruntée selon toute apparence à des documents gaditains, toute cette partie du Périple porte en elle-même un caractère d'exactitude auquel la critique n'aurait pas dû se méprendre. A une seule exception près, cependant, tous les auteurs qui se sont occupés de la géographie comparée du Maroc n'ont pas tenu compte de ce texte ou l'ont accusé d'erreur.

L'erreur, ainsi que l'avait soupçonné M. Vivien de Saint-Martin¹, est du côté des commentateurs qui ne se sont pas assez défiés de l'insuffisance de nos notions sur une région de l'Afrique que l'antiquité connaissait mieux que nous. Comme tous les explorateurs qui l'avaient précédé et qui l'ont suivi, Barth ne connaissait qu'un seul grand lac sur la côte marocaine, la Merdja'a de Ras ed-Doura : il l'a considéré comme l'équivalent du lac Céphisia sans se préoccuper de l'impossibilité de concilier cette synonymie avec les données du Périple et tout particulièrement avec l'indication formelle qui place le lac Céphisia au nord du Lixos, tandis que la Merdja'a de Ras ed-Doura est située à une très-grande distance au sud de ce même fleuve. L'hypothèse erronée du voyageur allemand est devenue un article de foi, comme tant d'autres identifications irréfléchies, et lorsque le savant commentateur des *Geographi Græci minores* s'est trouvé en présence de l'ensemble d'un texte

¹ Vivien de Saint-Martin, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité*, p. 353.

qui la condamnait, il a préféré condamner le texte. Le lac Céphisias restant, pour M. C. Müller comme pour Barth et pour Movers, la Merdja'a de Ras ed-Doura, le golfe de Cotès devient nécessairement le *Sinus Emporicus*, l'Anidès est confondu avec l'Anatis de Polybe, Pontion est identifiée à la Thymiaterion d'Hannon, l'Hermæa Acra, le Promontoire d'Hermès, est reporté à l'Oued Yekkem, où il n'existe aucun promontoire. Et comme toutes ces transpositions sont inconciliables avec le document antique, c'est ce même document que M. C. Müller accuse de transposition ¹.

Repoussant des synonymies jusqu'alors aussi unanimement qu'aveuglément acceptées, M. Vivien de Saint-Martin a été le premier à exprimer la conviction qu'une étude plus approfondie des localités ferait retrouver le lac Céphisias et la pointe d'Hermès là même où le Périple les indique, c'est-à-dire au nord de Lixos. L'exploration à laquelle nous avons procédé a complètement justifié ces prévisions.

Le golfe de Cotès commençait au promontoire qui portait le même nom. Cette désignation commune pouvait déjà faire pressentir que le *κόλπος μέγας* du Périple était contigu au cap Spartel; la concordance des autres détails donnés par le document grec avec la configuration de la côte ne laisse aucun doute à cet égard. Le golfe est représenté par la dépression assez peu sensible sur la carte, il est vrai, mais très-frappante pour le navigateur, qu'offre le littoral entre les falaises du Ras Achakkar et la pointe d'El-Kouas. Au sud du Ras Achakkar s'étend une plage très-basse, largement inondée à marée haute et dont les sables mouvants attestent l'origine relativement récente. Le golfe dont elle occupe la place s'est évidemment com-

Κώτης κόλπος.
Plage
du Tahaddart.
تهدرت

¹ *Geogr. Græc. minores*, p. 91 : « In hoc capite duos fontes auctor noster temere miscuisse videtur, etc. »

blé sous l'influence dominante des vents d'ouest combinés avec les alluvions des cours d'eau qui descendent du plateau de Tanger. Cette plage n'est séparée des marais de l'intérieur que par un mince cordon de dunes qui ne forme pas d'ailleurs une ligne continue. Il est donc très-probable que la mer pénétrait beaucoup plus avant dans les terres à l'époque de Scylax. Dans l'état actuel des choses la côte présente encore, vue du large, l'aspect d'un immense golfe compris entre le Ras Achakkar et la pointe d'El-Kouas. Plus d'une fois, avant la construction du phare du cap Spartel, des bâtiments venant du sud se sont échoués de nuit sur cette plage du Tahaddart qu'ils prenaient pour l'entrée du détroit.

Ἐρμαία ἄκρα.
Ras el-Kouas.
راس القواس

L'*Ἐρμαία ἄκρα*, qui limitait au sud le golfe de Cotès, paraît correspondre dès lors au Ras el-Kouas. A partir de cette pointe le littoral prend une physionomie toute différente : aux plages basses du Tahaddart succède une côte rocheuse qui s'étend jusqu'à Lixus, sans offrir d'autre interruption que l'estuaire de l'Oued el-Aïacha ou Oued el-Kouas. M. Vivien de Saint-Martin avait déjà fait observer que le nom de la divinité à laquelle était consacré l'Hermæa Acra se retrouvait dans celui de la station voisine d'Ad Mercuri. On verra plus loin que les ruines de cette ville romaine existent sur le plateau d'El-Gharbia dont la pointe d'El-Kouas n'est que le prolongement.

L'hydrographie moderne ne signale pas, il est vrai, la ligne d'écueils sous-marins (*ἔρματα*) dont parle Scylax. Mais toute cette côte, comme l'embouchure du détroit, a subi de profonds changements depuis l'époque historique; la grande vague du large la bat avec violence et mine rapidement les roches très-friables dont elle est formée : des modifications très-appreciables s'y opèrent d'une année à l'autre. Il n'est donc pas étonnant que la ligne d'écueils signalée par le Périple ait dis-

paru sous l'action destructive des flots; quant à son existence même, à l'époque ancienne, je ne vois aucune raison de la mettre en doute : l'assertion de Scylax me paraît au contraire justifiée par les caractères géologiques du terrain; j'ai remarqué notamment sur le plateau de Ghellaïat une série de lignes rocheuses parallèles, orientées du sud-est au nord-ouest dont le prolongement sous les flots explique tout à la fois les *ἔρματα* de Scylax et la direction que ce géographe leur assigne.

La région habitée que le Périple désigne sous le nom de Pontion comprenait vraisemblablement les collines d'El-Mriès et d'Hadjeriin ainsi que le plateau de Cherf el-Akab, baignés tout à la fois par la mer et par les marais de l'intérieur. Les tombes mégalithiques que j'y ai trouvées en assez grand nombre, surtout à El-Mriès où elles forment deux groupes remarquables, indiquent l'existence, sur cette partie du littoral, d'un centre de population très-ancien qui justifierait l'expression de *πόλις* employée par le Périple. On peut rapprocher en outre la dénomination d'*El-Mriès*, les ports, de celle de *Ποντίων* : l'une et l'autre semblent désigner un établissement de marins et de pêcheurs, et il n'est pas inutile d'ajouter que la pêche, si abondante sur la côte maurétanienne, est particulièrement fructueuse dans ces parages.

Le lac qui s'étendait près de la ville de Pontion est évidemment le vaste bassin, encore partiellement inondé, que traverse le cours inférieur du Mharhar et celui de l'Oued el-Kharroub. Le périmètre du lac antique peut être approximativement déterminé par une ligne qui suivrait les escarpements de Cherf el-Akab, la terrasse peu élevée, mais très-distincte, qui s'étend de ces escarpements au Mharhar, parallèlement à la chaîne d'Aïn Dâlia, les contre-forts détachés des collines de Safet el-Hamam et de Seguedla, les hauteurs de Dar Aklâou et

Ποντίων πόλις καὶ
τόπος.
El-Mriès,
Hadjeriin,
Cherf el-Akab.
شرف العقاب

Κηφισιάς λίμνη,
Bassin
du Tahaddart.
تهدرت

de Ghellaïat, le plateau d'El-Gharbia et enfin la pointe d'El-Kouas. Le lac Céphisias devait avoir, du reste, le double caractère de *λίμνη* et de *λιμνοθάλασσα* que présentent encore ces bas-fonds : le bassin de Ka'a er-Remel est une véritable lagune dont les bords n'offrent en fait de végétation que des salsolacées et autres plantes congénères. On retrouve, au contraire, dans les marais de Cherf el-Akab et d'Aïn Tcherioua ce luxe de plantes aquatiques que signale le Périple.

Les grandes dunes anciennes de Briedj et d'El-Haouara représentent, enfin, les plus considérables de ces îles nombreuses qui existaient dans le lac Céphisias : une étude approfondie du terrain, au point de vue du nivellement, en ferait retrouver sans doute beaucoup d'autres.

Quant aux pintades (*αἱ ὄρνιθες αἱ Μελεαγρίδες*) que Scylax dit être originaires du lac Céphisias, nous sommes obligés de constater qu'elles sont aussi inconnues aujourd'hui sur les bords du Mharhar que sur ceux de la Merdja'a de Ras ed-Doura. Les indigènes affirment qu'on n'en trouve que beaucoup plus au sud, dans les environs de Safi, où il n'existe d'ailleurs aucun lac. Il n'est pas démontré, au surplus, que Scylax ou ses informateurs aient entendu désigner par les mots *oiseaux méléagrides* la pintade plutôt qu'une des nombreuses variétés de canards ou de poules d'eau qui habitent par milliers les marais de la côte marocaine.

On ne retrouve pas davantage aujourd'hui, dans toute cette région, l'ambre qu'on recueillait autrefois sur les rives du lac Céphisias, d'après une tradition libyenne que Pline nous a transmise et qui confirme d'ailleurs les détails donnés par le Périple sur la faune caractéristique de ce bassin¹. Les indi-

¹ Pline, XXXVII, 11 : « . . . Asarubas tradidit juxta Atlanticum mare esse lacum

Cephsiada, quem Mauri vocant Electrum. Hunc sole excalectum e limo dare elec-

gènes recueillent, il est vrai, sur la plage du Tahaddart, une matière grisâtre, exhalant une odeur très-forte, se fondant à la chaleur, à laquelle ils donnent le nom d'ambre et qui m'a paru être effectivement une espèce d'ambre gris. Mais on sait que l'ambre gris n'a de commun avec l'ambre jaune que le nom, et le mot *electrum*, dont se sert Pline, ne permet pas d'assimiler la substance dont j'ai parlé à celle que produisait le lac Céphisias.

Ces détails, du reste, n'ont qu'une importance secondaire quand on réfléchit au peu de précision qu'apportaient les anciens dans celles de leurs observations qui touchaient à l'histoire naturelle, et à l'absence de toute critique en pareille matière de la part de leurs écrivains les plus sérieux.

Les synonymies que j'ai proposées pour le golfe de Cotès et l'Hermæa Acra permettent d'identifier l'Anidès à l'Oued el-Aïacha, seul cours d'eau de quelque importance qu'on rencontre entre la pointe d'El-Kouas et le bassin du Loukkos.

Le grand lac dans lequel se jetait l'Anidès est représenté aujourd'hui par les marais au milieu desquels l'Oued el-Aïacha, qui porte dans cette partie de son cours le nom d'Oued el-Akouas, déroule ses derniers méandres. Il est très-probable que ce bassin de l'Oued el-Kouas ne formait à l'époque du Périple, jusqu'au delà du Mechra'at el-Gh'rifa, qu'une vaste nappe d'eau à laquelle a pu s'appliquer justement l'épithète de *λίμνη μεγάλη*. Les alluvions du fleuve ont peu à peu comblé l'estuaire et transformé le lac ou la lagune en marécage.

Ανιδής ποταμός.
Oued el-Aïacha.
واد العياشة

trum fluitans. Mnaseas Africæ locum Sicyonem appellat, et Crathin, amnem in Oceanum effluentem e lacu, in quo aves quas Meleagridas et Penelopas vocat : et vere ibi nasci (electrum) ratione eadem

qua supra dictum est de Electrîde lacu. Pline, ainsi que l'a fait observer M. C. Müller, réunit deux témoignages qui se rapportent, bien qu'il ne semble pas s'en douter, à une seule et même localité.

§ III.

LE FLEUVE ZILIA. — ZILIA OU ZILIS.

ZILIA, fl.
Oued Acila
ou Oued el-Halou,
واد الحلو

A une heure au sud de l'Oued el-Kouas, l'Anidès de Scylax, coule une rivière guéable à la barre, bien qu'assez profonde dans toute la partie de son cours où se fait sentir l'influence de la marée : ce cours d'eau auquel El-Bekri donne le nom d'Oued Acila, et qui porte aujourd'hui celui d'Oued el-Halou, la rivière douce, est le fleuve Zilia de Méla et de Ptolémée. La ville antique qui portait le même nom, Zilia ou Zilis¹, était située sur la rive gauche de ce cours d'eau, là même où s'élève aujourd'hui la petite ville d'Azila ou Acila².

ZILIA, ZILIS.
Azila.
ازيلة

L'identité des deux sites n'est pas douteuse, bien que Ptolémée place Zilia à trente minutes à l'est de l'embouchure du fleuve, ce qui a fait supposer à M. Vivien de Saint-Martin que la ville antique était située à une certaine distance de la côte. Nous savons par Pline que Zilis était bâtie sur le littoral même : « *In ora Oceani colonia Julia Constantia Zilis.* »

Le nom de Zilis ne paraît pas être libyen : c'est ce que semble indiquer la transformation qu'il a subie en passant dans la langue des indigènes : il est à remarquer, en effet, que la

¹ Zilia d'après Méla; Ζήλις et Ζέλις dans Strabon; Ζιλία, Ζιλεῖται, Ζειλία dans Ptolémée. Pline et l'*Itinéraire d'Antonin* donnent la forme Zilis qu'on retrouve également dans une inscription et qui paraît avoir prévalu. Les monnaies antiques attribuées à Zilis donnent la forme *Aslith*, אשלית.

² L'orthographe du nom d'Azila présente quelques variantes dans les géographes arabes. Abou Hassan el-Fâci écrit

Acila, اصيلة; El-Bekri donne la double forme Acila, اصيلة, et Acila, اصيلي; Édrisi donne également deux variantes, Acila, اصيلا et Azilâ, ازيلة. Les indigènes emploient indifféremment aujourd'hui la forme *Arzila*, qu'on trouve déjà dans Léon l'Africain, et la forme *Azila* qui est évidemment la plus correcte, puisque c'est celle qui se rapproche le plus de la dénomination antique.

langue berbère s'assimile les noms étrangers en les faisant précéder soit d'une voyelle, qui est le plus souvent un *a*, quand il s'agit de substantifs masculins, soit d'un *t*, qui se répète à la fin du mot, quand le substantif est féminin. Le mot Azila, d'après cette loi constante des dialectes chleuh' et amazigh, ne serait donc que la berbérisation du mot Zilia ou Zilis qui appartiendrait dès lors à la nomenclature phénicienne.

Certains indices historiques d'ailleurs peuvent faire supposer que Zilis était d'origine punique. Nous savons par Strabon que la plupart des colons de Julia Joza venaient de Zilis¹; si Julia Joza et Tingentera n'étaient qu'une seule et même ville, comme certains auteurs le supposent, cette origine est certaine, car Pomponius Méla affirme que Tingentera, sa ville natale, avait été fondée par des Phéniciens transportés d'Afrique en Espagne².

Strabon laisse entendre que l'émigration forcée à laquelle Julia Joza a dû son existence eut pour conséquence le dépeuplement de Zilis : il parle de cette dernière ville comme si elle n'existait plus, ἦν δὲ καὶ Ζήλις. Zilis ne cessa toutefois d'exister que comme ville liby-phénicienne : le transport de ses habitants en Espagne était une mesure toute politique qui permettait d'installer à quelques pas de Tingis une population exclusivement romaine. Zilis fut, en effet, une des premières colonies fondées par Auguste : Méla lui donne déjà ce titre et Pline, en nous faisant connaître son nom complet, Colonia Julia Constantia Zilis, constate en même temps qu'elle fut sous-

¹ III, 1, 8 : « Ἦν δὲ καὶ Ζήλις τῆς Τίγγιος ἀστυγείτων, ἀλλὰ μετόπισαν ταύτην εἰς τὴν περαιάν Ῥωμαῖοι, καὶ ἐκ τῆς Τίγγιος προσλαβόντες τινάς. . . . »

² II, 11 : « Et quam transvecti ex Africa Phœnices habitant, atque unde nos sumus, Tingentera. »

traite à la domination des rois maurétaniens et rattachée à la Bétique¹.

Placée à une époque postérieure sous la juridiction du gouverneur de Septa, Zilis tomba au pouvoir des Arabes l'an 94 de l'hégire (712). D'après Léon l'Africain, elle aurait été prise d'assaut et complètement détruite deux siècles plus tard par des pirates normands. Le récit de Léon est en contradiction avec les détails circonstanciés que donne El-Bekri sur cette période de l'histoire d'Azila. L'expédition des Normands, d'après le géographe arabe, aurait eu lieu en 229 (843-844 de notre ère) et se serait bornée à une double descente qui n'aurait même pas eu un caractère hostile. L'apparition des hommes du nord aurait déterminé cependant les indigènes à construire à Azila un *ribat* ou fort, défendu par une garnison qui se renouvelait périodiquement, puis à entourer la ville elle-même de murailles. L'enceinte actuelle d'Azila forme un parallélogramme à peu près régulier, mesurant 385 pas du nord au sud, sur 260 de l'est à l'ouest. Le château, flanqué de deux grosses tours polygonales, prolonge la face orientale de l'enceinte et couvre la moitié de la face septentrionale. Deux portes donnent accès dans la ville : l'une s'ouvre dans le rempart du nord, au pied du donjon carré qui domine l'angle sud-ouest du château; l'autre sur la face occidentale de l'enceinte, à égale distance de la tour ronde de l'angle sud-est de la ville et de la tour polygonale qui défend l'angle nord-est de la forteresse.

La régularité de ces dispositions prouve que l'enceinte et le château ont la même origine et remontent par conséquent à l'époque où El-Kassem Ibn Idris reconstruisit les remparts d'Azila.

¹ V, 1 : « Colonia Augusti Julia Constantia Zilis, regum ditioni exempta et jura Bæticam petere jussa. »

Le port, aux trois quarts ensablé par suite de la destruction de la digue qui le protégeait, n'abrite plus que quelques misérables barques de pêche.

Le périmètre de la cité antique était beaucoup plus étendu que celui de la ville moderne, à en juger par les nombreuses substructions qu'on rencontre dans les vergers qui entourent Azila. Ce sont, du reste, avec quelques médailles, les seuls vestiges qu'ait laissés Julia Constantia Zilis.

§ IV.

LIXUS.

Le nom de Lixus se présente, dans les textes anciens, sous des formes assez variées. Les monnaies de cette ville nous font connaître l'orthographe phénicienne 𐤌𐤍𐤕, et une médaille portant la traduction grecque de ce même mot ΛΙΞ nous en donne la véritable prononciation, *Liks*¹. Ptolémée donne cette même forme ΛΙΞ. D'autres auteurs écrivent Λίγξ², Λύγξ³ et Λίξα⁴; la forme Λίξος est la plus commune et se retrouve dans les formes latines *Lixus*, *Lixo*⁵ et *Lixos*⁶. Une variante de la forme Λίγξ qu'on trouve dans Strabon a fait accuser ce géographe d'avoir confondu Lixus et Tingis. Ce reproche, formulé par M. Müller, tombe devant la lecture un peu attentive du passage incriminé.

« Lorsque l'on sort du détroit des Colonnes, dit Strabon, en laissant la Libye à gauche, on rencontre une montagne que les Grecs appellent Atlas et les Barbares Dyrin. De cette mon-

Λίξος, Lixus.

Tehemmich.

تشميش

¹ Movers (*Die Phönizier*, t. II, p. 450) suppose qu'on prononçait *Likch* : cette hypothèse nous paraît peu soutenable en présence de la tradition locale qui a perpétué jusqu'à nos jours la prononciation *leks* dans le nom actuel du fleuve *Loukkos*.

² Artémidore cité par Strabon. Ét. de Byzance.

³ Ét. de Byzance.

⁴ *Id.*

⁵ Méla.

⁶ Pline.

tagne se détache un promontoire qui forme l'extrémité occidentale de la Maurusie et qui a reçu le nom de Cotès. Non loin de là se trouve une petite ville appelée par les Barbares Τρύξ, par Artémidore Λύξ, par Ératosthène Λίξος. Elle est située en face de Gadès dont elle est éloignée de 800 stades; la même distance la sépare du détroit des Colonnes. »

Strabon, dans ce texte si clair, n'a nullement confondu Tingis et Lixus. La ville que les Barbares appellent Τρύξ n'a rien de commun, dans sa pensée, avec Τύγγισ à laquelle il consacre ailleurs un paragraphe spécial en lui donnant son véritable nom. La ville de Τρύξ est pour lui identique à Lixus : c'est ce qui résulte jusqu'à l'évidence :

1° De la mention dans le texte de Strabon du nom de Λίξος donné par Ératosthène à cette même ville;

2° De la position que Strabon assigne à Τρύξ en face de Gadès, alors qu'en parlant ailleurs de Tingis il place cette dernière ville en face de Belon;

3° De la double distance de 800 stades qui sépare Τρύξ de Gadès et des Colonnes d'Hercule, indication aussi exacte pour Lixus qu'elle le serait peu s'il s'agissait de Tingis;

4° Enfin, de l'ordre dans lequel sont énumérées les différentes localités : Strabon procédant de l'est à l'ouest, Τρύξ, indiquée comme étant au delà du cap Cotès, ne peut être Tingis située en deçà de ce même cap.

Strabon n'a donc pas confondu Tingis et Lixus, et la méprise des commentateurs ne s'excuse guère que par ce nom bizarre de Τρύξ dans lequel, ne pouvant reconnaître Lixus, ils ont cru retrouver Tingis.

Ce nom s'explique pourtant, si nous ne nous trompons, et de la façon la plus simple : Τρύξ n'est vraisemblablement que la forme libyenne du mot Λύξ. Strabon le laisse entendre

implicitement en présentant ce mot comme une dénomination *barbare*, c'est-à-dire *indigène*, et en l'opposant à la forme phénicienne, reproduite par Artémidore, comme à la forme grecque adoptée par Ératosthène. Au point de vue grammatical Τρῳξ doit être effectivement la forme libyenne régulière du mot Λῳξ. Parlée par les descendants directs des Libyens, la langue berbère, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, s'assimile certains mots étrangers au moyen du préfixe T : il est permis de supposer que la langue libyenne ne procédait pas différemment; le mot punique Liks serait ainsi devenu TLIKS dans le dialecte indigène. Quant à la transformation de TLIKS en TRIKS, elle s'explique non-seulement par la permutation habituelle des deux liquides dans toutes les langues, mais par une loi particulière aux dialectes berbères du Rif qui substituent volontiers l'R à l'L¹.

L'emplacement de Lixus a été exactement déterminé par Barth : la ville phénicienne était située, à quatre kilomètres environ de l'embouchure actuelle du Loukkos, sur une colline élevée qui domine la rive droite du fleuve et à laquelle les indigènes donnent le nom de Tchemmich. Très-escarpée au nord-ouest et à l'ouest, où elle atteint sa plus grande hauteur, cette colline s'abaisse graduellement à l'est et au sud, d'abord par les ressauts très-accentués qui forment l'acropole, puis par les pentes de plus en plus douces sur lesquelles s'étagait la ville proprement dite.

Barth n'a pas exagéré les difficultés qui s'opposent à une exploration complète des ruines de Lixus. La plus grande partie de l'*area* de la cité antique n'offre qu'un épais fourré de caroubiers, de myrtes, de lentisques et d'oliviers sauvages qu'un

¹ C'est ainsi que le mot *Telloazt*, amandier, devient *Tarouzit* dans le dialecte rifain; *aghioul*, âne, *aghiour*; *tala*, fontaine, *tara*, etc.

lacs de ronces et de lianes achève de rendre absolument impénétrable sur plusieurs points. Ce n'est pas sans peine que j'ai réussi à suivre la ligne entière des murs et à traverser l'enceinte dans deux directions différentes, de façon à me faire une idée suffisamment exacte de l'ensemble des ruines.

Lixus se partageait en deux parties distinctes : la ville haute, située sur le plateau très-élevé que forme le massif septentrional de la colline, et la ville proprement dite, dont on retrouve les vestiges sur les pentes qui font face au nord-est et au sud. Il semble qu'il ait existé, en outre, au nord de la colline et sur les bords du fleuve, un faubourg assez considérable qui couvrait l'espace compris entre les escarpements de l'acropole et les hauteurs de Rekada.

La ville haute.

L'enceinte de la ville haute forme un hexagone dont le développement est de près de 1,800 mètres. Le plus grand côté fait face au sud ; les cinq autres regardent l'ouest-nord-ouest, le nord-ouest, le nord-nord-est et l'est-nord-est.

Front sud
de la ville haute.

Il est impossible de suivre le front sud dans tout son développement, mais les pans de murailles qui dominant le fourré, de distance en distance, permettent de se rendre compte de la direction générale de cette partie de l'enceinte : de l'ouest à l'est, sur une étendue de 5 à 600 mètres, elle reliait les escarpements qui dominant le Lixus au versant opposé de la colline. A l'extrémité occidentale de cette muraille est adossé un édifice rectangulaire, voûté, mesurant 8^m,30 sur 2^m,50. Une seule porte, dont les pieds-droits sont formés par des assises de grandes dimensions, y donne accès. La voûte soutient une terrasse évidemment destinée à recueillir les eaux pluviales et près de cette construction, à droite, on remarque une sorte de puisard. Cet édifice, comme l'ensemble du front sud, appartient à l'époque romaine.

A partir de ce point, la muraille romaine de l'acropole longe, du sud-sud-ouest au nord-nord-est, sur une étendue d'une centaine de mètres, les escarpements qui dominent le cours du Loukkos et se rattache à l'enceinte phénicienne dont la construction offre un intérêt tout particulier. Formés de blocs énormes, soigneusement équarris et assemblés à sec, ces murs rappellent les plus anciens échantillons grecs du *pseudisodomon*; les pierres d'une même assise ont une hauteur uniforme, mais différent de longueur : la plupart mesurent de 1 mètre à 1^m,50; quelques-unes de celles qui forment les angles saillants ont jusqu'à 3^m,50 de longueur sur 2 mètres de hauteur. (Voy. Pl. IV, fig. 1.)

Front
nord-nord-ouest.

Murs phéniciens.

Cette puissante muraille, haute encore à certains endroits de douze à quinze pieds, se prolonge sur une étendue de 150 mètres environ, forme un angle rentrant déterminé par un accident du terrain et se perd dans le fourré pour reparaître, à cent cinquante pas de là, sur le front nord-ouest. L'angle méridional de ce nouveau front est dans l'alignement du précédent (sud-sud-ouest — nord-nord-est). L'espace intermédiaire devait former un angle rentrant déterminé par la dépression qui sépare les deux lobes du plateau.

Le front nord-ouest, long de cent soixante-quinze pas, domine un escarpement d'une vingtaine de mètres prolongé par une pente assez rapide. Cette pente projette elle-même, au nord-nord-ouest, un mamelon rattaché au massif de l'acropolis par une forte muraille, de construction romaine, qui paraît avoir formé, du côté de l'est, les défenses du faubourg dont j'ai parlé plus haut.

Front nord-ouest.

Le front nord-nord-est de l'enceinte phénicienne, contigu au précédent, est de même longueur.

Front
nord-nord-est.

Le front nord-est offre également la même étendue et se termine par une tour carrée.

Front nord-est.

Front est-nord-est.

Le front est-nord-est suit la déclivité du plateau et n'offre d'abord qu'une ligne confuse de décombres, envahie par d'épaisses broussailles; mais le mur ne tarde pas à reparaitre et forme bientôt un angle saillant aussi remarquable par la dimension et la régularité de ses assises que la partie de l'enceinte qui lui correspond de l'autre côté de l'acropole. La plupart des blocs ont 1^m, 25 de longueur sur 75 centimètres; à 75 mètres de ce saillant, la muraille phénicienne rencontre, à angle droit, le mur romain qui achève de circonscrire, au sud, l'hexagone de la citadelle.

Il est extrêmement difficile, nous l'avons déjà dit, de pénétrer dans l'enceinte même de la ville haute. Les seules ruines que j'aie pu y observer, outre les citernes décrites par Barth, sont celles d'une construction semi-circulaire, bâtie en pierres de grand appareil, et s'élevant encore de 5 à 6 mètres au-dessus du sol. La corde de ce débris d'abside m'a paru mesurer 6 mètres: le diamètre de l'abside entière pouvait en avoir 8.

A deux ou trois cents pas plus loin, dans l'ouest, une fouille pratiquée par des chercheurs de trésors laisse voir, à une profondeur de quatre pieds, un fragment de *pavimentum* et la partie inférieure d'une colonne engagée. Les décombres accumulés paraissent avoir atteint une épaisseur de près de 2 mètres dans certaines parties de la ville haute: sur d'autres points, j'ai recueilli, à fleur de sol, des clous de bronze, des fragments de verre et des débris de poterie remarquables par la finesse de la pâte et l'élégance de l'ornementation; l'un de ces tessons porte les premières lettres d'une marque:



C'est peut-être au système de défense de l'acropole phénicienne, et très-certainement au genre de construction qui le caractérise, que se rattache un monument assez singulier situé au-dessous et à peu de distance du point où l'enceinte primitive se relie à la muraille romaine du front méridional. Cette construction, que les indigènes appellent *El-Kantara* « le pont », présente, au-dessus du sol, l'aspect d'une plate-forme rectangulaire dont le plus grand diamètre est orienté du nord-ouest au sud-est. Haute de 1^m,50 sur la face sud-ouest, et d'un mètre seulement sur la face opposée, elle est formée par un certain nombre de blocs gigantesques recouverts d'énormes dalles brutes. La face sud-ouest présente quatre blocs mesurant ensemble 8^m,80 : le plus considérable a 2^m,64 de longueur. La face nord-est est incomplète et n'offre que deux blocs de 2 à 3 mètres. Au nord-ouest la plate-forme disparaît sous la déclivité du sol. Au sud-est, au contraire, le terrain s'abaisse et permet de constater que la plate-forme est traversée dans toute sa longueur par un couloir assez large et assez haut, bien qu'en partie comblé, pour qu'il soit possible d'y pénétrer en rampant. L'ensemble de l'édifice peut être comparé à une série de dolmens juxtaposés, ou pour mieux dire à une « allée couverte ». Les dalles qui forment la voûte du couloir n'offrant à leur surface supérieure aucune trace du travail de l'homme, on serait tenté, au premier abord, de voir dans cette étrange construction un monument de l'architecture mégalithique. En l'observant plus attentivement, on peut se convaincre qu'elle est l'œuvre d'un art plus avancé : la partie antérieure de la grande dalle qui forme, sur la face sud-est, la voûte du couloir a été évidemment aplanie au marteau et présente quelques traces de ciment. Les parois du couloir, en outre, offrent deux ou trois assises de pierres régulièrement

taillées et il est probable que d'autres assises sont cachées par les décombres. Le couloir peut avoir de 5 à 6 mètres de longueur jusqu'au point où il est complètement obstrué par un éboulement.

Une longue ligne de blocs isolés, ou assemblés en *opus incertum*, part de l'angle nord-est de la plate-forme et se dirige au sud-est : elle ne tarde pas à se rompre et le terrain ne présente plus, à trente pas du couloir, qu'un pêle-mêle de pierres énormes dispersées dans toutes les directions ¹.

La ville basse.

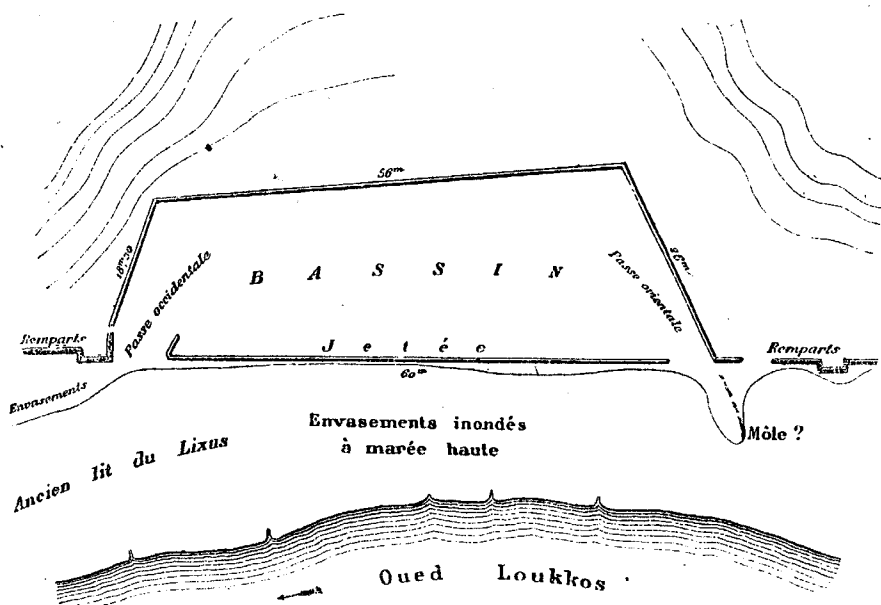
L'enceinte de la ville basse ne paraît pas remonter au delà de l'époque romaine. A partir de l'édifice voûté qui marque l'angle sud-ouest de la ville haute, la muraille longe les escarpements de l'ouest et descend jusqu'à l'extrémité de la pointe aiguë que projette, au sud-ouest, le massif de Tchemmich. Elle prend ensuite la direction de l'est-quart-nord-est, puis celle de l'est-nord-est et du nord-est, et s'arrête à une muraille de rochers qui formait, du nord-ouest au sud-est, une défense naturelle. Au delà, et jusqu'à la pointe orientale du massif de Tchemmich, on ne trouve aucune trace appréciable de l'enceinte, pas plus que sur les pentes qui regardent le nord-est, bien que de nombreuses substructions et les débris de tuiles, de briques et de poteries dont ces pentes sont couvertes attestent que la ville s'étendait jusque-là. Je serais donc tenté de croire, bien qu'il m'ait été impossible de m'en assurer, que le

¹ On a trouvé tout près de ces ruines, il y a quelques années, un cône taillé dans une pierre très-dure et complètement inconnue dans le pays. Ce débris a été malheureusement perdu au vice-consulat d'Italie à El-Araïch, où il avait été déposé; mais d'après la description qu'on m'en a donnée le cône de Lixus était semblable, comme forme et comme di-

mensions, à celui qui existe encore à Malte, dans la tour des Géants. On peut donc le considérer comme une de ces מצבות consacrées à Baal. Peut-être cette idole provenait-elle de l'édifice primitif que nous venons de décrire et qui représenterait alors un des plus anciens sanctuaires de la Lix phénicienne.

mur d'enceinte montait de la muraille rocheuse dont j'ai parlé jusqu'à l'angle sud-sud-est de l'acropole. Précisément sur ce dernier point un pan de mur très-puissant fait un angle droit avec le front sud de la ville haute et peut être considéré dès lors comme l'amorce de la partie orientale de l'enceinte de la ville basse.

La ligne méridionale de cette même enceinte suit exactement la base de la colline de Tchemmich et plonge en quelque sorte dans l'étroite plate-bande, formée d'alluvions récentes, qui la sépare du Lixus. Il est permis de supposer que ces murs étaient baignés par le fleuve à l'époque romaine; on peut l'affirmer tout au moins pour la portion de l'enceinte



Ruines de Lixus. — Port intérieur de Lixus.

la plus rapprochée du Loukkos. Sur ce point, en effet, la plate-bande est formée de vases périodiquement inondées qui s'étendent jusqu'aux murailles et dessinent une sorte de baie.

Port intérieur
de Lixus.

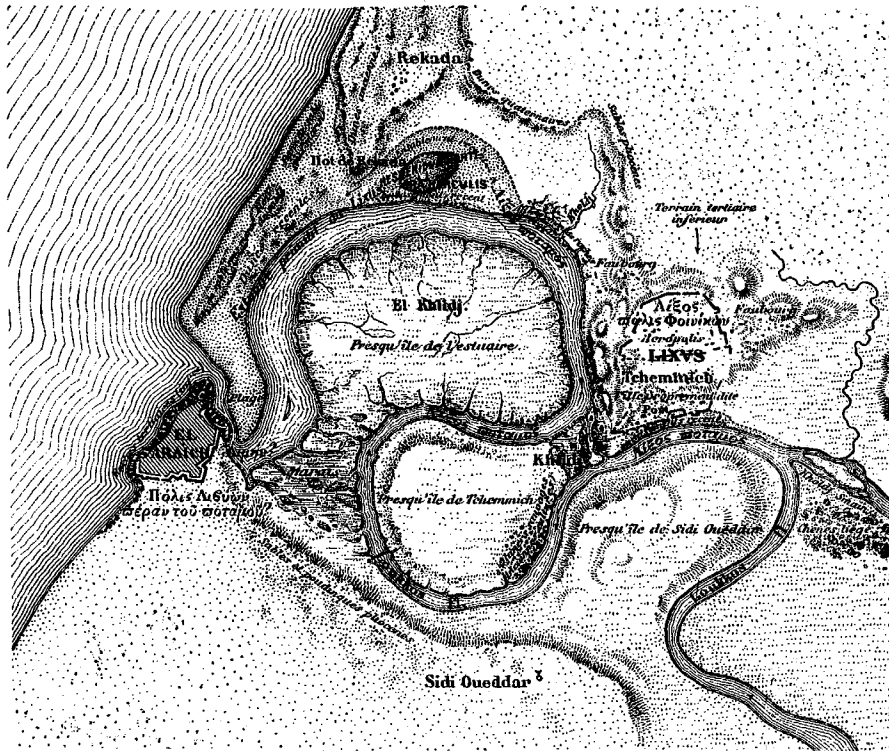
L'enceinte elle-même, à cette hauteur, s'infléchit vers l'intérieur de la ville et encadre un bassin affectant la forme d'un trapèze dont le sommet mesure 56 mètres, le plus petit côté, celui de l'ouest, 18^m, 50, et le plus grand, 26 mètres. La base du trapèze est représentée par une jetée courant dans l'alignement des remparts dont elle est séparée par deux passes de 5 à 6 mètres d'ouverture. L'extrémité occidentale de cette jetée se prolonge à angle aigu vers l'intérieur du bassin. Un mouvement de terrain semble indiquer, en outre, l'existence d'un môle perpendiculaire au cours du fleuve et placé dans le prolongement du plus grand côté du trapèze. L'ensemble de ces dispositions constituait évidemment le port particulier de Lixus, le fleuve offrant d'ailleurs, de ce port jusqu'à son embouchure, un mouillage capable de recevoir des milliers de navires.

Il est certain, du reste, que l'isthme étroit qui relie aujourd'hui au massif de Tchemmich la seconde des trois presqu'îles formées par les dernières boucles du Loukkos n'existait pas à l'époque romaine¹. Une série de marécages, inondés à chaque marée, s'étend d'une des courbes du fleuve à l'autre et représente un ancien canal, naturel ou creusé par la main de l'homme. La communication ainsi établie entre les deux courbes du fleuve, à travers un isthme de 600 mètres à peine, épargnait aux navires qui avaient remonté le Lixus jusque sous les rochers de l'acropole le trajet de près de 6 milles romains qu'ils auraient eu encore à parcourir pour atteindre les quais

¹ J'ai donné à la plus orientale de ces presqu'îles le nom de presqu'île de Sidi Oueddar, du nom d'une koubba située sur la hauteur dont le prolongement constitue l'isthme de cette presqu'île. J'appellerai la seconde, pour une raison analogue,

presqu'île de Tchemmich, et je désignerai la troisième, qui se rattache comme la première aux hauteurs méridionales du bassin du Loukkos, sous le nom de El-Khlidj, que lui donnent les indigènes, ou de presqu'île de l'Estuaire.

de la ville basse. La presqu'île de Tchemmich était donc une île proprement dite à l'époque phénicienne.



Plan de l'estuaire du Lixus.

Était-ce l'île fameuse que les anciens plaçaient dans l'estuaire du Lixus¹? Doit-on, au contraire, chercher cette île, le Jardin des Hespérides et l'autel d'Hercule, dans la presqu'île la plus occidentale, qu'on peut considérer elle-même comme une île puisqu'un bras mort du Loukkos, inondé dans les grandes marées, la sépare des hauteurs d'El-Araïch? Faut-il enfin la chercher sur un autre point de l'estuaire du Lixus?

Avant d'aborder ce problème, que Barth n'a même pas

Le Jardin
des Hespérides.
L'autel d'Hercule.

¹ Plin. V, 1.

essayé de résoudre¹, il est essentiel de se reporter aux textes anciens qui en fournissent les principales données : nous rechercherons ensuite ce que devait être l'estuaire à l'époque phénicienne et jusqu'à quel point les détails donnés par les textes peuvent concorder avec sa physionomie primitive et se retrouver dans sa configuration actuelle.

Après avoir fait allusion aux légendes merveilleuses dont l'antiquité plaçait le théâtre à Lixos², Pline ajoute :

« La mer y pénètre dans un estuaire à trajets sinueux : aujourd'hui on explique le dragon et sa garde par cette disposition des lieux. Dans cet estuaire est une île qui, bien qu'un peu plus basse que le reste du terrain avoisinant, n'est pas cependant inondée à la marée montante³; on y voit un autel d'Hercule, et du célèbre bois qui produisait des pommes d'or il ne reste que des oliviers sauvages⁴. »

¹ *Wanderungen*, p. 22 : « Eine Insel aber sah ich hier nicht, und diejenige, welche von etwa 500 Schritt Breite und deren 100 Länge in der Mündung des Flusses liegt und dieselbe so äusserst verengt, entspricht auch wohl nicht der im Alterthum so fabelhaft gepriesenen flachen Insel, mit herrlichen Gärten bedeckt, die eben, in späterer Zeit wenigstens, den Namen der weltberühmten und unstäten Hesperides in Anspruch nahmen. »

² V, 1. « . . . Lixos, vel fabulosissime antiquis narrata. Ibi regna Antæi, certamenque cum Hercule; et Hesperidum horti. »

³ Strabon (XVI, 11) parle également, à titre de fable, il est vrai, d'un autel d'Hercule que la marée respectait dans des conditions aussi merveilleuses; mais il le place dans le *Κόλπος ἐμπορικὸς*, bien au-dessous de Lixus par conséquent.

⁴ Plin. *ibid.* : « Affunditur æstuarium e mari flexuoso meatu in quo draconis custodiæ instar fuisse nunc interpretantur. Amplectitur intra se insulam quam solam e vicino tractu aliquanto excelsiore non tamen æstus maris inundat. Exstat in ea et ara Herculis, nec præter oleastros aliud ex narrato illo aurifero nemore. »

Cf. Solin. XXIV :

« . . . Flexuoso meatu æstuarium e mari fertur adeo sinuosis lateribus tortuosum, ut visentibus procul lapsus angueos fracta vertigine mentiatur : idque quod hortos appellavere circumdat. »

« . . . Sed hæc insula insinuata sinibus alvei recurrentis, et in quibusdam æquoris spiris sita, præter arbores oleastri similes, et aram sacram Herculi, aliud nihil præfert quo propaget vetustatis memoriam. . . »

« . . . Illud magis mirum quod solum

En parlant ailleurs d'une mauve arborescente qui croissait dans l'estuaire du Lixus, Pline précise l'emplacement traditionnel du Jardin des Hespérides et de l'autel ou du temple d'Hercule : il évalue à 200 pas la distance qui le séparait de la mer¹.

Cette dernière donnée, qui semble inconciliable, au premier abord, avec la configuration actuelle des lieux, s'explique par les modifications que le cours des siècles a apportées dans cette partie du littoral. Il n'est pas douteux que l'embouchure du Loukkos n'ait subi un déplacement considérable du nord au sud. Le Lixus, à l'époque romaine, se jetait dans l'Océan sous les hauteurs de Rekada. Les dunes qui prolongent aujourd'hui ces hauteurs n'existaient pas alors, pas plus que la plage très-basse qui s'y rattache, et l'estuaire du fleuve, réduit actuellement à l'étroit canal que dominant, au sud, les

inferiore licet libra depressius nunquam tamen accessu freti superlabitur, sed obstaculo naturalis repaguli in ipsis marginibus hæret unda et intimis orarum superciliis sponte fluctus ingruui resistuntur; spectandum nimirum ingenium loci, planities manet sicca, quamvis prona superveniant æquora.»

Un fait tout personnel m'a expliqué l'origine de cette croyance d'après laquelle l'île des Hespérides, bien que située au-dessous du niveau de l'Océan, aurait été respectée par les flots. En traversant, dans une de mes explorations, les bas-fonds du Tahaddart, inondés à marée haute, et semblables à ceux de l'estuaire du Lixus, il m'a paru, à un certain moment, que le périmètre de ces bas-fonds était sensiblement plus élevé que le point central que j'occupais : il me semblait, en d'autres termes, que je me trouvais au

fond d'un entonnoir dont le point central était en même temps le plus bas. L'illusion était tellement forte que j'ai dû, pour me convaincre matériellement d'une erreur que je soupçonnais tout en la subissant, constater que les traces laissées par la marée sur la vase convergeaient, du point où je me trouvais, vers le thalweg réel des bas-fonds; que ce point, par conséquent était plus élevé que les parties qui semblaient le dominer. Il ne me paraît pas douteux qu'une hallucination de ce genre, acceptée par des esprits avides de merveilleux, ait été le point de départ de la fable que nous ont transmise Pline, Solin et Strabon.

¹ XIX, XXII : « Sed et arbor est malva in Mauretania Lixi oppidi æstuario, ubi Hesperidum horti fuisse produntur ce pass. ab Oceano, juxta delubrum Herculis »

falaises d'El-Araïch, s'étendait de ces mêmes falaises aux dunes anciennes de Rekada.

Les recherches auxquelles s'est livré M. le D^r Bleicher ont pleinement confirmé les conjectures que j'avais formées dès le principe à cet égard. « L'étude de la langue de sable qui s'étend, dans la direction du sud-ouest, des hauteurs de Rekada jusqu'à l'embouchure actuelle du Loukkos, démontre que ce *barrage* qui détourne son cours n'a pas toujours existé. Cette langue de sable n'est en réalité qu'un appendice du cordon littoral sableux de la côtéé, ayant les caractères modernes : c'est à peine, en effet, si de rares plantes s'y sont fixées, tandis que sur les dunes anciennes on trouve toute la flore habituelle des sables, ombellifères, euphorbiacées, légumineuses humifuses. Rien n'empêche donc d'admettre que, depuis les temps historiques, l'embouchure du Loukkos, d'abord simplement barrée par des bancs de sable sous-marins, peut-être même par un banc ou flot à sec à marée basse, a été peu à peu ensablée et que la passe est descendue progressivement du nord vers le sud, jusqu'au point où nous la trouvons actuellement. L'existence des bancs de sable sous-marins n'est d'ailleurs pas une pure hypothèse : il est logique d'admettre que les bancs puissants de grès très-relevés du terrain tertiaire (inférieur?) qui bordent le littoral à la pointe d'El-Araïch, et bien au delà vers le sud, se continuent sous la mer vers le nord-est. Ces rochers sous-marins, formant arête sous les flots, ont fort bien pu servir de support aux sables dont l'accumulation a fini par produire d'abord des barrages sous-marins percés de passes, puis des flots que l'apport continuels du sable a transformés en une presqu'île reliée aux dunes anciennes. Il suffit, pour que cette transformation s'opère, que les vents de nord-ouest prédominent pendant une série d'années et qu'un apport considérable de sable

s'effectue. Ces deux conditions ne se réalisent que trop souvent sur cette côte où la tendance à la formation des dunes est constante et où leur progression peut être constatée tous les jours¹. »

Le déplacement, ou pour mieux dire le rétrécissement de l'embouchure du Loukkos, n'est pas le seul changement dont on puisse constater la trace. Des indices analogues autorisent à affirmer que le cours même du fleuve a subi des modifications entre son embouchure primitive et le massif rocheux de Tchemmich. La carte jointe à ce mémoire indique, dans le cours primitif du Lixus, des sinuosités qui n'existent plus aujourd'hui et dont la principale correspondait à la courbe formée par les dunes quaternaires qui se rattachent à la colline de Tchemmich, ainsi que par les dunes anciennes de Rekada. Le cours du Lixus, à cette hauteur, renfermait une petite île que je désignerai sous le nom d'îlot de Rekada, et qui forme un accident de terrain très-remarquable au-dessus des alluvions récentes qui l'entourent.

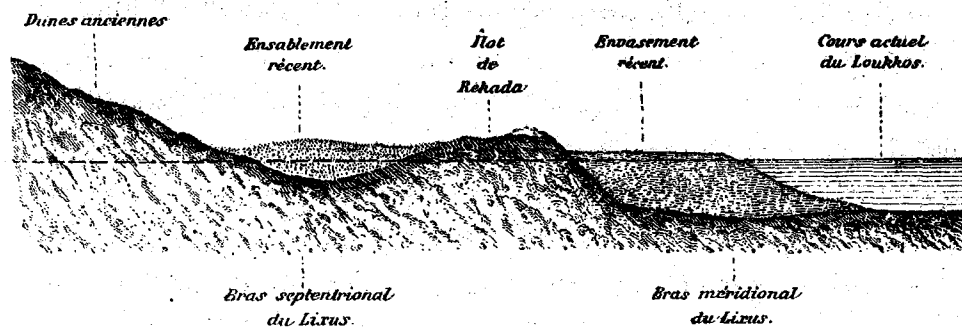
Cet îlot, situé aujourd'hui à une centaine de mètres de la rive droite du Loukkos, présente l'aspect d'un mamelon élevé de 5 mètres environ au-dessus du fleuve. Les asphodèles, les borraginées et les graminées qui le recouvrent indiquent un sol exondé de longue date et bien différent des parties avoisinantes qui ne présentent qu'une fort maigre végétation. La physionomie insulaire du mamelon est complétée par le contraste qu'offre son sol cultivable avec les envasements ré-

îlot de Rekada.

¹ Note du D^r Bleicher. — J'ajouterai que les changements s'opèrent avec une grande rapidité. Un plan d'El-Araïch levé en 1700 par les ordres de M. de Pointis, chef d'escadre, donne à l'estuaire du Lixus

des proportions beaucoup plus considérables que celles qu'il présente aujourd'hui. Les dunes que nous qualifions de récentes ne sont représentées que par un banc de sable.

cents qui ont comblé le bras méridional du Lixus, et les sables qui ont fait disparaître le bras septentrional.



L'îlot de Rekada est surmonté d'un tumulus surbaissé sur la plate-forme duquel on remarque les vestiges d'une substruction antique, de forme rectangulaire. Un des côtés a disparu; les trois autres, mesurant chacun $19^m,80$ de longueur sur 1 mètre d'épaisseur, ne dépassent pas le niveau du sol et sont formés par une triple rangée de gros moellons, grossièrement équarris et placés de champ. Cette disposition des matériaux se retrouve, du reste, dans la plupart des constructions antiques que j'ai trouvées dans l'intérieur du Maroc et que je n'ai pu rattacher ni à l'époque romaine ni aux périodes suivantes. Il existe notamment sur le plateau de Zeggôta, entre le Tselfat et le Zerhoun, toute une enceinte de ville, ou de camp retranché, construite dans le même appareil.

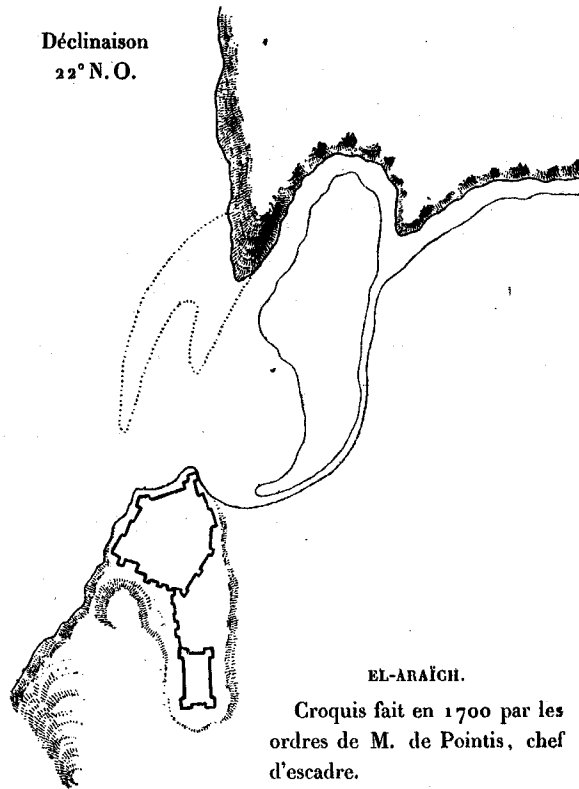
Situé au milieu de l'estuaire du Lixus, à une distance de l'embouchure primitive du fleuve précisément égale à celle que Pline indique entre la mer et l'emplacement du Jardin des Hespérides, l'îlot de Rekada satisfait aux données topographiques du problème que nous essayons de résoudre, tandis que ces mêmes données sont inapplicables soit à la presqu'île d'El-Khlidj, soit à celle de Tchemmich. La constitution géologique de ces deux presqu'îles et la végétation qui les carac-

térise rendent plus improbable encore l'hypothèse qui y placerait la forêt aux pommes d'or. Le sol de la presqu'île de Tchemmich est sableux et présente le caractère des formations d'estuaire plutôt marines que fluviales. On y trouve surtout des plantes salines, salicornes et soudes, et la flore n'y contient guère plus d'une vingtaine d'espèces. Le terrain n'est cultivable que sur un seul point, au sud-est, sur la rive la plus éloignée de la mer; on y remarque quelques oliviers sauvages, rabougris, et une plantation abandonnée de fèves de marais. Bien que ces oliviers sauvages rappellent ceux que Pline représentait comme les seuls débris végétaux du Jardin des Hespérides qui subsistassent de son temps, la pauvreté du sol ne permet guère de supposer que l'*auriferum nemus* ait jamais ombragé même ce coin relativement privilégié de la presqu'île de Tchemmich.

L'hypothèse qui placerait le Jardin des Hespérides dans l'île d'El-Khlidj est moins admissible encore au point de vue botanique. « Ici », dit M. le Dr Bleicher, « le caractère marin est évident : le sol est sableux, spongieux, et s'élève à peine, à marée basse, de 70 centimètres au-dessus du niveau du fleuve. La végétation n'a pas encore pris possession complète de l'île. C'est à peine si cinq ou six plantes peuvent y vivre aisément¹. Les khlidj, à l'époque des équinoxes, sont en grande partie recouverts par la marée ainsi que le prouvent les crabes que nous y avons trouvés, à la fin de mars, accrochés aux branches des salicornes, à plus de 200 mètres des bords. De plus, l'île est entamée de tous côtés par des canaux vaseux dans lesquels pénètrent les plus basses marées. L'existence d'une forêt d'orangers dans ce sol mouvant et impropre à toute culture est complètement impossible. »

¹ *Plantago macrorhiza*, *Salicornia fruticosa*, deux graminées et une orobanche parasite.

Il ne reste donc en présence que les deux hypothèses qui placent le Jardin des Hespérides soit dans la seule partie cultivable de la presqu'île de Tchemmich, soit dans l'îlot de Rekada. Abstraction faite des considérations géologiques et botaniques qui ne permettent guère d'admettre la première, la seconde a incontestablement pour elle l'indication la plus précise que nous ait laissée l'antiquité sur la situation de l'île d'Hercule, et c'est dans l'îlot de Rekada qu'on peut placer avec le plus de vraisemblance et l'autel du demi-dieu et la forêt aux fruits d'or qui l'entourait.



La ville libyenne
EL-A'raïch.
العرايش

Scylax, après avoir nommé Lixos « colonie phénicienne », indique, dans le voisinage, au delà du fleuve, une ville libyenne

avec un port¹. Barth suppose que cette ville, — qu'il appelle on ne sait trop pourquoi la Lix libyenne puisque le nom de Lix n'est pas libyen, — occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui El-Araïch². Cette conjecture n'a rien que de très-vraisemblable; la fertilité du territoire d'El-Araïch a toujours dû attirer sur ce point une population sédentaire. La pointe d'El-Araïch fournit en outre un abri contre les vents d'ouest et de nord-ouest, si redoutables sur cette côte, et forme ce port que le Périple donne à la ville anonyme qui s'élevait en face de Lixus.

§ V.

MULELACHA.

Un fragment du Périple de Polybe, cité par Pline, nous a révélé l'existence d'une ville maritime, Mulelacha, sur laquelle se taisent tous les autres documents de l'antiquité. Mulelacha était située sur un promontoire entre Lixus et le Subur³. C'est tout ce que nous en apprend l'extrait de Pline, mais ces quelques mots suffisent heureusement pour nous permettre de retrouver cette position. La pointe de Moula bou Selham est le seul accident que présente le littoral entre El-Araïch et l'embouchure du Sbou, le seul point, par conséquent qui satisfasse à l'indication de Polybe. Moula bou Selham présente d'ailleurs, par sa situation, des avantages dont les Phéniciens ne pouvaient manquer de tirer parti. Cette localité offre, ou, pour mieux dire, offrait dans l'antiquité et jusque dans le moyen âge un des ports les plus vastes et les plus sûrs du littoral maurétanien.

Par suite de sa configuration, la côte occidentale du Maroc

¹ « . . . Καὶ πόλις Φοινίκων Λίξος, καὶ ἑτέρα πόλις Λιβύων ἐστὶ πέραν τοῦ ποταμοῦ καὶ λιμῆν. »

² *Wanderungen*, p. 21.

³ Pline, V, VIII: « . . . Ab eo Lixum . . . inde sinum qui vocetur Saguti. Oppidum in promontorio Mulelacha. Flumina Subur et Salam. »

MVLELACHA.
Moula Bou
Selham.
مولى بو سلهام

n'a jamais possédé de ports proprement dits : exposée aux vents dominants du nord-ouest et du sud-ouest, elle ne présente aucune saillie assez considérable, aucune découpure assez profonde pour fournir un mouillage réellement abrité. Tanger, Azila, Dar el-Beïda, Mazaghan, Asfi, Mogador ne sont et n'ont jamais été que des rades foraines. El-Araïch, Mehdiya, Sla, Azemmour, situées à l'embouchure de grands cours d'eau, possédaient seuls autrefois de véritables refuges formés par les profonds estuaires du Loukkos, du Sbou, du Bou Ragra et de l'Oum er-Rbia. Ces estuaires toutefois se sont ensablés avec le temps et présentent aujourd'hui ou des barres à peu près infranchissables, comme celles de l'Oum er-Rbia et du Sbou, ou des passes de plus en plus difficiles à franchir, comme celles du Loukkos et du Bou Ragra. Le port de Mulelacha offrait autrefois les mêmes avantages et a cessé d'exister par suite des mêmes circonstances.

D'El-Araïch jusqu'à l'embouchure du Sbou, le littoral est formé par un ourlet rocheux de 70 à 80 mètres d'élévation, en moyenne. Cet ourlet s'ouvre à la hauteur de Moula bou Selham, pour donner passage, par une assez large coupure, aux eaux d'une vaste lagune que les indigènes appellent *Merdja' ez-Zerga*, le lac bleu, et dans laquelle se jette une rivière assez considérable, l'*Oued Drader*, la rivière des ormeaux. Très-profonde et parfaitement abritée, la *Merdja' ez-Zerga* formait autrefois un golfe intérieur et c'est ainsi que la représentent les anciens portulans¹. Ce n'est qu'à une date relativement récente que les sables, en s'accumulant dans la coupure, ont formé une barre qui ne permet plus aux bâtiments de pé-

¹ Notamment la carte catalane qui lui donne le nom de Moxmar dont les documents postérieurs ont fait Maxmora et Mamora, désignation complètement inconnue dans le pays.

nétrer dans la lagune tout en offrant encore assez de profondeur pour rendre le passage également impraticable aux caravanes qui suivent le littoral.

La pointe de Moula bou Selham s'élève à 76 mètres au-dessus de l'Océan. Elle plonge dans l'estuaire de la Zerga par une série d'escarpements formés d'un tuf calcaire, et détache, dans la direction du sud-est, une arête rocheuse qui fait saillie dans le bassin de la lagune. L'extrémité de cette plate-forme allongée est couverte de ruines qui présentent les mêmes caractères que l'enceinte méridionale de Lixus. Les indigènes les désignent sous le nom de *Soueïr* ou *Souïar*¹, terme générique qu'ils appliquent à tous les débris antiques auxquels ne se rattache pas une tradition précise.

Situées à dix minutes environ de la colline de Moula bou Selham, ces ruines représentent très-vraisemblablement l'ancien port de Mulelacha. Quant à la ville elle-même, elle devait occuper le sommet et les pentes occidentales de la colline. Il n'en reste aujourd'hui aucun vestige apparent : les derniers débris ont dû disparaître sous les sables auxquels la piété musulmane dispute à grande peine, chaque année, le sanctuaire tout particulièrement vénéré de Moula bou Selham.

M. C. Müller avait déjà proposé la synonymie que nous tenons pour certaine. M. Vivien de Saint-Martin hésite entre Moula bou Selham et le Ras Seouïr qu'il considère, sur la foi de renseignements erronés, comme satisfaisant à la donnée essentielle du texte de Polybe. La côte n'offre en réalité aucune saillie appréciable au Ras Seouïr : le mot *ras* n'a même pas, dans ce composé, le sens de « promontoire » : il est employé dans le sens de *caput* et indique simplement, comme dans le mot *Ras ed-Doura*, que nous rencontrerons bientôt, le « com-

¹ Diminutif pluriel du mot *sour*, rempart.

mencement d'une région ». La dénomination de *Soueïr* (et non pas *Seouir*, ainsi que l'écrivent nos cartes) est effectivement étendue, par les indigènes, à tout le bassin de l'Oued Soueïr qui doit lui-même son nom aux ruines de la station romaine de *Frigidæ*, voisine de ses sources.

§ VI.

LE SUBUR. — THYMIATÉRIA. — LE SINUS SAGUTI.

Κράσις ποταμός.
Scyl.
SVBVR, Fl.
Shou.
سبو

A six milles environ au sud de Moula bou Selham, l'ourlet rocheux que nous avons décrit projette vers l'est, tout en gardant sa direction jusqu'à l'embouchure de Sbou, une arête qui le rattache aux collines du Gharb et achève d'isoler le bassin de la Merdja ez-Zerga¹. Les collines du Gharb se relient elles-mêmes aux contre-forts méridionaux du Rif qu'une série de hauteurs² rattache également aux massifs de Guerouân et des Zemmour Chleuh' dont le prolongement sépare le bassin du Bou Ragra de celui du Sbou et forme, à l'embouchure de ce dernier fleuve, sur la rive gauche, le plateau escarpé de Mehdiya.

Cet amphithéâtre de montagnes circonscrit une plaine immense qu'une tradition locale, recueillie par Marmol, affirmait avoir été couverte autrefois par les flots de l'Océan³. Élevée de quelques mètres à peine au-dessus du niveau de l'Atlantique, elle n'offre, dans une étendue de vingt lieues, de l'ouest à l'est, de douze ou quinze du nord au sud, aucune

¹ Le col par lequel on franchit cette arête porte le nom de Dar el-Khrici.

² Collines d'Aïn Fefel et d'Aïn Ksab, Djebel Dol, El-Bibân, Djebel Kort, Djebel Outita, Djebel Kafès.

³ Marmol, t. II, p. 305. « On la nomme *Asgar* ou « Mer fuyante » parce qu'on dit qu'elle estoit autrefois couverte de la mer. » *Asgar*, en berbère, signifie « plaine ».

ondulation de terrain, aucun accident appréciable : à peine le regard est-il arrêté par le profil bleuâtre des hauteurs qui la limitent.

C'est au milieu de ce vaste bassin que se déroule majestueusement le cours inférieur du Sbou, le plus grand cours d'eau de l'Afrique septentrionale après le Nil : large de trois cents mètres, le fleuve roule entre deux berges à pic, semblables à des falaises, ses eaux bourbeuses comme celles du Tibre, et justifie par son aspect imposant cette épithète de *magnificus* que Pline a sans doute empruntée aux récits des premières expéditions romaines¹. Son nom phénicien *Soubour* semble faire allusion à la masse de ses eaux². Le nom libyen ne nous est pas parvenu; peut-être le retrouverait-on sous celui de *Kράβις* que lui donne Scylax, ou plutôt encore sous la forme *Kράθις* employée par Mnaseas³ : les mots *Kert* ou *Kerdh* se rencontrent, comme noms de rivières, dans la nomenclature géographique du Rif, pays essentiellement berbère, et l'une des hauteurs les plus remarquables qui dominent au nord le bassin du Sbou porte ce même nom de *Kert* ou *Kort*. L'hypothèse que nous hasardons expliquerait comment le Périples a pu donner au Subur un nom si différent de celui qu'il tenait des Phéniciens.

Quel que soit, du reste, le degré de vraisemblance de cette conjecture, l'identité du Subur et du Crabis ne saurait être mise en question : elle résulte du texte même du portulan grec qui nomme immédiatement après Lixos « le fleuve Crabis avec un port et la ville phénicienne appelée Thymiatéria » : *Μετὰ*

¹ V, 1 : « Amnis Subur, . . . magnificus et navigabilis. »

² Schröder traduit le mot *שבור* par *Wellenbruch*.

³ Pline, XXXVII, XI : « . . . Mnaseas Africae locum Sicyonem appellat, et Crathin, amnem in Oceanum effluentem e lacu. »

δὲ Λίξον Κράβις ποταμὸς καὶ λιμὴν καὶ πόλις Φωνίκων Θυμιατηρία ὄνομα.

Cette triple indication ne s'applique pas, comme on l'a supposé¹, à deux ou trois positions successives : le redoublement de la conjonction, *καὶ λιμὴν καὶ πόλις*, indique les divers traits caractéristiques d'une seule et même localité : le port et la ville de Thymiatéria se trouvaient évidemment à l'embouchure du fleuve, et comme Thymiatéria ne peut être elle-même que la ville berbère de Mehdiya, située à l'embouchure du Sbou, la correspondance du Crabis de Scylax et du Subur phénicien n'est pas douteuse.

L'estuaire du Sbou reproduit, dans de plus grandes proportions, les caractères que nous avons constatés dans celui de Moula bou Selham. Comme à Moula bou Selham, la ligne des collines qui forment le cordon littoral s'interrompt pour donner passage aux eaux de l'intérieur : le fleuve se jette dans l'Océan par une large coupure dans laquelle plongent, au sud, les hauteurs escarpées sur lesquelles s'élève Mehdiya. L'estuaire lui-même, comme la lagune de Merdja ez-Zerga, formait, il y a trois siècles à peine, un des plus beaux ports du littoral. Le Sbou subit jusqu'à une très-grande distance l'influence de la marée et pouvait, avant que son embouchure fût ensablée, abriter des flottes entières dans ses vastes replis.

Une situation aussi avantageuse ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Carthage. L'exploration d'Hannon marque la date même de la fondation de Thymiatéria : c'est le premier fait que signale l'expédition punique.

« Après avoir franchi les Colonnes, dit le Périple, et navi-

Θυμιατηρία, Hann.
Θυμιατήριον, Scyl.
Mehdiya.
مهدية

¹ M. Vivien de Saint-Martin, entre autres, suppose que l'auteur du Périple place le Crabis et Thymiatéria sur deux points

différents, ce qui l'amène à identifier, contre toute vraisemblance, Thymiatéria à Rabat.

gué environ deux journées, nous fondâmes une première ville à laquelle nous donnâmes le nom de Thymiatérium. Elle dominait une grande plaine.»

Ce dernier détail, *πεδιον δ' αὐτῆς μέγα ὑπῆν*, est d'une importance décisive pour la détermination de Thymiatéria : l'évaluation des journées de navigation constitue toujours une donnée un peu vague : il n'en est pas de même d'une indication topographique, et il est d'autant plus difficile de méconnaître la valeur de celle du Périple que Mehdiya est le seul point de la côte occidentale qui domine une grande plaine : du plateau qu'elle occupe, le regard embrasse l'immense bassin du Sbou. On comprend que la relation d'Hannon ait signalé en trois mots cette particularité unique sans qu'il soit besoin d'admettre que cette brève mention soit l'explication du nom de la première ville fondée par l'expédition carthaginoise¹.

Le nom de Thymiatéria ne paraît pas avoir survécu à la domination punique. Nous ne le retrouvons pas dans les documents postérieurs au iv^e siècle. Peut-être fut-il remplacé à l'époque romaine par celui de Subur; la ville qui porte ce nom de Σούβουρ figure, il est vrai, dans les listes de Ptolémée, parmi les πόλεις μεσόγειοι, et aurait été située, d'après les notations de la Table, dans le bassin de l'Oued Soueïr : mais il ne faut pas oublier que Zilis et Lixus, dont la position était analogue à celle de Thymiatéria, figurent également parmi les villes de l'intérieur, et il est fort peu vraisemblable que la Subur de Ptolémée ait été située en dehors du bassin du Sbou.

Quel que fût son nom, la ville qui avait succédé à la cité

¹ Nous n'entendons pas contester toutefois la valeur de l'hypothèse, émise par Bochart, qui fait du mot Thymiatérium la reproduction plus ou moins altérée par les Grecs d'un nom phénicien. Cette con-

jecture nous paraît beaucoup plus vraisemblable que l'opinion qui voit dans ce même nom la traduction grecque de l'appellation phénicienne.

phénicienne n'eut évidemment, pendant toute la période romaine, qu'une existence assez obscure. La grande voie qui conduisait de Tingis à Sala laissait l'embouchure du Sbou à une assez grande distance sur la droite. Elle ne se releva qu'au moyen âge où, sous le nom de Mehdiya et de Mamoura, elle devint un des ports les plus florissants et l'un des principaux arsenaux de l'empire des Almohades. Le premier de ces deux noms, que nous trouvons déjà dans El-Bekri dont le livre date de l'année 1154, lui fut sans doute donné par Abd el-Moumen en souvenir de son maître Ibn Toumert *el-Mehdi*¹. On le voit disparaître bientôt pour faire place à celui de Mamoura, le seul que donnent nos cartes jusqu'à une date assez récente. Aujourd'hui le nom de Mamoura est aussi inconnu que celui de Mehdiya paraît l'avoir été dans toute la période intermédiaire.

Pline place l'embouchure du Subur à égale distance de Lixus et de Sala : « in ora a Lixo L mill. amnis Subur . . . ab eo totidem millia passuum oppidum Sala. » Cette indication a amené M. Vivien de Saint-Martin à admettre l'existence, à égale distance de Sla et d'El-Araïch, d'une ancienne embouchure du Sbou dont le cours primitif, ajoute-t-il, serait représenté aujourd'hui par la Merdja de Ras ed-Doura.

Le renseignement recueilli par Pline est absolument faux. Le Sbou n'a jamais eu d'autre embouchure que l'estuaire de Mehdiya, situé à 28 milles romains du Bou Ragra et 69 du Loukkos; il n'a jamais eu d'autre lit que le lit si profondément et si nettement tracé qu'il occupe encore aujourd'hui, et l'hypothèse d'un ancien estuaire par lequel la Merdja de Ras

¹ La tradition, rapportée par Marmol, d'après laquelle Mehdiya ou Mamoura aurait été fondée par Yakoub el-Mansour, est

évidemment fautive, puisque le règne de ce souverain est postérieur à celui d'Abd el-Moumen.

ed-Doura aurait communiqué avec l'Océan est incompatible avec la configuration des lieux : la Merdja de Ras ed-Doura est un lac d'eau douce et non pas une lagune; l'ourlet qui la sépare de l'Océan est formé non pas par des dunes, mais par l'arête rocheuse dont nous avons déjà constaté l'existence entre El-Araïch et Moula bou Selham. Cet ourlet se prolonge de ce dernier point jusqu'à la coupure de Mehdiya sans offrir la moindre solution de continuité, la moindre dépression, la moindre trace, en un mot, d'une ancienne communication entre le lac et l'Océan. La Merdja de Ras ed-Doura communique, il est vrai, avec le Sbou, mais d'une façon intermittente : ce n'est que dans la saison des pluies que le trop-plein des eaux du lac s'écoule dans le fleuve : mais ce fait même prouve que le bassin de la Merdja est plus élevé que celui du Sbou, et ne permet pas de supposer, abstraction faite des raisons décisives qui ont été exposées plus haut, que le Subur ait jamais emprunté ce bassin pour se déverser dans l'Océan.

Il existe, sur la rive gauche du Sbou, un lac ou plutôt un grand marais analogue à la Merdja de Ras ed-Doura : formé par les eaux de l'Oued Beh't, comme le lac de la rive droite l'est par celles de l'Oued Mda, ce marais a reçu le nom de Merdja des Beni Ahsen, du nom de la tribu qui en habite les bords. Comme la Merdja de Ras ed-Doura, la Merdja des Beni Ahsen communique avec le Sbou. En présence de ce système hydrographique assez compliqué, on comprend que certains géographes de l'antiquité aient pu affirmer que le fleuve sortait d'un lac¹.

Ptolémée place entre le Subur et le Sala l'extrémité septentrionale de ce « golfe du commerce », ἐμπορικὸς κόλπος, que Polybe et Strabon font commencer immédiatement au-dessous

Ἐμπορικὸς κόλπος.
SINVS SAGVTI.

¹ Mnaséas cité par Pline, livre XXXVII, xi.

de Lixos¹. Cette divergence dans les indications des documents antiques se rattache peut-être aux causes qui nous ont paru expliquer la disparition de Mulelacha et de Thymiatéria : le tracé de la voie romaine entre Lixus et Sala avait déplacé au profit de l'intérieur le mouvement dont le littoral avait été jusqu'alors le théâtre : la zone étroite qui s'étend de Lixus à l'embouchure du Subur, entre l'Océan et les deux bassins de la Merdja ez-Zerga et de la Merdja de Ras ed-Doura, dut nécessairement perdre une grande partie de l'importance qu'elle avait acquise à l'époque phénicienne.

Polybe a évidemment indiqué le véritable point de départ du *Sinus emporicus* dont il nous a conservé le nom punique Sagout (*Sinus Saguti*²) : c'est à Lixus que commençait cette série de comptoirs qui avait fait donner à cette partie de la côte une dénomination plus vraie au point de vue commercial qu'au point de vue géographique. La limite méridionale de ce même golfe était vraisemblablement la pointe de Mazaghan : là se termine en effet la vaste concavité que dessine, prise dans son ensemble, la côte maurétanienne : là aussi s'interrompait cette longue suite de villes commerçantes échelonnées sur les points qu'occupent encore ou qu'occupaient au moyen âge les ports d'El-Araïch, Moula bou Selham, Mehdiya, Sla, Rbat, Mansouria, Fdala, Anfa, Kemmara, Azemmour et Mazaghan.

¹ Pline, V, 1 : « Ab eo Lixum . . . Indesinum qui vocetur Saguti. » — Strabon, XVI, III : « Πρὸς νότον δὲ τῆς Λίξου καὶ ταῖς Κώτεσι παρακεῖται κόλπος Ἐμπορικὸς καλούμενος. »

² Movers a donné une explication satisfaisante de cette forme *Sagout* qui aurait été l'adoucissement du mot phénicien *Sakharout*, סַחְרוּת « comptoirs ».

§ VII.

SALA.

Le nom tout phénicien de Sala¹ caractérise le terrain sur lequel s'élevait la colonie carthaginoise : le fleuve qui lui servait de port et qui porte aujourd'hui le nom de Bou Ragra, débouche dans l'Océan, comme le Šbou, par une coupure que limitent au nord le plateau rocheux de Sla, au sud les falaises rocheuses de Rbat.

SALA COLONIA.

Chella.

سلا

Sala ne figure pas dans le récit d'Hannon, ce qui s'explique sans peine lorsqu'on tient compte du but que se proposait avant tout l'expédition carthaginoise. Le silence du Périple de Scylax est plus significatif et ferait supposer que Sala n'existait pas encore, au moins comme colonie punique, dans les premières années du IV^e siècle avant notre ère. L'analyse que Pline nous a laissée de la reconnaissance de Polybe ne nomme que le fleuve : « flumina, Subur et Salam. » On ne saurait en conclure que la fondation de Sala est postérieure à l'année 145 : son nom même prouve qu'elle date de l'époque carthaginoise.

Méla n'en est pas moins le premier à nommer Sala qu'il compte parmi les cités relativement florissantes de la Maurétanie : « Quarum ut inter parvas, opulentissima habentur, procul a mari Gilda, Volubilis, Prisciana; propius autem Sala. » L'indication contenue dans le mot *propius* et la phrase de Pline : « Oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio *impositum*, » suffisent presque pour permettre de déterminer l'emplacement de la Sala primitive. Ces deux textes, tout au moins, excluent les synonymies de Rbat, située sur le bord même de la mer, et de Sla qui s'étend sur la rive la plus basse du Bou Ragra. Sla

¹ שלע, *sela'*, « roche. » Les monnaies attribuées à Sala donnent la forme *sa'lat*, שעלת.

occupe d'ailleurs la rive droite du fleuve et Ptolémée place Sala sur la rive gauche. La cité punique, comme l'oppidum des premiers temps de la domination romaine, s'élevait à deux milles de l'embouchure du Bou Ragra sur les collines escarpées de la rive méridionale que couvrent aujourd'hui les ruines de Chella¹. Précisément au-dessous de ces collines, l'estuaire du fleuve, assez resserré entre Rbat et Sla, s'élargit sensiblement : ensablé aujourd'hui, ce vaste bassin servait de port à la ville antique².

Les débris antiques que l'on remarque à Chella sont peu considérables, mais semblent appartenir à la meilleure époque de l'art romain. Un éboulement de terres a mis à jour, sur le versant méridional de la colline, une série de belles voûtes, de 4 mètres environ d'ouverture, construites en pierres de grand appareil et soutenant un *pavimentum* dont on n'aperçoit que l'épaisseur. En dehors de l'enceinte mauresque, du côté du sud-est, quelques substructions antiques affleurent le sol. Un peu plus loin, dans la même direction, un mur construit en gros blocs remonte évidemment à l'époque romaine. Le canal voûté d'où jaillissent les eaux d'Aïn Chella est également de construction romaine, et les blocs qui couvrent les bords du ruisseau semblent avoir appartenu au mur antique que j'ai déjà signalé. C'est sans doute à cette enceinte, envahie aujourd'hui par une végétation luxuriante, que fait allusion Marmol lorsqu'il parle des « murs romains » de Chella : l'enceinte de Yakoub el-Mansour, en effet, offre un caractère tout différent.

¹ Léon l'Africain constatait déjà l'origine romaine de Chella, qu'il appelle *Sella*. *Descr. Afr.* p. 253.

² Dans un croquis très-ancien de l'embouchure du Bou Ragra, reproduit dans le portulan général de Vincendon-Du-

moulin, le fleuve baigne les hauteurs de Chella, dont le sépare actuellement une zone assez étendue de marais salants. Le même croquis indique un mouillage là même où nous plaçons le port de Sala.

La synonymie de Chella et de Sala n'est vraie, du reste, qu'autant qu'il s'agit de la ville primitive : elle est trop absolue, en ce sens qu'elle est trop restreinte, lorsqu'il s'agit de la Sala des derniers temps de la domination romaine. Les débris antiques de toute nature qu'on a retrouvés à Rbat même¹ prouvent que cette ville s'était étendue peu à peu jusqu'à l'embouchure du Bou Ragra. Chella et Rbat nous paraissent donc l'équivalent exact de la *Sala Colonia* de l'Itinéraire.

Bien que la date de la transformation de l'oppidum en colonie ne nous soit pas connue, le fait même ne paraît pas contestable. Le nom de *Salaconia* que nous trouvons dans l'*Itinéraire* ne peut s'expliquer que par une faute de copiste, et l'argument dont se sert Mannert pour nier l'existence de Sala, en tant que colonie romaine, n'est pas sérieux : de ce que Sala ne figure pas comme colonie dans la liste de Pline, il ne s'ensuit nullement qu'elle n'ait pas reçu ce titre à une époque postérieure. Rusaddir, pour ne citer qu'un exemple emprunté à la Maurétanie, ne figure dans Pline que comme oppidum : l'*Itinéraire* ne l'en qualifie pas moins de colonie, et Mannert, inconséquent avec lui-même, admet la légitimité de cette qualification.

« Sala, » dit Pline, « est voisine des déserts et infestée par des troupeaux d'éléphants et bien plus par la nation des Autoles dont on traverse le territoire pour aller au mont Atlas. » Si les éléphants n'infestent plus les deux villes qui ont succédé à Sala, les environs de Rbat sont souvent dévastés par les panthères qui abondent dans les montagnes voisines, et plus

¹ On a trouvé, il y a quelques années, une tête de statue antique que nous avons fait don au musée du Louvre.

encore, pour nous servir de l'expression de Pline, par les incursions des Zaïrs et des Zemmour Chleuh', descendants directs des Autololes. La situation de Rbat la condamne fatalement aux conséquences d'un dangereux voisinage; le massif inaccessible des Zaïrs, projeté par l'Atlas, s'étend jusqu'à l'embouchure du Bou Ragrag et permet à cette farouche tribu d'inquiéter impunément la route du littoral, parfois même d'intercepter complètement les communications entre le nord et le sud de l'empire des Chérifs. La division de ce même empire en deux royaumes, qui ont longtemps et à plusieurs reprises vécu de leur vie propre, les royaumes de Fez et de Maroc, est la conséquence forcée d'un fait géographique. Les montagnes berbères séparent en réalité le Maroc en deux tronçons à la hauteur de Rbat, et si la fondation de cette ville par Yakoub el-Mansour n'a pas eu pour objet, comme on l'a affirmé, de relier ces deux grandes divisions du Moghreb¹, elle n'en a pas moins offert cet avantage, par la suite, aux souverains arabes qui ont succédé aux dynasties berbères; la grande route de Fez à Maroc passe sous le canon de Rbat.

Comme Rbat, Sala jouait le rôle de ville frontière; elle marquait, avec le poste avancé d'Ad Mercurios, la limite méridionale de la Tingitane impériale. A aucune époque, du reste, la domination romaine ne paraît avoir franchi ces bornes, tracées par la nature des choses. La distance qui séparait Ad Mercurios de Tingis, d'après les évaluations de l'*Itinéraire*, était de 174 milles; c'est, à 4 milles près, l'étendue que Pline assignait déjà à la province romaine, du nord au sud².

Ptolémée, il est vrai, reporte jusqu'à la grande chaîne atlan-

¹ La fondation de Rbat, en face de Sla, était une des trois fautes que se reprochait El-Mansour à son lit de mort.

² V, II : «Tingitanae provinciae longitudo CLXX mill. pass. est.»

tique la limite méridionale de la Maurétanie Tingitane; mais il est évident que, dans sa pensée, toute cette partie de la Maurétanie ne se rattache à la Tingitane proprement dite qu'au point de vue purement géographique. Ses listes, à part de rares exceptions, ne contiennent plus, au sud de Sala, que des noms de fleuves, de promontoires et de montagnes.

Ces diverses positions appartiennent à la géographie physique plutôt qu'à la géographie historique et se retrouvent assez facilement, sinon sur nos cartes, qui ne sont que d'imparfaites ébauches, du moins sur le terrain. Une exploration approfondie de cette grande division de la côte africaine nous a mis en mesure de compléter ou de rectifier, sur quelques points, les dernières recherches dont elle a été l'objet.

§ VIII.

DE SALA AU PROMONTOIRE SOLOEÏS.

LE DYOS ET LE GUSA. — L'ASAMAS. — LE PORTUS RUTUBIS. — LE DIUR.

Le Duos ou Dyos¹, dont Ptolémée place l'embouchure à 50 minutes au sud de Sala, est représenté par le cours d'eau qui débouche près de Fdala et porte aujourd'hui le nom d'Oued el-Melah ou Oued el-Kantara. Celui d'Oued *Dir*, que lui donnent nos cartes et dans lequel on a voulu retrouver la dénomination antique, paraît n'être pas connu des indigènes. C'est également à tort que nos cartes font déboucher l'Oued Melah au nord de Fdala : cette dernière ville est située sur la rive droite du fleuve.

La distance donnée par Ptolémée, même en lui faisant

¹ Δούου ἢ Δίου ποταμοῦ ἐκβολαί.

Δούος ποταμός.
Oued el-Melah.
وادي الملاح

subir la correction fondamentale du sixième, ce qui la réduit à 42 minutes, est un peu trop forte : on ne compte pas plus de 35 milles marins de l'Oued Melah au Bou Ragra. La correspondance n'en est pas moins certaine. D'une part, en effet, les divers cours d'eau que traverse la route de Sla à Fdala, l'Oued Ikkem, l'Oued Cherrat, l'Oued Bou Znika et l'Oued Enfifekh, satisfont bien moins encore à la donnée du document antique; d'un autre côté, on ne rencontre, entre l'Oued el-Kantara et l'Oum er-Rbia', équivalent certain de l'Asamas, qu'une seule rivière qui puisse représenter le fleuve Cusa, indiqué par Ptolémée entre l'Asamas et le Dyos : cette rivière, omise par nos cartes, est l'Oued Merzek qui se jette dans l'Océan, à trois heures de Dar el-Beïda et six heures et demie de Fdala.

Κούσα ποταμός.
Oued Merzek.
وادي مرزوق

L'Oued Merzek coule du sud-est au nord-ouest, à travers le massif de collines qui s'étend de Dar el-Beïda à l'Oum er-Rbia' et débouche dans une petite baie semi-circulaire d'autant plus remarquable que toute cette partie du littoral présente, en général, une ligne droite. La pointe qui forme l'extrémité méridionale de la baie porte le nom de Ras Kemmara, emprunté aux ruines d'une ancienne ville berbère qui était située sur ce promontoire et avait peut-être succédé à un établissement antique : il est permis de supposer que sur cette côte, où les refuges sont si rares, les Phéniciens avaient tiré parti des avantages que présentent la baie de Kemmara et les bouches du petit fleuve dans lequel nous n'hésitons pas à retrouver le *Κούσα ποταμός* de Ptolémée.

L'*Ἄτλας ἐλάττων ὄρος*, que ce même géographe place entre le Dyos et le Cusa, ne peut être que la chaîne peu élevée dont nous venons de parler et qui s'étend, parallèlement au littoral, de Dar el-Beïda au bassin de l'Oum er-Rbia'.

La correspondance de ce dernier fleuve avec l'Asama de Ptolémée, l'Anatis de Polybe et l'Asana de Pline, ne peut soulever aucun doute. Pline, d'après des renseignements indigènes, place l'embouchure de l'Asana à 150 milles de Sala¹ : c'est précisément la distance indiquée par Polybe entre Sala et l'Anatis.

L'Oum er-Rbia', la « mère des pâturages », est, après le Shou, le cours d'eau le plus considérable du Maroc. Son large estuaire, ensablé aujourd'hui à la barre, mais encore profond de 20 brasses sous les murs d'Azemmour, justifie la description de Pline : « Marino haustu, sed portu spectabile. »

Nous retrouvons dans la rade même de Mazaghan, ou *El-Djedida*, pour nous servir de la dénomination qui a prévalu parmi les indigènes, le *Ρουσιβίς λιμήν* de Ptolémée, le Portus Rutubis que Polybe indique à 7 milles au sud de l'Anatis. C'est à tort que M. Vivien de Saint-Martin le place dans la baie semi-circulaire qui s'étend de la pointe d'El-Bridja à celle d'Azemmour² ; les brisants qu'offre la plage la rendaient impraticable alors comme aujourd'hui ; le seul mouillage possible est celui de Mazaghan, abrité par la pointe rocheuse que projette l'extrémité occidentale de la baie. Le nom même de Rusibis fournit une autre preuve à l'appui de la conjecture qui nous fait placer le *Ρουσιβίς λιμήν* sous la pointe même d'El-Bridja : Rusibis est évidemment un de ces nombreux composés phéniciens dans lesquels entre le mot *Rus*, dont la signification est bien connue.

L'île de *Πάνα* ou de *Παία*, que Ptolémée indique sous le

¹ V, 1 : « Indigenæ tamen tradunt in ora ab Sala CL M. pass. flumen Asanam. »

² P. 361 : « Rutubis ou Rhusibis (car nous ignorons laquelle des deux formes

doit être préférée) aurait été vers le milieu de la baie, à égale distance des places actuelles d'Azemmour et de Mazaghan. »

ANATIS, Fl.
ASANA, Fl.
Asama.
Oum er-Rbia'.
أم الربيع

PORTVS RVTVBIS.
Ρουσιβίς λιμήν.
Mayaghan
(El-Djedida).
الجديدة

parallèle de Rusibis, par 5° 15' de longitude, ne se retrouve pas sur nos cartes, pas plus que les îles de Doukkala (*Duccalæ insulæ*) placées par d'anciens documents sur la côte occidentale, entre Mazaghan et le cap Blanc.

Pæna a-t-elle disparu? A-t-elle jamais existé et ne convient-il pas de la reléguer dans le domaine de la géographie fabuleuse, à côté des îles fantastiques des légendes arabes et des premières explorations du moyen âge? Nous nous bornons à constater qu'on n'en trouve aucune trace.

Nous ferons dès à présent la même observation à propos de l'Ἐρύθεια que Ptolémée place un peu plus bas, à la hauteur de Suriga, par 6 degrés de longitude et 29 degrés de latitude. Ces indications ne permettent pas de l'identifier, comme l'ont fait quelques commentateurs, avec l'île de Mogador.

Διοὺρ ποταμός.
Daïa de Oualidiya.
ضاية الولدية

A 20 minutes de l'Asamas et 25 minutes de l'Ἡλίου ὄρος (cap Cantin) la table ptoléméenne indique les bouches du Diur, Διοὺρ ποταμοῦ ἐκβολαί.

On ne rencontre aucun cours d'eau proprement dit dans toute la partie de la côte qui s'étend de l'Oum er-Rbia' au Tensift. Le vaste plateau qui sépare les bassins de ces deux fleuves présente une série d'ondulations parallèles au littoral et cette disposition du terrain explique suffisamment l'absence de tout cours d'eau perpendiculaire au rivage. Du cap Blanc jusqu'à Asfi je n'ai pas trouvé, je ne dirai pas une rivière, mais même un seul ruisseau alors que la carte de l'état-major dessine, dans ce même parcours, une demi-douzaine de cours d'eau qu'elle ne nomme pas, il est vrai, et qu'elle aurait été fort embarrassée de nommer.

Il existe toutefois, entre la dernière ondulation du grand plateau de Doukkala et l'ourlet rocheux qui borde le littoral, une dépression dont la partie basse est occupée par une série

de lagunes ou de marais. Deux de ces lagunes communiquent avec l'Océan. Celle du sud est appelée Daïa de Oualidiya. L'autre, beaucoup plus considérable, a reçu le nom de Daïa Sidi ben Brahim ben Hellâl et présente, dans la partie septentrionale de son bassin, l'aspect d'un marais de 10 à 12 kilomètres de longueur au milieu duquel serpente un canal de plus en plus large et de plus en plus profond. A la hauteur de la koubba de Sidi Embarek Ould Zeïtoun, ce canal, qui représente le thalweg du marais, se transforme en une véritable lagune et communique avec l'Océan par deux larges coupures du cordon littoral. Le mouvement de la marée donne une apparence de vie au bassin que nous venons de décrire, et l'on s'explique, lorsqu'on voit s'écouler rapidement, à l'heure du jusant, les eaux refoulées par le flot, ce nom de « fleuve » donné à une lagune.

La Daïa de Sidi ben Brahim ne figure ni sur nos cartes ni dans aucun itinéraire. Aussi, M. Vivien de Saint-Martin a-t-il été conduit à identifier le Diur à la seule lagune qu'on connût dans cette partie de la côte, la Daïa de Oualidiya ou d'Aïyîr¹. « Le nom de Diur, que la table met aux trois quarts de la distance de l'Asamas au promontoire Solocis, » dit M. Vivien de Saint-Martin, « se retrouve exactement au même point sous la forme actuelle d'Aïyîr. Pline, d'après les renseignements de l'expédition de 41, écrit *Vior*. Seulement, au lieu d'une rivière que les anciens mentionnent sous ce nom, les renseignements modernes ne parlent que d'une vaste expansion d'eau qui formerait, dit-on, un port magnifique, si des rochers n'en obstruaient l'entrée. Mais comme cette sorte

¹ *Aïyîr* est le nom le plus ancien : on le trouve déjà dans Édrisi. Celui de *Oualidiya* ne date que du xvii^e siècle : c'est

vers 1645 que fut fondée, par le sultan Mōula Oualid, la forteresse qui domine l'ancien port d'Aïyîr.

de baie fermée n'a été, jusqu'à présent, qu'imparfaitement reconnue, il est possible qu'un cours d'eau vienne en effet s'y perdre. »

La Daïa d'Aïyîr ou de Oualidiya, que nous avons explorée aussi soigneusement que celle de Sidi ben Brahim, présente à peu près les mêmes caractères. Elle communique avec l'Océan par une double coupure de l'ourlet rocheux qui forme le cordon littoral. La principale de ces deux passes, celle du sud, est assez large pour que les navires pussent pénétrer, au moyen âge, dans le vaste bassin elliptique que forme la partie méridionale de la lagune et auquel Édrisi donne le nom de port d'Aïyîr. Comme la Daïa de Sidi ben Brahim, d'ailleurs, la Daïa d'Oualidiya se prolonge par un canal qui peut à la rigueur jouer le rôle de « fleuve » bien que son cours soit beaucoup moins étendu. Nous nous trouvons donc en présence de deux équivalents possibles du Diur. La lagune septentrionale est incontestablement celle qui représente le mieux le *ποταμός* de Ptolémée. Toutefois, en laissant de côté l'argument qu'on peut tirer de la similitude du nom antique et de la plus ancienne des désignations indigènes, les indications de Ptolémée nous paraissent trancher la question en faveur de la Daïa Ad'iyîr. La lagune de Sidi ben Brahim débouche dans l'Océan à 38 minutes de l'Oum er-Rbia' et 42 minutes du cap Cantin ; celle d'Aïyîr est à 20 minutes de ce dernier point et 60 minutes de l'Oum er-Rbia'. Ptolémée, plaçant les bouches du Diur à 50 minutes de l'Asamas et 25 minutes de l'*Ἡλίου ὄρος*, il est évident que la position d'Aïyîr satisfait mieux que celle de Sidi Embarek Ould Zeïtoun aux distances proportionnelles indiquées par le géographe d'Alexandrie. Il est probable d'ailleurs que les avantages que présentait le bassin d'Aïyîr, au point de vue de la navigation, l'ont désigné plus spécialement

à l'attention des géographes anciens et c'est vraisemblablement à ce titre qu'il figure dans la liste de Ptolémée.

Nous ne saurions admettre, par contre, la correspondance que M. Vivien de Saint-Martin établit entre le Diur et le Vior : elle ne repose que sur une ressemblance de nom assez discutable, et de plus elle est en opposition avec le texte de Pline qui place le Vior entre l'Atlas méridional et le Phut dont M. Vivien de Saint-Martin admet lui-même l'identité avec le Tensift : « Mox amnem quem vocant Fut : ab eo ad Dyrin (hoc enim Atlanti nomen esse eorum lingua convenit) ducenta mill. passuum, *interveniente* flumine cui nomen est Vior. » Le Vior ne peut être qu'un des cours d'eau qu'on rencontre entre le Tensift et l'Oued Noun, probablement entre ce dernier fleuve et Agadir, c'est-à-dire dans la partie de la côte où l'on peut placer, avec le plus de vraisemblance, ces anciennes colonies liby-phéniciennes auxquelles Pline fait allusion à propos du Vior¹.

§ IX.

LE PROMONTOIRE SOLOEÏS.

(Promontorium Solis. — Ἡλίου ὄρος.)

A 16 milles environ au sud-ouest de Oualidiya, les hauteurs qui dominent le littoral s'abaissent doucement pour se relever bientôt, et se terminent, immédiatement au-dessus du cap Cantin, par une éminence arrondie dont le sommet isolé domine de 63 mètres le niveau de l'Océan². Le cap proprement dit est une pointe rocheuse dont la hauteur ne dépasse

Σολοεῖς ἀκρα.
PROMONTORIUM
SOLIS.
Ἡλίου ὄρος.
Cap Cantin.
Ras K'antin.
راس قنتين

¹ Pline, V, 1 : « Ibi fama exstare circa vestigia habitati quondam soli, vinearum palmatorumque reliquias. . . »

² Nous empruntons ce chiffre à Kerhal-

let. Nos propres mesures, obtenues par un baromètre anéroïde, ne nous ont donné qu'une altitude de 56 mètres.

pas une vingtaine de mètres, mais qui forme le point d'attache d'une longue ligne de falaises courant, du nord-ouest au sud-est, dans une direction perpendiculaire à celle que la côte a suivie jusque-là.

L'identité du promontoire Soloeïs des anciens Périples et de la pointe remarquable que nous venons de décrire n'est plus guère discutée aujourd'hui et n'a jamais été sérieusement discutable¹. Elle résulte, d'une manière générale, de la correspondance certaine de la *Σολόεις ἄκρα* avec le *Promontorium Solis* ou *Mons Solis* des géographes de l'époque romaine, et de celle de ce même *Promontorium Solis* avec le cap Cantin.

La première n'est pas douteuse. Les textes les plus anciens s'accordent à placer sur la côte occidentale, aux extrémités de la Libye connue², et à cinq jours des Colonnes d'Hercule³, un promontoire appelé Soloeïs, nom punique dont Suidas nous ferait connaître la signification⁴, alors même que nous n'y reconnâtrions pas le radical sémitique *Sela*, *Selaïm*, שלם, סלעים « rochers ». Cette localité était une des plus connues et des plus célèbres du littoral atlantique puisqu'elle figure parmi les indications si rares qu'Hérodote avait pu recueillir sur les possessions de Carthage⁵. Scylax le constate en termes formels : « Toute cette partie de la Libye, » dit le Périples, « est

¹ Le Soleïs a été successivement identifié, par Gosselin au cap Spartel, par Bougainville au cap Bojador, par Heeren, Kluge et Lapie au cap Blanc. La carte de l'Afrique sous la domination des Romains, dressée en 1864 au Dépôt de la Guerre, n'admet qu'avec doute la correspondance du *Promontorium Solis* et du cap Cantin, considérée comme certaine par Mannert, Movers, Forbiger et M. Vivien de Saint-Martin.

² Hérodote, II, xxxii : . . . μέχρι Σολοειντος ἄκρης, ἢ τελευτῆ τῆς Λιβύης. — Cf. Hesych. : Σολουντίς, ἄκρα τῆς Λιβύης.

³ Scylax, *Périples*.

⁴ Σόλος, ὁ βουνός.

⁵ Elle est encore citée par Crinagoras, *Antholog.* IX, p. 419 : Ἐς πύματον Σολοειντα.

très-célèbre et considérée comme sacrée¹. » Abstraction faite de l'intérêt qu'il présentait au point de vue de la légende, le promontoire Soleïs jouait un rôle trop considérable dans la configuration du littoral pour qu'un observateur aussi consciencieux que Polybe pût le passer sous silence. Nous le retrouvons, en effet, dans l'analyse de l'exploration de 145 où son nom phénicien se transforme par assonance en *Promontorium Solis*. Nous le retrouvons de même dans la table ptoléméenne sous la désignation équivalente d'Ἡλίου ὄρος.

Les indications de Ptolémée, d'autre part, ne permettent pas de douter de la correspondance de l'Ἡλίου ὄρος, ou *Promontorium Solis*, et du cap Cantin; elle résulte de la position qui est assignée à l'Ἡλίου ὄρος par rapport au Diur et au Phthuth. Le cap Blanc, seul point qu'on puisse, à certains égards, proposer comme l'équivalent de la Σολόεις ἄκρα, ne correspond évidemment pas au Mons Solis placé par Ptolémée au sud du Diur qu'il est impossible de retrouver au nord du cap Blanc.

Nous tenons donc pour certaine la synonymie dont nous venons d'indiquer les bases essentielles. Il nous reste à la justifier plus rigoureusement encore, soit en retrouvant dans la topographie du cap Cantin les détails que nous ont laissés les deux Périples sur le Soloeïs, soit en examinant les difficultés que présente l'application aux localités actuelles d'un des passages du récit d'Hannon.

Le Périples grec rappelle tout d'abord le trait caractéristique du cap Cantin en constatant que de toutes les saillies de la côte, la Σολόεις ἄκρα est « celle qui s'avance le plus dans la mer ». C'est dans ce sens, en effet, qu'on doit traduire les mots : ἡ ἀνέχει μάλιστα εἰς τὸν πόντον, qui ont été pris à

¹ Τῆς δὲ Λιβύης πᾶσα αὕτη ἡ χώρα ὀνομαστωτάτη καὶ ἱερωτάτη.

tort par certains commentateurs comme une allusion à la hauteur du cap au-dessus de l'Océan ; la pointe proprement dite du Ras Kantin est peu élevée : elle constitue par contre une saillie très-remarquable du littoral et se prolonge, à l'ouest, par une ligne de récifs et de brisants de près de 2 milles d'étendue. Sa longitude enfin est beaucoup plus occidentale que celle du cap Blanc.

Le Périples carthaginois omet la distance qui séparait Thy-miatéria de Soloeïs. Le Portulan grec comble cette lacune en comptant cinq journées de navigation des Colonnes d'Hercule à la Σολόεις ἄκρα, deux jours d'Abyla à la pointe d'Hermès, trois jours de cette pointe à celle de Soloeïs. La distance totale de la pointe de Ceuta au Ras Kantin, mesurée sur nos cartes marines, est de 3,450 stades, ce qui porte à 690 stades, en moyenne, chacune des journées de navigation de Scylax. Nous disons *en moyenne*, car la distance d'Abyla à l'Hermæa Acra ne figure dans le chiffre total que pour 670 stades, ce qui donne 235 stades pour la valeur de chacune des deux premières journées et 936 pour celle des trois dernières.

Le Périples d'Hannon indique deux journées entre le détroit des Colonnes et Thy-miatéria. La distance de la pointe de Ceuta à Mehdiya étant de 1,620 stades, la journée de navigation serait de 810 stades¹. Le Soloeïs, d'autre part, se trouvant à 1,830 stades de Thy-miatéria, l'expédition carthaginoise aurait pu atteindre en trois jours son second point de relâche.

Il est probable toutefois qu'elle y mit plus de temps ; le Périples laisse entendre que la flotte avait été plus ou moins dispersée : le promontoire Soleïs, « couvert d'arbres, » servit de

¹ Elle n'équivaudrait qu'à 560 stades si le Périples, comme le suppose M. Vivien de Saint-Martin, prend pour point de départ le cap Cotès et non pas Abyla.

point de ralliement : Ἐπί Σολόεντα λιβυκὸν ἀκρωτήριον λάσιον δένδρεσι συνήλθομεν.

La végétation arborescente que dépeignent ces mots : λάσιον δένδρεσι, fait absolument défaut aujourd'hui au cap Cantin, bien que les commentateurs l'aient signalée comme un des traits qui le caractérisent encore. C. Müller y puise un argument contre l'hypothèse qui identifie le Soloeïs au cap Blanc : « Duo in hoc tractu occurrunt promontoria, *cap Blanc* et *cap Cantin*. De illo cogitarunt Heerenius, Klugius et alii; at posterius nostro loco est intelligendum, nam hocce, non alterum, *silvis horret*. » « Hannon dit que le Soloeïs est couvert d'arbres, » ajoute de son côté M. Vivien de Saint-Martin; « on peut noter comme une analogie remarquable que les Maures donnent au cap le nom de *Ras el-Hadik* qui signifie *cap des Bois de Palmiers*. » Il n'existe, en réalité, ni bois de palmiers, ni bois quelconque au cap Cantin : on n'y trouve, en fait de végétation, que quelques misérables figuiers poussant à grand'peine dans les interstices des falaises. Aux environs mêmes du cap, dans le rayon fort étendu qu'embrasse le regard, on ne rencontre que de rares oliviers sauvages et de plus rares palmiers, toujours isolés, ombrageant les ruines de quelque sanctuaire musulman. J'ajouterai que le nom de *Ras el-Hadik* est absolument inconnu des indigènes, lettrés ou non, aussi bien que la signification qu'on lui attribue. Le cap est appelé par eux *Ras Kantîn* et ce mot paraît avoir le même sens, dans le dialecte marocain, que le mot punique *Soleïs*; on le trouve appliqué, au singulier, à l'une des falaises les plus remarquables du Rif, le *Ras Kant ez-Zit*.

Nous reprenons l'analyse du Périphe d'Hannon.

Les explorateurs, d'après le document punique, débarquent au promontoire Soloeïs et y construisent un sanctuaire en

l'honneur de Neptune. Remettant ensuite à la voile, ils naviguent pendant une demi-journée, environ, dans la direction du soleil levant¹.

Les points où il est possible de prendre terre sont rares sur cette côte si dangereuse : on n'en trouve aucun dans le voisinage immédiat du cap Blanc. Il existe, au contraire, à quelques centaines de mètres au nord-est du Ras Kantin, une petite baie qui sert de port au village de Beddouza. C'est sur cette plage, où pourrissent aujourd'hui trois ou quatre misérables barques de pêche, que s'effectua le débarquement d'Hannon.

Le document punique ne précise pas le point où s'élevait le sanctuaire de Neptune. Le Périple grec place sur le point culminant du cap, ἐν τῷ ἀκρωτηρίῳ, un grand autel de Poseïdon orné de sculptures représentant des « figures humaines, des lions, des dauphins », que la tradition attribuait à Dédale².

L'ἀκρωτήριον de Scylax est l'éminence arrondie qui domine le cap : elle forme une sorte de tumulus qui marque le point où les hauteurs de la côte changent brusquement de direction. Le sommet du tumulus est occupé par une de ces enceintes circulaires, en pierres sèches, auxquelles les indigènes donnent le nom de *heuch*³. Le sol, à l'intérieur de ce cromlech rudimentaire, est sensiblement plus élevé qu'à l'extérieur, et il est possible que l'enceinte actuelle circoncrive le sous-bassement de l'autel antique, ou tout au moins la plate-forme sur laquelle il a pu reposer. La sainteté du lieu ne m'a pas permis, malheureusement, d'y exécuter des fouilles. Tout ce

¹ ... Ἐνθα Ποσειδῶνος ἱερὸν ἰδρυσάμενοι πάλιν ἐπέβημεν πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ἡμέρας ἡμισυ. . . .

² Ἐπὶ δὲ τῷ ἀκρωτηρίῳ τῆς ἀκρας ἐπέσι

βωμὸς μέγας . . . Ποσειδῶνος. Ἐν δὲ τῷ βωμῷ εἰσι γεγραμμένοι ἀνδριάντες, λέοντες, δελφῖνες· Δαίδαλον δὲ φασὶ ποιῆσαι.

³ حش, au pluriel, *heuchet* حش.

que j'ai pu constater, c'est que l'*ἀκρωτήριο* du Soloeïs, formé d'une calotte de tuf identique à la couche supérieure des falaises, a été modifié par la main de l'homme : le roc a été enlevé autour du tumulus et remplacé par une terre meuble.

Le heuch du Ras Kantin, qui porte le nom de *Medjma'a es-Salih'in*, « la réunion des purs, des sanctifiés, » est un des sanctuaires les plus vénérés d'une région qui, aujourd'hui comme au temps de Scylax, est une des plus saintes de l'Afrique : on y rencontre à chaque pas toutes les variétés du marabout *heuch*, *sid*, *koubba*¹, et de nombreuses zaouïas y entretiennent toute une population de théologiens, tolbas ou fekis. C'est bien la terre sacrée par excellence, la *χώρα ιερωτάτη* du Périple. Il y a évidemment là une tradition ininterrompue.

Le changement de direction constaté par le Périple dans la route de la flotte punique, à partir du Soloeïs, est l'indication la plus importante au point de vue de la correspondance des localités. De Thymiatéria au Promontoire, l'expédition avait suivi la direction nord-est-sud-ouest qui est aussi celle de la côte de Mehdiya au cap Cantin. De la pointe Soloeïs, elle fait voile au levant, c'est-à-dire au sud-est : *Πάλιν ἐπέβημεν πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ἡμέρας ἡμισυ*. Ce détail est inapplicable au cap Blanc où la côte ne forme un angle rentrant de moins de 2 milles que pour reprendre immédiatement la direction générale nord-est-sud-ouest. A partir du cap Cantin, au contraire, la ligne des falaises court dans une étendue de 4 milles du nord-ouest au sud-est, en dessinant le Ras Mahrouk, puis le Ras Bordj en-Nadour (cap Asfi ou Safi), et suit définitivement, au-dessous de ce dernier point, la direction générale

¹ Le *heuch* est une enceinte sacrée, circulaire et à ciel ouvert, par opposition à la *koubba* qui est voûtée, comme son nom

l'indique, et au *sid* qui, voûté ou non, n'a pas la forme circulaire.

nord-sud qu'elle garde jusqu'au cap Guer. Nous avons déjà dit que le cap Cantin se prolongeait par une pointe sous-marine fort étendue : la mer brise à plus de 3 milles au large et oblige nos navires à faire un détour de 7 à 8 milles. La flotte punique, parvenue à la hauteur de la Pointe, avait donc près de 260 stades à parcourir dans la direction du sud-est avant de se trouver en face d'Asfi.

Ici, du reste, se présente la seule difficulté sérieuse qu'offre l'application des indications du Périple aux localités actuelles. A une demi-journée du Soloeïs, l'expédition carthaginoise constate l'existence d'un grand marais, situé non loin de la mer, rempli de roseaux élevés et touffus et habité par des éléphants et par beaucoup d'autres animaux sauvages :

Πάλιν ἐπέβημεν πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ἡμέρας ἡμισυ, ἄχρι ἐκομίσθημεν εἰς λίμνην οὐ πόρρω τῆς θαλάττης κειμένην, καλάμου μέσσην πολλοῦ καὶ μεγάλου· ἐνῆσαν δὲ καὶ ἐλέφαντες καὶ τᾶλλα θηρία νεμόμενα πάμπολλα.

Le texte est précis et les détails abondent. Or il n'existe ni marais ni lagune au sud du cap Cantin : nous l'affirmons après avoir soigneusement exploré, non-seulement le littoral, mais l'intérieur du pays jusqu'à Maroc. La série de lagunes ou de marais qui caractérise la partie septentrionale de la côte marocaine cesse précisément au nord du cap Cantin, à Oualidiya. De ce point jusqu'au Sahara, le littoral est uniquement formé de falaises plus ou moins élevées alternant avec des pentes assez rapides, en général, et des plages sablonneuses ou pierreuses.

L'hypothèse de Movers qui place à Asfi même la lagune du Périple n'est pas soutenable¹. Asfi n'est pas située dans un

¹ II, p. 545.

bas-fond comme l'a fait supposer un passage mal compris de la relation de Jackson; elle est assise sur le versant des collines qui forment le prolongement des falaises du cap Cantin, et ces collines plongent dans l'Océan par un ressaut assez brusque. Les inondations dont parle Jackson et Riley n'ont pas et ne peuvent pas avoir le caractère qu'on leur a attribué: le ravin qui débouche dans la mer, au nord d'Asfi, se transforme en torrent dans la saison des pluies et ce torrent balaye parfois une partie de la ville basse, mais il n'y laisse pas une flaque d'eau.

Le dernier et le plus habile des commentateurs du Périple ne s'est pas contenté de l'explication de Movers, acceptée de confiance par C. Müller. Celle qu'il propose, toutefois, n'est pas beaucoup plus satisfaisante. D'après M. Vivien de Saint-Martin, la plage marécageuse que l'expédition carthaginoise mit près d'un jour à dépasser¹ «devait s'étendre aux deux côtés du Tensift inférieur». Or le Tensift coule dans un bassin resserré, au nord, par le grand plateau d'Abda, au sud par le massif du Djebel el-Hadid. Au nord comme au sud du fleuve, la plage est accidentée et n'offre aucune trace de marais.

Il est impossible, nous le répétons, de retrouver aujourd'hui, au sud du cap Cantin, à quelque distance que ce soit, les lagunes que l'expédition carthaginoise longea pendant près d'une journée après avoir doublé le Soloëis.

Faut-il en conclure que le Soloëis est le cap Blanc? Il serait contraire aux règles d'une saine critique d'asseoir sur un détail isolé d'un seul texte une synonymie inconciliable avec d'autres détails de ce même texte, incompatible en outre avec toutes les autres données des documents antiques.

¹ Τὴν τε λιμνὴν παραλλάξαντες ὅσον ἡμέρας πλοῦν, κατοκίσαμεν πόλεις κ.τ.λ.

Faut-il admettre une erreur dans la relation punique? Une transposition dans l'énumération des localités? Cette transposition est peu probable en présence de la contexture du récit, de la suite et de la précision qui le caractérisent dans sa brièveté voulue.

Convient-il enfin de ne voir dans cette inexactitude de détail qu'un argument de plus à l'appui des doutes qu'a soulevés l'ensemble même du récit, et de l'opinion qui relègue la relation carthaginoise dans le domaine de la géographie fabuleuse? Nous ne le pensons pas. Une erreur de détail, à supposer qu'elle fût bien constatée, ne saurait infirmer le caractère d'authenticité qu'a paru revêtir, dans son ensemble, aux yeux de juges compétents, le texte le plus ancien que l'antiquité nous ait transmis sur la géographie de la côte occidentale d'Afrique. Mais cette erreur même n'est-elle pas plus apparente que réelle? L'aspect actuel des localités ne concorde pas, assurément, avec une description qui date de vingt-trois siècles : mais ne peut-on pas admettre que des changements considérables se soient opérés dans un si long intervalle? Une telle conjecture n'a rien de téméraire : des modifications très-appreciables s'effectuent en ce moment même sur toute cette côte. Le rivage s'abaisse sensiblement. On pouvait encore, il y a vingt ans, longer les remparts qui défendent Asfi du côté de l'ouest : la mer les baigne complètement aujourd'hui. Des habitants de Mogador m'ont dit avoir vu, il y a moins d'un demi-siècle, les troupeaux passer facilement, à marée basse, du continent dans l'île, là même où la passe présente aujourd'hui une profondeur de 4 à 5 mètres.

Toute cette partie de la côte subit donc un mouvement d'affaissement rapide. On peut supposer dès lors qu'au vi^e siècle avant l'ère chrétienne, le littoral, d'Asfi au cap Sim,

présentait, entre l'Océan et les hauteurs qui forment la côte actuelle, une longue suite de marais alimentés par le Tensift, l'Oued el-Mzouid et l'Oued el-Ksab. Il suffit, pour expliquer tout à la fois l'existence et la disparition de cette zone marécageuse, d'admettre que la côte se soit abaissée de 15 à 20 mètres en vingt-trois siècles¹. Cette hypothèse n'a rien que de vraisemblable en présence des faits que j'ai signalés, et, loin de nous induire en erreur sur la configuration ancienne de la côte, la relation d'Hannon apporterait une preuve historique à l'appui des conjectures que l'observation scientifique nous autorise à formuler.

§ X.

DU PROMONTOIRE SOLOEÏS À L'ATLAS.

Mysocaras. — Le Phthuth. — Le Promontoire d'Hercule. — Tamsiga. — Le Promontoire Ussadium. — Suriga. — L'Una, l'Agna et le Sala. — L'Atlas. — Le Portus Risardir, le Subus. — Les colonies liby-phéniciennes et le Lixos d'Hannon.

Le *Μυσοκάρας λιμὴν* placé par Ptolémée entre l'*Ἡλίου ὄρος* et le Phthuth, ne peut être qu'Asfi, située à égale distance du cap Cantin et du Tensift. Asfi et Gouz sont les deux seuls mouillages qu'offre la côte dans cet intervalle : mais Gouz est beaucoup trop près du fleuve pour pouvoir représenter Mysocaras. La correspondance de ce dernier point avec Asfi nous paraît donc peu douteuse, bien que les distances de la table soit beaucoup trop fortes, comme d'habitude. La carte de l'Afrique sous la domination des Romains commet une inexplicable méprise, aggravée d'une faute matérielle, en inscrivant à côté du nom d'Asfi celui de *Rutupis*.

Μυσοκάρας λιμὴν
Asfi.
اسفی

¹ Les sondages, d'Asfi au cap Sim, n'accusent jusqu'à une assez grande distance du rivage que des profondeurs variant de 9 à 20 mètres.

ΕΥΤ, Fl.
Φουθθ ποταμός.
Tensift.
واد تنسيفت

Si l'homonymie du Tensift et du Phthuth de Ptolémée ne nous est pas complètement démontrée¹, leur synonymie n'en est pas moins certaine. Le Tensift est un véritable fleuve : bien que sa barre, en été, soit complètement à sec à basse mer, son lit, dans l'intérieur et déjà à la hauteur de Maroc, présente une largeur considérable et son cours est des plus rapides. C'est par cette grande artère que s'écoulent toutes les eaux de la partie du versant septentrional de l'Atlas comprise entre sa source et le littoral. Les documents antiques ne pouvaient le passer sous silence et nous le retrouvons, en effet, dans la liste de Pline comme dans celle de Ptolémée. M. Vivien de Saint-Martin a déjà fait remarquer que l'intervalle qui se déduit des notations de la table entre le Phthuth et l'Asamas (1° 44') se retrouve exactement dans la distance qui sépare le Tensift de l'Oum er-Rbia' quand on les mesure sur la côte.

Ἡρακλέους ἄκρον.
Ras el-Hadid.
راس الحديد

Le promontoire d'Hercule, Ἡρακλέους ἄκρον, indiqué à 10 minutes au sud du Phthuth correspond au Ras el-Hadid, la seule saillie remarquable que présente la côte entre le Tensift et le Ras Tagrioualt, le cap Sim de nos cartes, dont l'identité avec l'Ούσσάδιον ἄκρον ne paraît pas discutable.

Ούσσάδιον ἄκρον.
Cap Sim
(Ras Tagrioualt).
راس تقرهيوالت

Le Ras el-Hadid, pointe basse et sablonneuse que prolonge un récif d'un demi-mille, est projeté par le Djebel el-Hadid, « la montagne de fer, » dont le massif relativement élevé (770 mètres) présente du nord-est au sud-ouest une étendue de plus de 20 milles.

¹ « L'identité des noms se reconnaît aisément, dit M. Vivien de Saint-Martin, sous la transcription grecque où l'on s'est efforcé de se rapprocher, par l'accumulation des sillantes, de l'articulation indigène. »

Une variante du texte de Ptolémée

donne la forme Φουθθ, qu'il faut peut-être lire Φουθ. Pline, d'après des renseignements indigènes, écrit *Fut*, et place le fleuve entre l'Asana et l'Atlas à 200 milles de ce dernier point. Josèphe (*Ant.* I, vi) donne la forme Φούτος.

Le cap Sim ou Ras Tagrioualt présente le même aspect : « C'est une pointe basse de sable, dit Kerhallet, qui descend en pente douce à la mer, d'une hauteur considérable; il se termine par une ligne de rochers qui s'étendent à 1 mille au large du cap. »

Les synonymies qui s'imposent pour l'Ἡρακλέους ἄκρον et l'Οὐσσάδιον ἄκρον entraînent la correspondance de Tamusiga (Ταμούσιγα) et de Souera ou Mogador, le seul mouillage qu'on trouve entre le Tensift et le cap Sim. Par suite de l'erreur qui l'a conduit à placer Rutubis à Asfi, l'auteur de la carte de l'Afrique sous la domination des Romains identifie Mysocaras à Mogador et le promontoire d'Hercule au cap Guer.

La table ptoléméenne indique entre l'Οὐσσάδιον ἄκρον et l'Atlas une ville, Σούριγα, et trois cours d'eau, l'Ούνα, l'Άγνα et le Σάλα.

Suriga nous paraît correspondre à Koubia, sur l'Oued Tidsi, à 7 milles au sud du cap Sim. La vallée de l'Oued Tidsi forme une sorte d'oasis sur cette côte aride.

L'Una est vraisemblablement l'Oued Tafetna ou Oued Igouzoul qui se jette dans l'Océan au sud du cap Tefelneh de nos cartes. Ce nom de Tefelneh est une altération de Tefetna qu'on retrouve, sous la variante Taftana, dans les plus anciens portulans. La baie semi-circulaire et entourée de hauteurs dans laquelle débouche l'Oued Igouzoul porte le nom de Marsa Tafetna, « le port du Chaudron. » Elle abrite quelques barques de pêche.

L'Agna paraît être l'Oued Beni Tamer, dont l'embouchure est située à 22 milles plus au sud.

Le Sala serait enfin l'Oued Tamrakt et aurait dû son nom phénicien, dont la signification est bien connue, aux rochers qui forment le rivage entre sa rive droite et le cap Guer.

Ταμούσιγα.
Mogador (Souera).
السويجة

Σούριγα.
Koubia.
قوبية

Ούνα ποταμός.
Oued Tefetna.
واد تفتنة

Άγνα ποταμός.
Oued Beni Tamer
واد بني تامر
Σάλα ποταμός.
Oued Tamrakt.
واد تمرقة

Ἄτλας μείζων.
Montagne des Ida
n'-Tenân.
Djebel Daran.
جبل دون

M. Vivien considère le cap Guer, ou Ras Aferni, comme l'Ἄτλας μείζων de Ptolémée. Une des ramifications de la chaîne atlantique vient effectivement aboutir au Ras Aferni : son peu d'élévation, toutefois (365 mètres), ne justifie guère la dénomination d'ὄρος appliquée à ce même cap¹. L'Ἄτλας μείζων de la table ptoléméenne se retrouverait plus naturellement, à notre avis, dans les derniers sommets de la grande chaîne atlantique qui, sous le nom de Djebel Ida n'-Tenân², viennent plonger dans l'Océan entre l'Oued Tamrakt et Agadîr. La synonymie que nous proposons permet seule, d'ailleurs, de retrouver les trois fleuves indiqués par Ptolémée entre l'Atlas et Suriga, ce dernier point n'ayant plus de correspondance possible si l'on admet que les trois cours d'eau aient été situés au nord du cap Guer et que l'Oued Tidsi, par conséquent, représente l'Unâ.

Nous n'émettons cette opinion, au surplus, qu'à titre de conjecture. Nos explorations n'ont pas dépassé le versant septentrional de l'Atlas et c'est à l'Atlas que devrait s'arrêter une étude que nous nous étions proposé de renfermer dans la limite de nos recherches personnelles. Sous le bénéfice de cet aveu, on nous permettra d'exposer rapidement les réflexions que nous suggère l'analyse dont la dernière partie de la côte maurétanienne a été l'objet de la part de l'auteur du *Nord de l'Afrique dans l'antiquité*.

PORTVS RISARDIR.
Baie d'Agadir.
أكدير

La baie profonde que dessine le littoral entre le cap Guer et Agadir offre un bon mouillage : « C'est la meilleure rade de la côte du Maroc, » dit M. de Kerhallet. Elle représente, dans notre conviction, le *Portus Risardir* de Polybe que M. Vivien

¹ C'est par erreur que, dans le résumé de M. Vivien de Saint-Martin, le nom de l'Atlas major est suivi de l'épithète pro-

montorium. — ² Le mot *Ida*, en berbère, est l'équivalent du mot *Ait*, et signifie « tribu ».

de Saint-Martin place, dubitativement il est vrai, à Mogador.

Le nom antique nous paraît être soit une variante du composé punique *Rusaddir*, soit un composé liby-phénicien dont le second élément reproduirait le nom berbère de la localité actuelle. *Rus Agadir* serait devenu successivement, par contraction et par une permutation du *g* en *r* dont les exemples sont fréquents, *Rus agdir* et *Rus Ardir*. On sait que le mot berbère *Agadir*, emprunté à la langue phénicienne¹, désigne une « enceinte », une « forteresse ». Déchue de son ancienne splendeur depuis l'époque où son port fut fermé au profit de Souera par le sultan Sidi-Mohammed, Agadir n'est plus aujourd'hui qu'un poste militaire : elle commande la route qui conduit du Maroc dans le Sahara par le littoral.

L'Oued Sous, qui débouche dans l'Océan à 5 milles au sud d'Agadir, est évidemment le Subus que Ptolémée place immédiatement au-dessous de l'Ἄτλας μείζων. Ici encore le nom antique s'est conservé, en se contractant, dans l'appellation moderne. Large de 100 mètres à son embouchure, ce cours d'eau joue, sur le versant méridional de la chaîne atlantique, le rôle que nous avons assigné au Tensift sur le versant opposé.

M. Vivien de Saint-Martin, qui admet l'identité de l'Oued Sous et du Subus, y retrouve en outre le Lixos méridional d'Hannon. Cette correspondance, qu'il affirme à deux reprises, mais sans la justifier, ne nous paraît pas soutenable. Nous croyons, avec C. Müller, que le Λίξος du Périples, le Εἰῶν de

Σούβου ποταμοῦ
ἐκβολαί.
Oued Sous.
واد درسوس

Λίξος (Hann.).
Εἰῶν (Scyl.).
DARAT (Polyb.).
Δάραδος (Ptol.).
Oued Drâa.
واد درعة

¹ *Agadir* nous paraît être le mot sémitique Gadir ou Geder, גדר, précédé de l'une des voyelles qui caractérisent les noms masculins berbères. C'est par ce procédé,

ainsi que nous l'avons déjà dit, que les dialectes chleuh' et amazigh s'assimilent encore aujourd'hui les substantifs masculins d'origine étrangère.

Scylax, est le grand fleuve qui, sous le nom d'Oued Drâa, sépare les derniers contre-forts méridionaux de l'Atlas du Sahara. Tous les détails du texte du Périple semblent le prouver. L'épithète de μέγας ποταμός, donnée au Lixos, ne peut pas s'appliquer à l'Oued Sous; elle désigne évidemment le Drâa dont le cours, d'un sixième plus long que celui du Rhin¹, forme un grand lac dans sa partie moyenne et présente, près de son embouchure, une largeur considérable.

Le Lixos marque, dans le Périple, la limite des Libyens sédentaires et des nomades². C'est encore l'Oued Drâa qui sépare aujourd'hui les populations essentiellement sédentaires et agricoles du Sous des tribus nomades qui errent au sud du fleuve.

Cette différence dans le genre de vie des riverains, en deçà et au delà du Drâa, est avant tout la conséquence de la diversité des deux régions que sépare ce grand cours d'eau, puisqu'on trouve des tribus berbères parmi les nomades de la rive gauche. L'Oued Drâa marque une grande limite naturelle. Sa rive droite appartient encore au prolongement méridional de l'Atlas; à sa rive gauche commence le Sahara, habité d'abord par les dernières populations blanches, par ces Libyens que Pausanias qualifie d'ἔσχατοι³, puis bientôt exclusivement peuplé par la race noire. Le Périple indique précisément ce changement dans la nature des lieux et cette différence dans les races humaines. C'est parmi les Lixites, qui sont encore des Libyens, que l'expédition carthaginoise prend les interprètes qui lui seront bientôt nécessaires pour communiquer

¹ Renou, *Description du Maroc*, p. 65.

² Παρά δ' αὐτὸν νομάδες ἄνθρωποι λιξίται βοσκήματ' ἐνεμον.

³ I, xxxiii, 5 : . . . οἱ δὲ μέτρα φάμενοι

γῆς εἰδέναι, λιξίτας καλοῦσι, λιθύων οἱ ἔσχατοι, πρὸς Ἄτλαντι οἰκοῦσι; σπείροντες μὲν οὐδὲν, ἀπὸ δὲ ἀμπέλων ζῶντες ἀγρίων.

avec les populations noires; c'est au Lixos, enfin, que la relation punique fait commencer le désert ¹.

Ces indications sont décisives. Comment M. Vivien de Saint-Martin, qui admet la correspondance du Drâa et du Darat de Polybe, le Daradus de Ptolémée, a-t-il pu méconnaître l'identité de ce même Drâa et du Lixos d'Hannon? Le rapport que l'auteur du *Nord de l'Afrique dans l'antiquité* établit entre le Lixos et l'Oued Sous paraît être la conséquence de la position qu'il assigne aux cinq colonies liby-phéniciennes indiquées par le Périple au nord du Lixos. M. Vivien de Saint-Martin les retrouve entre Mogador et Agadir.

Ici encore le savant géographe ne nous paraît pas avoir été heureusement inspiré en repoussant l'opinion du plus érudit de ses devanciers. Movers avait supposé, d'après un ensemble de considérations d'une valeur incontestable, que les cinq colonies repeuplées par Hannon devaient s'échelonner sur la côte du Sous entre l'Atlas et l'Oued Noun. C'est là, croyons-nous, qu'on doit effectivement les chercher. Là seulement se rencontrent les conditions indispensables à l'existence de colonies commerciales : des produits à exporter et des ports qui permettent de les exporter. Les ports se retrouvent dans le mouillage d'Agadir ainsi que dans les estuaires des principaux cours d'eau qui arrosent le Sous. Les productions naturelles de cette contrée, la plus riche que l'on connaisse en mines de toute espèce ², et les produits du Soudan dont elle se trouve

¹ Λαβόντες δέ παρ' αὐτῶν ἐρμηνέας, παρεπλέομεν τὴν ἐρήμην πρὸς μεσημβρίαν...

² « Ce qui abonde en ce pays et suffirait à faire la richesse de ses habitants, s'ils étaient plus industriels et moins barbares, ce sont les minéraux. Il y en a de toute espèce et partout. A chaque pas on me de-

mandait, en me faisant les offres les plus engageantes, si je ne connaissais pas l'art de la métallurgie, en même temps qu'on m'indiquait l'emplacement de mines exploitées autrefois par les Roumis. » (Joaquim Gatell, *Description du Sous*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, mars-avril 1871.) Cf. Jackson.

plus rapprochée qu'aucune autre région de l'Afrique septentrionale, devaient amplement défrayer les comptoirs liby-phéniciens et justifient leur existence sur cette côte privilégiée, alors que rien ne l'explique si on les place, avec M. Vivien de Saint-Martin, au nord de l'Oued Sous.

Il n'est guère possible, toutefois, d'aller au delà de cette affirmation générale. La topographie du Sous, suffisamment connue dans ses traits principaux, ne l'est pas assez dans ses détails pour que nous puissions préciser l'emplacement des colonies du Périple¹.

La même réserve nous est imposée par l'insuffisance de nos notions actuelles quant à la détermination des diverses positions indiquées par Ptolémée entre le Subus et le Daradus. Il est évident que le Salathus, le Chusarius, l'Ophiodès, le Nouïos et le Massa de la Table ptoléméenne, comme le Cosé-nus et le Masatat de Polybe, se retrouvent dans les principaux cours d'eau du Sous : l'Oued Massa, l'Acif, l'Oued Garizim, l'Oued Gueder, l'Oued Boueda, l'Oued Haouary Ourah ou Aoreora et l'Oued Assaka. Nous regardons comme prématurée, toutefois, toute tentative qui aurait pour objet d'établir chacune de ces synonymies. Nous ne possédons que des informations assez vagues, quand elles ne sont pas contradictoires, sur la situation respective de ces cours d'eau². Nous ne sommes

¹ C. Müller place la première, *Καρινὸν Τεῖχος*, dans le voisinage du Tensift. M. Vivien de Saint-Martin l'identifie à Mogador et fait correspondre Gytte à Kouleikat, Melitta à l'Oued Beni Tamer et Arambys à Agadir. Il n'indique aucun équivalent pour Acra.

Movers n'a déterminé qu'une seule de ces positions, celle de *Καρινὸν Τεῖχος* qu'il identifie avec raison à Agadir, et c'est la

seule, en effet, que l'on puisse proposer avec quelque vraisemblance.

² C'est ainsi que l'Oued Boueda et l'Oued Haouary Ourah, que M. de Kerhallet indique au nord du cap Noun (Ras Sidi Ouorzek), sont placés au sud de ce même cap par Joachim Gatell, le dernier explorateur du Sous. L'Oued Assaka d'Arlett devient l'Oued Drah de la carte de Kerhallet qui donne le nom d'Assaka à l'Oued

guère mieux renseignés sur leur nomenclature : les noms diffèrent et l'orthographe est toujours douteuse. Nous ne savons pas, d'un autre côté, jusqu'à quel point les listes de Ptolémée nous donnent la véritable succession des localités antiques : certains indices nous feraient croire à des transpositions¹. Les deux bases essentielles de toute étude sérieuse nous manquent à la fois, et nous devons renoncer à une analyse qui ne pourrait nous conduire qu'à rapprocher d'un texte probablement altéré des renseignements topographiques certainement inexacts.

Guader. Kerhallet donne enfin le nom de Wad Chibika au véritable Oued Drâa, alors que ce nom de Chibika paraît appartenir en réalité à un ruisseau insignifiant situé au sud du Drâa.

¹ Le *Σάλαθος*, par exemple, que la Table ptoléméenne nomme immédiatement après

le Subus, paraît avoir pris la place du *Μάσσα*, dont le nom se retrouve dans celui de l'Oued Massa, le premier cours d'eau que l'on signale au sud de l'Oued Sous. La *Σαλουεντία* ou *Σολουεντία άκρα* a probablement subi un déplacement analogue par rapport au *Νούϊος*.

TABLEAU COMPARATIF.

TABLEAU COMPARATIF
DE LA NOMENCLATURE DE LA CÔTE OCCIDENTALE.

HANNON.	SCYLAX.	POLYBE.	STRABON.	MÉLA.	PLINE.	PTOLÉMÉE.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.
"	Πόλις ἐν ποταμῷ?		Τίγγις	TINGE	COLONIA IVLIA TRADUCTA	Τίγγις [ἢ καὶ] Καισάρεια	TANGER.
"	"	"	Αἱ Κώτεις	PROMONTORIUM AULVSIA		Κώτης ἀκρον	Cap Spartel ou Ras Achakkar. (Ichbertil d'El-Bekri.)
"	Κώτης κόλπος μέγας						De la falaise méridionale du Ras Achakkar à la pointe d'El-Akouas.
"	Ποντίων τόπος καὶ πόλις						Hadjerim et Cherf el-Akab.
"	Κηφισίας λίμνη μεγάλη						Bas-fonds du Mharhar et du Tahaddart.
"	Ἐρμαία ἀκρα						Ras el-Kouas.
"	Ἀνίδης ποταμὸς καὶ λίμνη						Cours inférieur de l'Oued el-Aiacha. (Oued el-Kouas.)
"	"	"	"	ZILIA fluvius		Ζιλεία ποταμοῦ ἐκβολαί	Oued el-Halou. (Oued Acila d'El-Bekri.)
"	"	"	Ζήλις	ZILIA	COL. IVLIA CONSTANTIA	Ζιλία ἢ Ζιλεΐα	Azila.
"	Λίξος ποταμὸς			LIXVS flumen	amnis	Λίξ ποταμοῦ ἐκβολαί	Loukkos.
"	Λίξος πόλις Φοινίκων	LIXVS	Λίξος, Τρίγξ	LYNX	COLONIA CLAVDII CES.	Λίξ πόλις	Tchemmich.
"	Πόλις Λιβύων						El-Araich.
"	"	SINVS SAGVTI	Ἐμπορικὸς κόλπος				Courbe décrite par la côte d'El-Araich à Mazaghan.
"	"	MVLELACHA					Moula Bou Selham.
"	Κράβις ποταμὸς καὶ λιμὴν					Σούβουρ ποταμοῦ ἐκβολαί	Sbou.
Θυματήριον	Θυματηρία					Σούβουρ?	Mehdiya.
"	"	"	"	"	"	Ἐμπορικὸς κόλπος	"
"	"	SALA flumen			SALA fluvius	Σάλα ποταμοῦ ἐκβολαί	Bou Ragrah.
"	"	"	"	SALA urbs	oppidum	Σάλα πόλις	Chella et Rbat.
"	"	"	"	"	"	Δούου ἢ Δύου ποταμοῦ ἐκβολαί	Oued el-Mlah ou Oued el-Kantara.
"	"	"	"	"	"	Ἄτλας ἐλάτων, ὄρος	Collines entre Dar el-Beida et Azemmour.

HANNON.	SCYLAX.	POLYBE.	STRABON.	ΜΕΛΑ.	PLINE.	PTOLÉMÉE.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.
"	"	"	"	"	"	Κούσα ποταμού έκβολαί.....	Oued Merzek.
"	"	ANATIS flumen.	flumen.....	Ασάμα ποταμού έκβολαί.....	Oum er-Rbia'.
"	"	RVTVBIS portus	Ρουσιβίς λιμνή.....	Mazaghan ou El-Bridja.
"	"	"	"	"	"	Διοῦρ ποταμού έκβολαί.....	Daïa de Oualidiya (ancien port d'Aiyir).
"	"	"	"	"	"	Ἡλίου ὄρος.....	Cap Cantin (Ras Kantin).
"	"	"	"	"	"	Μυσοκάρας λιμνή.....	Asfi ou Safi.
"	"	"	"	"	"	Φθοῦθ (ἢ Θοῦθ) ποταμού έκβολαί..	Tensift.
"	"	"	"	"	"	Ἡρακλέους ἄκρον.....	Ras el-Hadid.
"	"	"	"	"	"	Ταμούσιγα.....	Mogador (Souera).
"	"	"	"	"	"	Οὔσσάδιον ἄκρον.....	Cap Sim (Ras Tagrioualt).
"	"	"	"	"	"	Σούριγα.....	Koubia, sur l'Oued Tidsi.
"	"	"	"	"	"	Οὔνα ποταμού έκβολαί.....	Oued Igouzoul (ou Oued Tafetna).
"	"	"	"	"	"	Ἄγνα ποταμού έκβολαί.....	Oued Beni Tamer.
"	"	"	"	"	"	Σάλα ποταμού έκβολαί.....	Oued Tamrakt.
"	"	"	"	"	"	Ἄτλας μείζων, ὄρος.....	Montagnes des Ida n'-Tenân. (Grande chaîne atlantique.)
Καρικὸν Τεῖχος.....	RISARDIR portus...	Agadir.
"	"	"	"	"	"	Σούβου ποταμού έκβολαί.....	Oued Sous.
Γύττη.....	COSENVS flumen...	Σαλάθου ποταμού έκβολαί.....	
"	"	SELATITI.....	Σαλάθος πόλις.....	
Ἄκρα.....	flumen.....	Χουσάριος ποταμού έκβολαί.....	Oued Garizim, Oued Boueda, Oued Haouary
Μέλιττα.....	Γανναρία ἄκρα.....	Ourah, Oued Assaka. (Gytte, Acra, Melitta et Arambys devaient être situées à l'embouchure des principaux cours d'eau du Sous, entre Agadir et l'Assaka.)
"	"	"	"	"	"	Ὀφιόδου ποταμού έκβολαί.....	
Ἄραμβυς.....	Βεγαζεῖ ἢ Βάγαζα πόλις.....	
"	"	"	"	"	"	Νοῦίου ποταμού έκβολαί.....	
"	"	"	"	"	"	Σαλουεντία (ἢ Σολουεντία) ἄκρα... ..	
"	"	MASATI MASATAT fl.	Μάσσα ποταμού έκβολαί.....	Oued Massa.
"	"	"	"	"	"	Ἰάρζειθα πόλις.....	"
Λίξος ποταμὸς μέγας. Ξιῶν ποταμός.....	DARAT flumen.....	Δαράδου ἢ Δάρδος ποταμού έκβ..	Oued Drâa.

DEUXIÈME PARTIE.

L'INTÉRIEUR DE LA TINGITANE.

CHAPITRE PREMIER.

LES VOIES ROMAINES. (Voy. Pl. V.)

L'*Itinéraire d'Antonin* ne mentionne que deux voies romaines dans toute la Tingitane, l'une conduisant de Tingis au poste avancé d'Ad Mercurios situé à 16 milles au delà de Sala, l'autre se détachant de la première, à 18 milles de Tingis, pour aboutir à Tocolosida, le point le plus éloigné que l'occupation romaine paraisse avoir atteint dans la direction du sud-est.

Ces deux routes ne semblent pas avoir existé à l'état de *viæ strætæ*; nulle part, du moins, pas même aux abords de stations aussi importantes que Lixus ou Volubilis, nous n'en avons trouvé le moindre vestige : le tracé des deux routes antiques n'est jalonné que par quelques débris de ponts. Nous n'avons pas rencontré, d'ailleurs, et l'on n'a jamais découvert, que nous sachions, une seule borne milliaire. En rapprochant ce dernier fait des inexactitudes évidentes dont sont entachées les données numériques de l'*Itinéraire* aussi bien que les distances indiquées par Pline entre divers points dont les positions sont bien établies, on est conduit à affirmer que les routes de la Tingitane n'avaient été ni mesurées ni tracées. Les deux voies qui figurent sur le Routier romain n'étaient vraisemblablement, comme les sentiers qui sillonnent encore aujourd'hui le Maroc, que de simples pistes, tracées au prin-

temps par les caravanes, effacées à l'automne par les pluies torrentielles qui précèdent l'hiver.

Il est facile de s'expliquer, du reste, que la Maurétanie soit restée en dehors du réseau routier qui couvrait le reste de l'empire. Le terrain compris entre Tingis et Sala se compose de plateaux sablonneux ou rocheux alternant avec des plaines d'alluvions : une voie régulièrement tracée et empierrée était inutile sur les terrasses toujours praticables, même dans la saison des pluies, qui séparent les bassins du Mharhar, de l'Oued Kharroub, du Loukkos, du Shou et du Bou Ragrag; il était impossible de l'établir dans ces mêmes bassins, complètement inondés en hiver, ou du moins on n'aurait pu le faire qu'au prix de travaux énormes : la traversée de la seule plaine du Subur aurait nécessité la construction d'un *agger* de près de vingt lieues dans un bassin où l'on est fort en peine de trouver, je ne dirai pas une pierre, mais un caillou. La route qui conduisait du bassin du Lixus à Tocolosida, en contournant la grande plaine du Subur, aurait été aussi difficile, sinon à tracer, du moins à entretenir; elle longeait, en effet, les contre-forts méridionaux des massifs du Rif, du Tselfat et du Zerhoun, et là, comme dans la plaine, chaque hiver détrempe ces pentes marneuses, les ravine, les creuse et emporte la piste de l'été précédent.

Ces difficultés du terrain, qui rendaient la construction de voies régulières plus utiles dans la Tingitane que partout ailleurs, n'auraient sans doute pas arrêté l'administration romaine si les nécessités du commerce ou de la défense avaient absolument exigé des moyens de communication permanents et réguliers. Tel ne paraît pas avoir été le cas. Le trafic, peu considérable selon toute apparence, qui s'effectuait entre l'intérieur de la Tingitane et la côte, trouvait un moyen de transport

aussi rapide qu'économique dans les deux grandes artères fluviales qui aboutissaient à Lixus et à Sala. Quant aux intérêts de la défense, quelques postes militaires, et les deux colonies de Volubilis et de Babba qui jouaient sans doute un rôle analogue, semblent avoir suffi pour protéger efficacement le triangle fort limité dans lequel se renfermait l'occupation romaine. En somme l'obscur province que nous a dépeinte Méla¹ n'a jamais eu une importance assez grande pour que Rome y livrât, contre la nature des choses et l'inertie de la race indigène, ces luttes dont tant de travaux gigantesques ont, partout ailleurs, en Afrique, éternisé le souvenir.

§ I^{er}.

LA VOIE DE TINGIS À AD MERCURIOS.

Le point de départ de cette route, dans l'*Itinéraire*, est le poste d'Ad Mercurios, le point le plus avancé qu'ait atteint l'occupation romaine au sud-ouest : la voie, dont le parcours total est évalué à 175 milles, aboutit à Tingis en passant par les stations de Sala, Thamusida, Banasa, Frigidæ, Lix, Tabernæ, Zilis et Ad Mercuri.

Trois de ces stations, Zilis, Lixus et Sala étaient déjà connues. Un heureux hasard m'ayant fait retrouver en 1871, lors de ma première excursion dans l'intérieur, l'emplacement de Banasa, la détermination de ce quatrième point facilitait singulièrement celle des stations d'Ad Mercuri, de Frigidæ et de Thamusida, placées désormais chacune entre deux positions connues. La découverte de Banasa indiquait en même temps la véritable direction de la voie romaine. La position de Zilis,

¹ I, v : « Ceterum regio ignobilis, et vix quicquam illustre sortita, parvis oppidis habitatur, parva flumina emittit, solo quam viris melior, et segnitia gentis obscura. »

de Lixus et de Sala avait toujours fait supposer jusqu'alors que la route antique longeait le littoral; Banasa se trouvant, en réalité, à plus de 30 milles dans l'intérieur, il devenait évident que la voie, à partir de Lixus, s'éloignait du rivage pour ne le rejoindre qu'à Sala.

La détermination exacte du tracé n'était plus dès lors qu'une question de distances à vérifier. Nous nous sommes attaché à entourer la solution de ce problème de toutes les garanties possibles en nous imposant la tâche de suivre, de Tanger à Sla, le parcours qu'on avait toujours assigné à la « voie du littoral », et de Sla à Tanger le tracé tout différent dont la position de Banasa révélait l'existence.

1. — AD MERCURI¹.

Mannert et Lapie placent cette première station, d'après Gräberg de Hemsö, à Almadrones, localité dont le nom, complètement inconnu dans le pays, appartient à la nomenclature espagnole. Almadrones, d'après la carte de Gräberg, serait la baie que dessine, au sud du cap Spartel, la falaise dans laquelle on a voulu retrouver la grotte d'Hercule. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'in vraisemblance d'une synonymie qui intervertit les distances indiquées par l'*Itinéraire* entre Tingis, Ad Mercuri et Zilis : Almadrones est à deux heures et demie de Tangèr et cinq heures d'Azila.

MM. Renou et Vivien de Saint-Martin placent Ad Mercuri au sud de l'embouchure du Tahaddart que le premier de ces deux auteurs confond avec la Ghrifa. Cette seconde hypothèse, qui ne repose que sur le calcul des distances en ligne

¹ Un certain nombre de manuscrits donnent la variante « Ad Mercurios » que nous réservons, avec Wesseling, pour l'ex-

ploratio voisine de Sala. La leçon « Ad Mercuri » a l'avantage de distinguer les deux stations.

AD MERCURI.
Dchar Djedid.
دشر الجديد

droite, tombe à son tour devant l'examen des localités. Il est matériellement impossible que la voie romaine ait suivi la direction qu'on lui assigne à travers les impraticables bas-fonds de Kâa er-Remel et du Mharhar pour aboutir à l'obstacle infranchissable qu'offre le large et profond estuaire du Tahad-dart.

La voie qui reliait Zilis à Tingis suivait nécessairement le tracé de la seule route qui existe encore aujourd'hui entre Tanger et Azila. Les difficultés du terrain ne permettent pas d'admettre un parcours différent. De Tingis, la route antique se dirigeait sur la pointe orientale de la colline d'Aïn Daliya, gagnait de là les hauteurs de Dar Aklâou, traversait la vallée de l'Oued el-Kharroub au point où le fleuve devient guéable, et atteignait Ad Mercuri sur les hauteurs d'El Garbiya, au village de Dchar Djedid, là même où nous avons retrouvé les ruines d'une ville romaine assez considérable.

Ce tracé est jalonné par une série de vestiges antiques. On remarque l'amorce d'un pont de construction romaine sur la rive gauche d'un des ruisseaux fangeux qui descendent des hauteurs de Bou Amar et coupent la route actuelle entre Bah-reïn et Aïn Daliya. Les ruines qui existent à la pointe occidentale de la colline d'Aïn Daliya, et auxquelles les indigènes donnent le nom de Souiyar, sont vraisemblablement celles d'un poste militaire destiné à défendre le défilé que traversait la voie antique entre cette pointe et le Mharhar. On retrouve enfin les vestiges de trois autres ponts, les deux premiers sur le Mharhar et l'un des bras morts de sa rive droite, à égale distance de Souiyar et de Mechra'at ech-Chedjra; le troisième sur une fondrière qui aboutit à l'Oued el-Kharroub entre Mechra'at el-Hihoui et Mechra'at el-Hechaf.

Les ruines d'Ad Mercuri couvrent un plateau de forme

elliptique, allongé de l'ouest à l'est, et rattaché au massif de la Gharbiya par un étranglement d'une centaine de mètres. Deux profonds ravins, le Khandak el-Hadjel au nord, et le Khandak el-Djenânat au sud, descendent de cet étranglement vers la vallée de l'Oued el-Kharroub et formaient de puissantes défenses naturelles complétées par une muraille qui suivait exactement les contours assez accidentés du plateau. Le développement de cette enceinte peut être évalué à près de trois milles romains; le grand axe de l'ellipse mesure 1,250 mètres; le plus petit 550. La ligne des remparts est à peine indiquée par quelques débris sur la partie septentrionale du plateau que couvrent d'ailleurs presque entièrement les constructions et les jardins de Dchar-Djedid. Elle est très-reconnaissable, au contraire, à l'ouest, où un mur puissant fermait l'étranglement dont nous avons parlé; au sud, où l'on retrouve sur plusieurs points des vestiges d'un mur semblable, et surtout à l'est, où l'enceinte, formée de gros blocs régulièrement taillés, s'étend sans interruption d'Aïn Kheil à la coupure par laquelle le chemin de Tanger débouche sur le plateau.

En dehors et à peu de distance, au sud-est, de cette partie de l'enceinte, on remarque un édifice rectangulaire, mesurant environ 25 mètres sur 12 et bâti en blocage revêtu d'un ciment lisse d'une extrême dureté. La hauteur de cette construction, adossée à la colline, varie suivant la pente du terrain de 1 à 3 mètres. Les murailles, très-épaisses, sont soutenues par de puissants contre-forts. L'intérieur du rectangle est partagé par de solides murs de refend en quatre compartiments qui communiquent les uns avec les autres. L'ensemble de cette construction offre tous les caractères d'un réservoir ou d'une citerne non couverte. Les indigènes la désignent sous le nom de El-Heri, « le magasin à blé. » L'édifice que nous venons de

décrire est le seul monument de quelque importance qu'offrent les ruines d'Ad Mercuri.

L'amphithéâtre, ou plus exactement, je crois, le théâtre qu'avait signalé Davidson ¹ et que M. Drummond Hay, consul général d'Angleterre à Tanger, a encore vu en 1842, n'existe plus, à moins que l'enceinte semi-circulaire qu'on remarque non loin d'Aïn Kheil n'en représente les derniers vestiges. Chaque jour, du reste, voit diminuer le nombre des débris antiques qui couvraient, il y a quelques années encore, le plateau de Dchar Djedid : les indigènes brisent les blocs qui gênent les travaux du labourage et l'on peut constater, d'une année à l'autre, avec quelle rapidité s'accomplit cette œuvre de destruction.

La partie orientale de l'enceinte d'Ad Mercuri est celle où ces vestiges sont encore le plus nombreux. Elle paraît avoir formé le castrum et nous avons retrouvé, sur le point culminant, le soubassement d'un édifice assez considérable qui représente sans doute le temple auquel la ville antique avait dû son nom.

On ne compte pas moins de six heures, ou 36 kilomètres, entre Tanger et Dchar Djedid. La distance indiquée par l'*Itinéraire* est donc trop faible de 6 milles. Il en est de même de celle que le Routier romain indique entre Ad Mercuri et Zilis : les deux heures de marche qui séparent en droite ligne Dchar Djedid d'Azila représentant au moins 8 milles. Cette double inexactitude ne saurait s'expliquer, d'ailleurs, par une erreur de chiffres puisque Pline évalue à 25 milles la distance totale de Tingis à Zilis : elle prouve que la route n'avait pas été mesurée : là, comme ailleurs, les distances semblent avoir été

¹ Voy. Renou, *Description du Maroc*, p. 13.

évaluées d'abord en heures de marche qu'on aurait ensuite multipliées par le chiffre 3 pour les convertir en milles.

D'Ad Mercuri à Zilis, la voie romaine paraît avoir longé l'extrémité nord-ouest du plateau de la Gharbiya jusqu'à l'Oued el-Aïacha : les vestiges de pont qu'on remarque à Mechra'at el-Ghrifa peuvent faire supposer qu'elle franchissait le fleuve là même où on le passe encore aujourd'hui. De là, elle se dirigeait en droite ligne sur Zilis (Azila) à travers le plateau qui sépare l'Oued el-Aïacha de l'Oued el-Halou, en laissant sur la droite les marécages formés par le premier de ces deux cours d'eau.

2. — TABERNÆ.

L'*Itinéraire* compte 14 milles de Zilis à Tabernæ, 16 de Tabernæ à Lixus, et Pline évalue à 32 milles la distance totale qui séparait les deux points extrêmes¹. Azila n'étant qu'à 22 milles d'El-Araïch, en suivant le littoral, la voie romaine devait décrire vers l'intérieur, entre Zilis et Lixus, un angle analogue à celui qu'elle présentait entre Tingis et Zilis.

Ce détour, comme le précédent, s'explique par les difficultés du terrain. Trois chemins peuvent conduire d'Azila à El-Araïch. Le premier, qui est le plus direct, longe la côte et passe par Sidi bou Mghaïts et Haffat el-Beïda; difficile dans la bonne saison, il est tout à fait impraticable lorsque les pluies ont détrempé les pentes marneuses qu'il gravit ou descend tour à tour : les caravanes ne s'y engagent jamais. La seconde route traverse le massif montagneux d'Es-Sebt et d'El-'Onsar et présente les mêmes difficultés. La troisième tourne ce

TABERNÆ.
Lella Djilaliya.
للة الجلالية

¹ V, 1 : « Ab eo xxv M. pass. in ora Oceani Colonia Augusti Julia Constantia Zilis. et ab ea xxxii M. passuum Colonia a Claudio Cæsare facta Lixos. »

même massif et passe par Houmar, Lella Djilaliya, Zeïtoun Oulad ben Hellâl, Aïn Kta et El-Khmis. C'est cette dernière route qu'on suit presque toujours.

La direction de la voie est indiquée, entre Azila et Houmar, par les restes d'un pont antique jeté sur l'Oued Touareus es-Sahel : une des culées subsiste encore avec l'amorce de la voûte ; elle est construite en pierres de petit appareil, séparées par des cordons de briques. Le ciment est d'une extrême dureté. Deux gisements de ruines assez considérables se rencontrent en outre entre Houmar et El-Araïch, à Lella Djilaliya et à Zeïtoun Oulad ben Hellâl.

Les ruines qu'on remarque sur ce dernier point sont celles d'un bourg ou d'une grande villa : assez étendues, mais très-confuses, elles couvrent le sommet et la pente méridionale d'un petit plateau sous lequel passe la route de Tanger à El-Araïch. On retrouve sur le plateau même beaucoup de pierres taillées, soit dispersées, soit entassées par les indigènes pour former l'enceinte des trois ou quatre *heuch* qui couronnent la colline. Les pentes du plateau sont couvertes de débris de tuiles, de grandes briques et de fragments de blocage. L'espace dans lequel s'accumulent ces décombres est circonscrit par un ressaut de terrain qui permet d'évaluer à un demi-mille environ le périmètre de l'établissement antique.

Zeïtoun Oulad ben Hellâl est à 3 heures 35 minutes d'Azila et 3 heures 15 minutes de Tchemmich, alors que l'*Itinéraire* indique 14 milles entre Zilis et Tabernæ, et 16 milles entre Tabernæ et Lixus. La proportion des deux distances se trouvant intervertie, la station de Tabernæ doit être cherchée plus près d'Azila. Lella Djilaliya, située à 3 heures de cette dernière ville et 3 heures 45 minutes de Tchemmich, se trouve précisément aux distances proportionnelles, et, à

très-peu de chose près, aux distances absolues indiquées par l'*Itinéraire*. Nous considérons cette synonymie comme d'autant plus probable qu'il n'existe aucun autre gisement de ruines dans le rayon où l'on peut chercher l'équivalent de Tabernæ.

Les ruines de Lella Djilaliya couvrent l'extrémité septentrionale d'un plateau baigné par l'Oued el-Ghanem ou Oued es-Sebt, le seul cours d'eau qui se jette dans l'Océan entre Azila et El-Araïch. L'enceinte de la ville antique, parfaitement reconnaissable, présente un développement de 975 mètres. Le terrain se relève à l'angle nord-est. C'est sur cette plate-forme naturelle que s'élevait le castrum, isolé de la ville proprement dite par une ligne de murailles construites en pierres de grand appareil. Le développement de l'enceinte du castrum est d'environ 369 mètres.

La surface de la ville antique est presque entièrement couverte aujourd'hui par un épais fourré d'oliviers sauvages, sous lequel se sont amoncelés les débris. Le seul édifice dont le plan soit reconnaissable est situé dans le castrum : construit en belles pierres de taille de 95 centimètres de longueur sur 56 centimètres de hauteur et 45 centimètres d'épaisseur, il se compose d'une enceinte principale divisée en un certain nombre de salles, et précédée d'une autre enceinte. Les murs ne dépassent pas la hauteur du sol actuel. Une fouille pratiquée à l'intérieur de la salle centrale m'a permis de constater que, du sol actuel jusqu'au *pavimentum*, le mur, formé de quatre assises, présente une hauteur de 2 mètres 18 centimètres. Les briques calcinées et les masses de métal fondu qu'on retrouve dans les décombres prouvent que l'édifice a été incendié.

A en juger par les ruines qui couvrent le plateau de Lella

Djilaliya, en dehors de l'enceinte, les faubourgs de Tabernæ devaient égaler en étendue la ville proprement dite.

A partir de Tabernæ, la voie romaine suivait le plateau assez élevé d'El-Khmis, où se trouvent les ruines d'une villa antique, et descendait directement sur Lixus, en laissant à droite la route de Tanger à El-Araïch.

3. — FRIGIDÆ.

FRIGIDÆ.
Soueïr.
سويير

Pline évalue à 75 milles la distance qui séparait Lixus de Banasa¹ : l'*Itinéraire* ne compte que 16 milles de Lixus à Frigidæ et 24 ou 34² de Frigidæ à Banasa, en tout 40 ou 50 milles. Si le chiffre donné par Pline n'est pas purement et simplement une erreur, l'écart entre les deux données numériques est trop considérable pour qu'elles s'appliquent au même tracé : on peut l'expliquer, d'ailleurs, par l'étude des communications actuelles.

Deux routes, en effet, peuvent conduire de Tchemmich (Lixus) à Sidi Ali bou Djenoun (Banasa). La première, de beaucoup la plus longue, remonte la vallée du Loukkos jusqu'à la hauteur de Ksar el-Kebir, traverse le défilé de l'Oued Ma el-Berda et redescend le cours de l'Oued Mda jusqu'à Sidi Aïssa bel Ahsen, d'où elle gagne directement le Sbou. Le développement de ce tracé paraît être de 68 à 70 milles romains : on peut donc le considérer comme l'évaluation approximative d'une des deux voies qui conduisaient de Lixus à Banasa.

La seconde route, traversant le plateau que contourne la première, se dirige en droite ligne sur Sidi Ali bou Djenoun

¹ V, 1 : « ... Ab Lixo... Banasa LXXV. M. Valentia cognominata. »

² Le manuscrit P donne le chiffre 24 adopté par Parthey. — Tous les autres

donnent le chiffre 34. — Ce dernier, sans être exact, se rapproche davantage de la distance réelle.

en passant par Soueïr, la vallée de l'Oued Drader et la coupure qui sépare le Djebel Bourk des collines d'Aïn Ksab. Plus courte et plus facile que la première, elle a dû être, à l'époque romaine, comme elle l'est encore aujourd'hui, la voie de communication la plus fréquentée entre le bassin inférieur du Lixus et le cours moyen du Subur. Elle représente évidemment le tracé de l'*Itinéraire*.

Mais si la direction générale de la voie romaine n'est pas douteuse, il est fort difficile d'appliquer les chiffres du Routier romain aux distances constatées par la carte.

La distance qui sépare Tchemmich de Sidi Ali bou Djenoun peut être évaluée à 69 kilomètres et demi, ou 46 milles trois quarts¹. Le chiffre total de 40 milles indiqué par l'*Itinéraire* entre Lixus et Banasa est donc trop faible : celui de 50 milles un peu trop fort.

Les distances partielles sont également fausses : de Tchemmich à Soueïr, que nous considérons comme l'équivalent de Frigidæ, il n'y a pas moins de 26 kilomètres, ou 17 milles et demi; de Soueïr à Sidi Ali, 43 kilomètres et demi, soit un peu moins de 29 milles un tiers.

La synonymie de Frigidæ et de Soueïr n'en est pas moins probable. Les ruines de Soueïr sont les seules qui existent entre Lixus et Banasa, et les sources d'eau vive près desquelles elles se trouvent peuvent expliquer le nom qu'avait reçu la station antique².

¹ J'ai compté 4 heures entre El-Araïch et Soueïr; 4 heures entre Soueïr et Aïn Ksab; 3 heures entre ce dernier point et Sidi Ali bou Djenoun. Chaque heure de la première et de la troisième étape représentant 6,500 mètres, ces sept heures donnent un total de 45 kilomètres et demi.

J'estime à 24 kilomètres seulement la distance parcourue dans la seconde étape; notre marche avait été ralentie par le mauvais temps et n'a pas dû dépasser une moyenne de 6 kilomètres par heure.

² Le nom de Frigidæ est exactement traduit par celui d'Oued Ma el-Berda, « la

La station de Frigidæ, à en juger par le caractère particulier et le peu d'importance des vestiges qu'elle a laissés, n'a jamais dû être autre chose qu'un poste militaire.

Les ruines de Soueïr se réduisent à un rectangle exactement orienté et mesurant à l'intérieur 120 pas du nord au sud sur 96 de l'est à l'ouest. L'*area* offre une surface parfaitement plane. Les murailles sont construites en pierres de moyen appareil et présentent le même aspect que le rempart méridional de Lixus et que l'angle nord-nord-est des murs d'Ad Mercuri. Il ne reste guère de cette enceinte qu'un pan de 6 ou 7 mètres de longueur et de 1 mètre et demi de hauteur, sur la face méridionale du rectangle. Partout ailleurs le rempart n'est plus indiqué que par une sorte d'*agger* formé par les débris accumulés. Les pierres du revêtement auraient été employées jadis, au dire des indigènes, à construire un moulin dont les ruines existent encore à peu de distance sur l'Oued Soueïr.

A une centaine de pas de l'enceinte, vers le sud, et près d'une source appelée Aïn el-Hammam, on remarque quelques blocs antiques et une grande dalle de marbre gris. La source elle-même est entourée d'une muraille construite avec des matériaux romains. D'après la tradition locale, un aqueduc aurait amené autrefois dans les ruines mêmes de Soueïr les eaux d'une autre source plus éloignée appelée Aïn Smit¹.

rivière aux eaux froides,» donné à l'un des cours d'eau qu'on rencontre sur la première des deux routes que j'ai décrites. On serait donc tenté de chercher de ce côté les ruines de Frigidæ si les distances se rapprochaient davantage de celles de l'*Itinéraire*; mais il n'en est pas ainsi : l'Oued Ma el-Berda est à 32 milles environ de Lixus et 35 de Banasa. Il n'existe

d'ailleurs, sur ce point, aucun vestige antique.

¹ Bien que ces mots *Aïn Smit* aient, à la rigueur, une signification en arabe, عيني اصمت, « la source sauvage, » les indigènes n'y attachent aucun sens, et je serais tenté d'y voir une altération du mot berbère *sentit* qui traduit exactement le mot latin *Frigidæ*.

4. — BANASA.

Les ruines de Banasa, situées sur la rive gauche du Sbou, couvrent un monticule allongé, à triple sommet, perpendiculaire au fleuve qui en baigne la pointe septentrionale, et d'autant plus remarquable, bien que sa hauteur absolue ne dépasse pas une vingtaine de mètres, que l'immense plaine qu'il domine n'offre, à perte de vue, aucun accident de terrain appréciable. Dans ce bassin si fertile, mais souvent inondé par le fleuve et toujours profondément détrempé dans la saison des pluies, la modeste colline qui porte aujourd'hui la *koubba* de Sidi Ali bou Djenoun a toujours dû être un centre de population indiqué par la nature des lieux. C'est là que nous retrouvons, en effet, la principale station de la voie qui conduisait de Lixus à Sala, et déjà dans la seconde moitié du 1^{er} siècle, cette station était devenue une colonie¹ sous le nom de *Banasa Valentia*.

COLONIA ÆLIA
BANASA.
Sidi Ali bou
Djenoun.
سیدی علی البجنون

Il n'est pas probable toutefois, à en juger par le peu d'étendue de ses ruines, qu'elle ait jamais été très-prospère. Ptolémée la nomme cependant parmi les villes remarquables de la Tingitane.

Le développement de l'enceinte de Banasa, mesuré à la base de la colline, peut être évalué à 1,100 mètres. Du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire dans le grand axe de l'ellipse allongée que forme la ville antique, on compte 618 pas, ou un peu plus de 400 mètres.

La ligne des murs, presque entièrement détruite, n'offre de spécimen bien marqué qu'à la pointe sud-ouest où l'on reconnaît, entre deux tours ou plutôt deux saillants carrés, les traces d'une des portes. L'appareil des murailles, composé de pierres

¹ Pline, V, 1 : « Tertia... Banasa Valentia cognominata. »

d'une dimension moyenne, unies par un ciment d'une grande dureté, est identique à celui des remparts romains de Lixus.

Dans l'enceinte même de la cité antique, il n'existe aucun débris de quelque importance. On remarque seulement, sur la partie méridionale du plateau, une sorte d'enceinte rectangulaire formée par une ligne de blocs de très-grandes dimensions mais disjoints et assez irrégulièrement disposés; elle ne mesure pas plus de 12 pas sur 15.

Au nord de l'extrémité de la colline qui touche au Sbou une dépression de terrain, de forme semi-circulaire et assez profonde, indique peut-être l'emplacement d'un théâtre : la disposition naturelle du terrain paraît avoir été utilisée pour la *cavea*.

Non loin de là, on aperçoit dans la berge très-escarpée du Sbou quelques blocs qui indiquent l'emplacement du pont sur lequel la voie romaine franchissait le Subur. Les indigènes m'ont affirmé que des vestiges de ce pont existent dans toute la largeur du lit du fleuve.

L'emplacement de Banasa est couvert de débris de tuiles, de briques, de poterie et de gros blocs de pierre ou de marbre parmi lesquels j'avais remarqué, lors de ma première exploration, une base de colonne et deux beaux chapiteaux corinthiens en marbre blanc. Je ne les ai pas retrouvés à ma seconde visite, et j'ai constaté en même temps la disparition d'une portion notable du *saxum quadratum*, pierre ou marbre. Informations prises, j'ai su que les indigènes venaient de cinq ou six lieues à la ronde s'approvisionner à Sidi Ali bou Djennoun des pierres qui manquent absolument dans la plaine du Sbou. A deux ans de distance, les ressources qu'offrent à cet égard les ruines de Banasa avaient assez diminué pour que j'en fusse frappé, et je m'explique sans peine aujourd'hui l'ex-

trême rareté des vestiges antiques au Maroc : le marbre sert à faire de la chaux et les belles assises romaines disparaissent une à une, réduites en moellons ou dispersées dans les douars où elles servent surtout de lavoirs aux femmes arabes.

La synonymie de Banasa et de Sidi Ali bou Djenoun est certaine : elle résulte de l'inscription suivante que j'ai trouvée, le 14 novembre 1871, sur le versant nord-ouest de la colline (voy. Pl. VI, fig. 1) :

..A T I C O P O N T I . . .
 ...X I M O T R I B V N I . . .
 ...E S T A T I S · P · P · C O S ·
 ...A N T I B V S · C · C A S T R I C · ·
 ..I I O ^{II} E T Q · I V N I O · G A . . .
 ... I I V I R I S · C O L
 . E L I A E B A N A S A E
 . . D · D · D

Ainsi que l'a constaté mon savant ami, M. Ernest Desjardins, à qui je m'étais empressé de communiquer ce texte¹, l'inscription est une dédicace de l'empereur Commode et date de l'année 177. Elle nous apprend que Banasa avait échangé, à l'époque des Antonins, son surnom de *Valentia* contre celui d'*Ælia*, ou y avait tout au moins ajouté ce dernier.

¹ *Rev. archéol.* déc. 1872, nouv. sér. t. XXIV, p. 366-367. Voici la restitution proposée :

imp. caesari
 m. aurelio commodo
 augusto germanico
 sarMATICO PONTIfici
 maXIMO TRIBVNiciae
 poteSTATIS · C · C A S T R I C I O
 ..I I O ^{II} E T Q · I V N I O · G A . . .
 I I V I R I S C O L
 aELIAE BANASAE
 D D D

5. — THAMUSIDA.

THAMUSIDA (It.).
 Θαμουσιδα (Ptol.).
 Sidi Ali ben
 Hamed.
 سيدى على بن احمد

L'*Itinéraire* place Thamusida à égale distance (32 milles) de Banasa et de Sala. Cette indication m'avait amené à supposer que les ruines de cette station devaient se retrouver sur le Sbou, à 4 heures environ de son embouchure.

C'est précisément sur le point que je considérais, *a priori*, comme l'emplacement probable de Thamusida que j'ai retrouvé, en 1874, en explorant le cours du Sbou de Mehdiya à Sidi Ali bou Djenoun, les ruines assez étendues d'une ville antique qui ne peut être que la station de l'*Itinéraire*.

Ces ruines, dominées aujourd'hui par la *koubba* de Sidi Ali ben Hamed, sont situées à 7 heures et demie de Sla et 8 heures de Sidi Ali bou Djenoun; mais cette dernière distance, mesurée sur la route qui longe constamment la rive droite du Sbou, n'est que de 7 heures et demie lorsqu'on suit le tracé antique. Ainsi que j'ai pu m'en assurer par les vestiges de ponts qu'on remarque à Sidi Ali ben Hamed et au *had* ou marché des Oulad Djelloul, la voie romaine, tracée de Sala à Thamusida sur la rive gauche du Subur, franchissait le fleuve à Thamusida même pour éviter les marais de l'Oued Beh't, et repassait sur la rive gauche, à la hauteur du *had* des Oulad Djelloul pour gagner directement Banasa, située, comme Thamusida, sur cette même rive gauche. Les ruines de Sidi Ali ben Hamed se trouvent donc, en réalité, à égale distance de Sla et de Sidi Ali bou Djenoun. Les 15 heures qui séparent ces deux derniers points représentant, d'ailleurs, à une vitesse moyenne de 6 kilomètres par heure, les LXIV milles indiqués par l'*Itinéraire* entre Banasa et Sala, l'identité de Thamusida et de Sidi Ali ben Hamed est certaine. J'ajouterai que les ruines de

Sidi Ali ben Hamed sont les seules qui existent dans tout le bassin inférieur du Sbou ¹.

Thamusida s'étendait sur un plateau incliné en pente douce, du sud au nord, dont la base est baignée par le fleuve. L'enceinte subsiste seule aujourd'hui. Bien que fort mutilée au nord et à l'est, elle est assez reconnaissable cependant pour qu'on puisse la suivre dans tout son périmètre. Elle présente la forme d'un parallélogramme modifié par un plan coupé à l'angle sud-est et flanqué, à l'angle sud-ouest, d'un *castrum* rectangulaire d'une centaine de mètres, comprenant la partie la plus élevée du plateau. C'est sur ce tertre que s'élève la koubba de Sidi Ali ben Hamed.

Le développement total de l'enceinte peut être de 1,500 à 1,600 mètres. Le front sud a 400 mètres environ en y comprenant le *castrum* avec lequel il se confond. Le front ouest, au contraire, ne commence qu'à l'angle nord-est du *castrum* et peut avoir 280 mètres : le mur, à 60 mètres environ de ce même angle, forme un redan sur lequel s'ouvrait une des portes. Le front nord, long de 360 mètres, est parallèle au Sbou et plonge en partie dans la berge : sur d'autres points la berge s'éloigne du rempart et offre des débris assez importants d'un quai bâti en pierres de grand appareil.

A 200 mètres de l'angle nord-est on remarque, sur les bords du Sbou, les vestiges du pont dont j'ai parlé ; le lit du fleuve, sur ce point, est traversé, m'ont assuré les indigènes, par une ligne de décombres.

L'*area* de la ville antique, cultivée par les Beni Ahsen qui

¹ J'ai retrouvé quelques vestiges romains, probablement ceux d'une villa, sur la rive gauche du Sbou, dans l'intérieur d'une boucle formée par le fleuve à la

hauteur du Had des Oulad Djelloul. Les indigènes appellent cette localité *El-Khaloua* « la solitaire ».

campent dans le voisinage, n'offre plus aucun débris appréciable; mais les indigènes y trouvent toujours, à l'époque des labours, des médailles et des fragments de poterie.

Il existe, en outre, en face de Sidi Ali ben Ahmed, sur la rive droite du Sbou, des vestiges assez considérables d'une enceinte bâtie en pierres de grand appareil : ces ruines, qui portent le nom de Fghaina, sont vraisemblablement celles d'un poste militaire.

De Thamusida, la voie romaine gagnait probablement Sala par la route qu'on suit encore aujourd'hui et qui longe la lisière de la forêt de Mâmoura.

6. — AD MERCURIOS.

EXPLORATIO
AD MERCURIOS.
Entre
l'Oued Ikkem
et l'Oued Cherrat.

L'exploratio ad Mercurios, située à 16 milles au delà de Sala, n'a laissé aucune trace. Toutes les recherches que j'ai faites pour la retrouver sont demeurées sans résultat.

D'après l'hypothèse la plus généralement adoptée, le poste d'Ad Mercurios aurait été situé sur l'Oued Ikkem, à 3 heures et demie ou un peu plus de 16 milles romains de Sala, et à peu de distance du littoral. La donnée numérique de *l'Itinéraire* nous conduirait à le placer entre l'Oued Ikkem et l'Oued Cherrat, non loin du point où s'élève aujourd'hui le poste marocain de Kasha Djedida. C'est à partir de l'Oued Ikkem, du reste, que la route du littoral devient dangereuse : les hauteurs qui la dominant se rattachent, comme nous l'avons dit, aux montagnes berbères. *L'exploratio ad Mercurios* avait vraisemblablement pour objet de contenir ou de surveiller les incursions des Autololes; les trois kasbas que l'on rencontre aujourd'hui entre l'Oued Ikkem et Fdala ont été construites dans un but analogue.

§ II.

LA VOIE DE TOCOLOSIDA À TINGIS.

La domination romaine ne paraît pas avoir dépassé, au sud-est, le Djebel Zerhoun. Ni Léon l'Africain, ni les géographes arabes du moyen âge ne signalent de vestiges antiques au delà de ce massif montagneux dans lequel se retrouvent les traces de plusieurs établissements romains. Placé comme une forteresse naturelle entre Fez et Meknès, dominant à l'est le cours supérieur du Sbou, au nord et au sud les derniers contre-forts du Rif et de l'Atlas, à l'ouest, les plaines immenses qui s'étendent entre ces mêmes contre-forts et l'Océan, le Zerhoun, dans le système d'occupation restreinte qui avait été adopté pour la Tingitane, était la limite naturelle en même temps que l'un des principaux boulevards de la province. C'est de là que partait la route conduisant de Tocolosida à Tingis par Volubilis, Aquæ Dacicæ, Gilda, Viposcianæ, Tremulæ, Oppidum Novum, Ad Novas et Ad Mercuri où elle rejoignait la voie de Tingis à Sala.

1. — VOLUBILIS.

De ces différentes stations, une seule, Volubilis¹, avait pu jusqu'ici être approximativement déterminée. La longueur totale de la route, l'indication de Pline qui place Volubilis à égale distance des deux mers, l'existence de ruines romaines dans le Zerhoun, près de la ville berbère de Oualili, l'identité très-vraisemblable de ce nom de Oualili et de celui de la sta-

VOLVBILIS.
Ksar Farâoun.
قصر فرعون

¹ *Volubilis* (Méla, III, x). — *Volubile oppidum* (Pline, V, 1). — *Ὀύολουβιλίς* (Ptol. IV, 1, 14; VIII, XIII, 6). — R. P.

VOLVBILITANORVM. — MVNICIPIVM VOLVBILITANVM (Inscript.). — *Volubilis Colonia* (*It. Ant.*).

tion antique, avaient fait supposer que Volubilis devait se retrouver dans le massif du Zerhoun, soit à Ksar Farâoun où Windus, en 1721, avait vu des ruines considérables, soit à Moula Idris que Léon l'Africain affirmait avoir succédé à une ville romaine. On ignorait toutefois la situation exacte de Ksar Farâoun et de Moula Idris ainsi que leur position respective. Aussi, tandis que certains géographes faisaient correspondre Ksar Farâoun à Volubilis, d'autres le considéraient comme l'équivalent de Tocolosida¹.

J'ai pu visiter le Zerhoun au retour d'une mission qui m'avait appelé à Meknès en 1874, et fixer toute la topographie de cette contrée jusqu'alors si mal connue.

Les ruines de Ksar Farâoun sont celles de Volubilis : cette synonymie est assurée par deux documents épigraphiques.

Ksar Farâoun est situé sur le versant occidental du Zerhoun à 6 heures sud-est de Sidi Gueddar, 3 heures 35 minutes sud-est de Sidi Kassem, à 3 heures 45 minutes nord de Meknès, et 20 minutes nord-ouest de Moula Idris. On compte 11 heures 30 minutes de marche, à 6,500 mètres par heure, entre Ksar Farâoun et Sidi Ali bou Djenoun. Volubilis était donc à 50 milles romains de Banasa, et non pas à

¹ Volubilis est identifiée à Moula Idris par Gräberg de Hemsö et Renou ; à Sidi Kassem par Lapie ; Mannert la place à Gualili ou Oualili, d'après Léon l'Africain ; mais la position qu'il assigne à Oualili est fautive puisqu'il la suppose située sur le Sbou, à 35 milles de Banasa qu'il identifie à Mâmora (Mehdiya). Il y a là toute une série d'erreurs provenant des indications mal comprises de Léon l'Africain, d'un renseignement erroné de Pline, et de la fautive direction attribuée à la route de Tingis à Sala. Forbigier donne égale-

ment la synonymie de Oualili qu'il fait correspondre à Moula Idris.

Tocolosida pour Mannert est Mghila, située dans le Zerhoun, à 7 heures de Moula Idris. Lapie l'identifie à un bordj voisin de Sidi Kassem ; M. Renou à Ksar Farâoun ; Gräberg de Hemsö, avec sa légèreté habituelle, la place à Amergo, entre le Sbou et le Ouargha. Il est vrai qu'il place Moula Idris, sur sa carte, à 22 lieues au nord de Meknès, alors que la distance réelle est de 3 heures et demie.

35 milles comme l'a affirmé Pline. Le même auteur ajoute que Volubile était située à égale distance des deux mers¹; cette seconde indication est plus vraie : Ksar Farâoun est, à quelques milles près, également éloigné de Sala et de la côte du Rif. Mannert, qui reproche à Pline de n'avoir pas compris sa propre donnée, s'est complètement trompé lui-même sur le sens de la phrase de l'encyclopédiste romain, en supposant que le mot *tantumdem* se rapportait à la distance précédemment indiquée de 35 milles, et que cette double distance conduisait à deux points différents du littoral atlantique. M. Renou s'est également mépris sur le sens de ce passage de Pline lorsqu'il propose de remplacer le chiffre 35 par celui de 85, représentant la distance qui séparait Volubilis de l'Atlantique et de la Méditerranée.

Les ruines de Ksar Farâoun couvrent une éminence de forme elliptique projetée par un contre-fort du Zerhoun. Deux profonds ravins défendent à l'ouest et à l'est le plateau sur lequel s'élevait Volubilis : l'Oued Farâoun le baigne au sud-est et au sud².

L'enceinte, construite en pierres de grand appareil et flanquée de tours rondes, présente un développement de 4,580 pas ou 3,664 mètres : le diamètre, du nord au sud, est d'environ 900 mètres : le grand axe de l'ellipse en mesure 1,300. Quatre portes, dont trois sont encore parfaitement reconnaissables, donnaient accès dans la ville : la première s'ouvre au nord-nord-est, près du ravin oriental ; la seconde au nord, à 690 pas environ de la première ; la troisième à l'ouest, à 640 pas de la seconde. La quatrième porte a disparu avec une

¹ V, 1 : « Ab ea (Banasa) xxxv m. pass. Volubile oppidum, tantumdem a mari utroque distans. »

² L'Oued Farâoun prend sa source dans le Zerhoun, à Aïn Chânech, et se jette dans le Rdem, tributaire du Sbou.

portion de l'enceinte : mais elle devait se trouver au sud, à 1,600 pas de la troisième et 1,620 de la première, en face d'un pont dont les amorces existent encore sur les deux rives de l'Oued Farâoun.

Volubilis a longtemps servi de carrière : c'est de là qu'ont été tirés les matériaux employés à la construction des principaux édifices de Meknès¹. Une des portes de l'enceinte du palais impérial, Bab Mansour el Euldj, est ornée de colonnes du plus beau marbre et de chapiteaux corinthiens d'un travail remarquable. C'est surtout sous le règne de Moula Ismaïl que la ville antique a été dépouillée au profit de Meknès. Aussi le plateau de Volubilis n'offre-t-il plus que deux grands édifices encore debout.

Le premier est un arc de triomphe dont Windus a donné un dessin assez grossier, mais d'autant plus précieux que le monument a beaucoup souffert depuis l'époque où le voyageur anglais a visité Ksar Farâoun. L'arc n'avait encore perdu qu'une partie de son entablement : la voûte s'est écroulée depuis : il ne reste aujourd'hui que les pieds-droits et les premiers voussoirs.

L'arc de triomphe a 20^m,10 de largeur sur 4^m,65 de profondeur. L'arcade a 6^m,50 d'ouverture : d'après Windus sa hauteur, sous la clef de voûte, était de 26 pieds anglais. Les pieds-droits, larges de 6^m,80, offrent sur la façade orientale deux fausses niches, hautes de 2^m,80 sur 1^m,40 de largeur, d'une structure assez étrange : deux monolithes forment les montants sur lesquels reposent deux blocs inclinés l'un vers l'autre à 40 degrés.

Je n'ai retrouvé que deux des quatre fragments d'inscrip-

¹ On voit encore sur la route de Ksar Farâoun à Meknès, au bas de la descente d'Akabat el-Arabi, une vingtaine de gros

blocs qu'on a renoncé à transporter plus loin et qui gisent là depuis deux siècles.

tion recueillis par Windus au pied de l'arc de triomphe, et que nous reproduisons ci-dessous : les deux autres (n^{os} 1 et 4) ont été ensevelis sous les débris de la voûte :

N ^o 1.	N ^o 2.	N ^o 3.	N ^o 4.
MAX·B	MAX·G		IIICO
ETIVLI	VGPIAE	ICIMA	ETPATRIA
ITANO	MOBSI	EMEIV	
ICIPES	LGENTI	RCVM	
EET	INTE·M.		
	IENDV		

L'étude de ces fragments, qu'on n'avait jamais essayé d'interpréter jusqu'ici, permet de reconstituer la plus grande partie du texte :

IMP·CAES·M·AVRELIO SEVERO ANTONINO PIO FELICI AUG·PARTHICO
 MAX·BRIT·MAX·GERMANICO MAX·PONT·MAX·TRIB POT·XVIII COSIII·IMP·III P·P·PROCOS
 ETIVLIAE AVG·PIAE FELICIMATRI CASTRORVM ET SENAT ET PATRIAE R·P·VOLVBIL
 ITANORVM MOB SINGVLAREMEIVS ERGA DEVOTISSIMOS NVMINIEIVS·MVN
 ICIPES INDV LGENTIAMA RCVM TRIVMPHALEM A SOLO D·D·FECIT CVRANT
 EET DEDICANTEM·ANTONIO.....
FACIENDVM.....

L'inscription nous paraît donc donner d'une manière certaine :

1^o Les noms des personnages en l'honneur desquels l'arc de triomphe de Ksar Farâoun a été élevé : Caracalla et Julia Domna;

2^o L'année dans laquelle ce monument a été construit : le surnom de *Germanicus* indique que l'édifice n'est pas antérieur à l'année 213. La première ligne du quatrième fragments, d'autre part, contient évidemment la dernière partie du chiffre de la puissance tribunitienne; ce chiffre, qui ne peut être que XVIII, nous donne la date exacte, 216;

3^o L'ethnique du municipes par lequel l'arc a été érigé, *Vobulibitani*.

La dédicace de l'arc de triomphe de Volubilis est à peu près conçue dans les mêmes termes que celle de l'arc de Djemila, également élevé en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna. Les deux édifices ont été construits à la même époque et sans doute à la même occasion; peut-être lors d'un voyage de Caracalla en Afrique, ce que semblerait indiquer le titre de *Proconsul* qui lui est donné dans l'inscription de Djemila et que j'ai cru devoir rétablir dans celle de Ksar Farâoun.

Le second monument de Ksar Farâoun s'élève à 100 pas environ de l'arc de triomphe de Caracalla. Ce sont les ruines assez importantes d'un grand édifice, probablement d'une basilique, dont l'enceinte mesure 43^m,89 du nord au sud, sur 25^m,20 de l'est à l'ouest. La *cella*, longue de 29^m,09, est séparée des deux *pronaos* que présente l'enceinte au nord et au sud par une sorte de portique composé de deux arcades superposées de 2^m,25 d'ouverture et d'une large baie de 11^m,70. Quatre portes latérales donnaient accès dans la *cella*. Toute la partie orientale de la basilique n'est plus qu'un monceau de décombres; la façade occidentale, bien que fort mutilée, offre encore des vestiges assez considérables pour qu'on puisse juger de l'ensemble de l'édifice; deux des arcades des extrémités sont encore debout, ainsi que la partie attenante de l'enceinte; la partie intermédiaire s'est écroulée sur une étendue de 18 mètres environ, probablement par l'effet d'un tremblement de terre; à en juger par la disposition des assises, régulièrement couchées les unes sur les autres, la muraille a été renversée d'un seul coup par une secousse violente agissant sur la base.

L'enceinte est ornée à l'extérieur de deux étages de colonnes engagées : le diamètre de ces demi-colonnes est de 48 centimètres; le large pilier, sur lequel elles sont appliquées, présente de chaque côté du fût une saillie de 35 centimètres. La largeur

de chaque entre-colonnement est de 2^m,65. En rapprochant ces mesures de la longueur totale de l'édifice, on trouve que le nombre des colonnes engagées était de douze à chaque étage. La hauteur du monument a été estimée par Windus à 60 pieds.

Les débris de fûts, de bases et de chapiteaux, qui existent encore dans l'enceinte de la basilique, prouvent qu'une double colonnade reliait, à l'intérieur, les deux portiques du nord à ceux du sud. Le diamètre des bases de colonne est de 1 mètre; celui des fûts est de 75 centimètres à la base. Les chapiteaux sont formés de feuilles trilobées d'un travail très-simple.

L'édifice que nous venons de décrire occupe, comme l'arc de triomphe, une sorte de terre-plein qui forme le point culminant du plateau de Volubilis. C'est sur le bord de ce terre-plein et à quelques pas du portique méridional du temple que j'ai retrouvé et estampé l'inscription suivante qui avait échappé à Windus et au baron d'Augustin, mais que M. Drummond Hay, consul général d'Angleterre, avait déjà copiée en 1842¹ (voy. Pl. VI, fig. 2) :

Q· CAECILIO Q· FILIO
 DOMITIANO CLAVDIA
 VOLVBILITANO DECV
 RIONI MVNICIPII
 VOLVBILITANI AN
 NORVM X A Q CAE
 CILIVS.....AGRA
 CILIS IICI.....
 ANTONIA.....
 .I. IIO I I
V.....

¹ Une copie très-imparfaite de cette inscription avait été envoyée, en 1835, à M. Hay, par un taleb de Moula Idris, Mohammed ben Mohammed es-Sahli.

L'inscription est gravée sur une table de calcaire dans un encadrement formé par une double torsade et une guirlande de rinceaux. L'encadrement, mesuré à l'intérieur, a 1^m,20 sur 60 centimètres. La hauteur des lettres est de 9 centimètres. L'angle inférieur de la dalle, à droite, a été emporté par une cassure qui se prolonge jusqu'au centre de l'inscription.

Ainsi qu'on le voit, l'épithaphe de Q. Caecilius Domitianus, décurion de Volubilis, donne deux fois l'ethnique dont les fragments de l'inscription de l'arc de Caracalla offrent la dernière partie, et justifie la restitution que nous avons proposée.

J'ai trouvé, en outre, sur la pente que domine la plate-forme du temple, les deux inscriptions suivantes :

N° 1.

M. FABIO L. FIL CL
ROGATO AN XVII
L. FABIVS CRISPVS
PATER
FILIO PIÏSSIMO POS

L'épithaphe est gravée sur un piédestal, dont la partie supérieure est percée de deux trous.

N° 2.

C. ONIQ
A.
DIC.

Cette inscription était gravée sur un piédestal semblable à celui de l'épithaphe n° 1. La surface de la pierre a malheureusement été enlevée par une cassure.

Un peu plus bas, et sur la même pente, on remarque trois ou quatre monuments funéraires d'une forme toute particu-

lière : je ne puis les comparer qu'à un volume relié posé sur la tranche de face. Gravées en très-petits caractères, les épitaphes sont illisibles, sauf quelques fragments de formules bien connues ¹.

Les carrières d'où ont été tirés les magnifiques matériaux qui ont servi à la construction de Volubilis sont situées à un quart d'heure de la ville antique, au-dessus du village berbère de Fartassa. On y remarque encore quelques blocs à demi détachés.

Le pont dont on retrouve les vestiges au sud du plateau de la ville antique reliait à Volubilis un faubourg assez considérable dont les ruines, d'ailleurs très-confuses, s'étendent sur la rive gauche de l'Oued Farâoun. Un autre faubourg paraît avoir existé à l'ouest, au delà du ravin qui aboutit à ce même cours d'eau ². Un mur construit en moellons l'avait rattaché, à une époque postérieure, à l'enceinte principale.

Le bourg de Moula Idris, habité par une population de Cheurfa, est situé à vingt minutes de Ksar Farâoun dans une des gorges les plus sauvages du Zerhoun : la ville s'étage pittoresquement sur les deux versants d'un ravin. Léon l'Africain qui la place, sous le nom de Gualili, à 8 milles de Ksar Farâoun, n'a certainement visité ni l'une ni l'autre de ces deux localités; de Ksar Farâoun, en effet, on aperçoit très-distinctement Moula Idris : les renseignements d'après lesquels il les a

¹ Les estampages que j'ai essayé de prendre ont été détruits par une pluie d'orage contre laquelle il m'a été impossible de les défendre, tout ce que nous possédions de manteaux servant, à ce moment, à protéger l'estampage bien autrement important de la pierre tumulaire de Q. Caccilius.

² D'après une note manuscrite de M. Drummond Hay, qui m'a été communiquée par son fils, sir John Drummond Hay, ministre de S. M. B. à Tanger, un autre pont existait encore, en 1842, au sud-ouest de la ville. Il n'en reste aucune trace aujourd'hui.

décrites paraissent d'ailleurs inexacts, en ce sens qu'il n'existerait pas de ruines romaines à Oualili et que les détails donnés sur cette dernière localité s'appliquent évidemment à Ksar Farâoun¹.

2. — TOCOLOSIDA.

La direction générale de la route de l'intérieur prouve que Tocolosida, le point extrême de ce tracé, était au sud de Volubilis. Les notations de Ptolémée le démontrent également. L'*Itinéraire* place cette dernière station à 3 ou 4 milles de la précédente. Le chiffre III, donné par le plus ancien manuscrit, paraît être le vrai : j'ai retrouvé en effet, à 45 minutes (4 kilomètres et demi) au sud de Ksar Farâoun, sur la route de Meknès, quelques vestiges antiques bien caractérisés. Le sol présente, sur une certaine étendue, des restes de murailles construites en pierre de grand appareil : le seuil de quelques édifices est encore visible avec les trous destinés à recevoir les gonds des portes. Plus voisines de Meknès que celles de Volubilis, ces ruines ont dû, à plus forte raison, souffrir du voisinage de la ville arabe et l'on s'explique facilement la disparition de la plus grande partie des matériaux. L'emplacement qu'elles couvrent est d'ailleurs parfaitement choisi pour un poste avancé : la ville était située à l'extrémité du grand plateau que le Zerhoun projette entre l'Oued Chedjra et l'Oued Rdem et dominait les plateaux immenses, mais moins élevés,

¹ *Descr. Afr.* p. 381 : « *Gualili oppidum.* A Romanis in summitate prædicti montis iis temporibus exstructum est quibus illi Granatam Bœticæ regebant. Undique muris ex lapide elaborato maximæque crassitudinis cinctum est.

« *Pharaonis palatium.* Exigua civitas a

Romanis in summitate cujusdam montis exstructa, a Gualili circiter octo distat miliaribus. . . . Mihi potius persuasum est ex latinis litteris civitatis muris insculptis conditores habuisse Romanos. In hujus circuitu duo præterfluunt utrimque fluvii. »

qu'occupe aujourd'hui Meknès et qui s'étendent jusqu'aux montagnes des Béni Mtir.

3. — AQUÆ DACICÆ, GILDA, VIPOSCIANÆ, TREMULÆ,
 OPPIDUM NOVUM, AD NOVAS.

De Volubilis jusqu'à Ad Mercuri, dont la synonymie est assurée, l'*Itinéraire* compte 126 milles, équivalant à 186 kilomètres et demi. C'est à peu près la seule indication qui nous permette de déterminer le tracé de la voie antique.

Deux routes conduisent aujourd'hui de Ksar Farâoun à Tanger. La première, qui est la plus courte, débouche du plateau de Volubilis dans la plaine du Sbou par le défilé de Bab Tisra Djorf, près de Sidi Kassem, et se dirige sur Ksar el-Kebir par la vallée de l'Oued Mda et les défilés de l'Oued Ma el-Berda. Elle n'est praticable que dans la belle saison, les pluies d'hiver transformant le bassin du Sbou en une vaste fondrière : on n'y rencontre d'ailleurs aucun vestige antique. La seconde route contourne ce même bassin par les hauteurs qui le dominant au sud-est et à l'est. De Ksar Farâoun, elle suit le versant ouest du Zerhoun, passe par le col de Zeggôta qui relie ce massif à celui du Tselfat et longe les pentes occidentales du Tselfat jusqu'au Sbou qu'elle traverse à Had Tekna. Elle abandonne à partir de ce point sa direction primitive, sud-nord, pour prendre celle du nord-ouest, se dirige sur Had Kort et Basra et rejoint la première route dans le défilé de l'Oued Ma el-Berda. Le développement de ce second tracé jusqu'à Ksar el-Kebir est de 125 kilomètres et demi. En ajoutant à ce chiffre les 63 kilomètres qui séparent Ksar el-Kebir de Dchar Djedid (Ad Mercuri), on obtient un total de 188 kilomètres et demi qui représente à 2 milles près les 126 milles de l'*Itinéraire*.

Cette seconde route est très-probablement le tracé de la voie antique, et c'est sur ce parcours que doivent se retrouver les six stations échelonnées entre Volubilis et Ad Mercuri¹.

AQUÆ DACICÆ.
Aïn el-Kibrit.
عين الكبريت

La première station, Aquæ Dacicæ, peut être identifiée avec certitude à Aïn el-Kibrit, source sulfureuse située au-dessous du pic du Tselfat, à 3 heures 50 minutes de Ksar Farâoun : la distance est d'un peu moins de 24 kilomètres (23 kilomètres 950 mètres) et représente, par conséquent, les 16 milles de l'*Itinéraire*. Aïn el-Kibrit est évidemment la source thermale à laquelle fait allusion le nom d'*Aquæ*.

De Ksar Farâoun à Aïn el-Kibrit, le tracé de la route est jalonné par une série de vestiges antiques. On en rencontre à Aïn Chkour, à trois quarts d'heure de Volubilis; à Aïn Taslat, à une heure plus loin, et à Aïn Hamdi, entre Zeggôta et Aïn Kibrit. Mais ces ruines, incontestablement romaines, sont les dernières qu'on rencontre jusqu'à Ksar el-Kebir. A partir d'Aïn Hamdi, on ne trouve plus un seul bloc de *saxum quadratum*. Nous ne prétendons pas en conclure, du reste, qu'il n'existe point de ruines antiques dans toute cette région : les villages berbères y sont nombreux, et il est fort possible que ces enceintes, inaccessibles au voyageur européen, cachent les débris que j'ai vainement cherchés. Je me borne à constater que mes investigations ont été infructueuses². C'est donc uniquement

¹ L'étude des distances ne permet pas d'identifier Aquæ Dacicæ, Gilda et Vipos-cianæ, ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici, à Mergo, Halouân et Ouezzân, situés bien en dehors du tracé que nous avons décrit. Mergo, d'après les renseignements de Jean Léon, serait très-probablement une ville romaine; Ouezzân, d'après les informations que j'ai recueillies, offre des vestiges antiques; mais, en l'absence de tout docu-

ment épigraphique qui nous permette d'affirmer la fausseté des chiffres de l'*Itinéraire*, nous devons les considérer comme exacts et nous y sommes d'autant plus obligés que le tracé antique présente, comme on l'a vu, le même développement que la route actuelle.

² Il ne serait pas impossible, d'ailleurs, que la voie romaine eût suivi, de Had Tekna au Djebel Kort, un tracé plus rap-

à titre de conjectures que je propose les synonymies suivantes :

Les 12 milles qui séparaient Aquæ Dacicæ de Gilda nous feraient placer cette station à El-Haliyn, au delà du Sbou, là même où la voie antique changeait de direction. En décrivant la route de Sebta à Fez par Aftès, Abou Obeïd el-Bekri parle d'une ville d'Assada, située à 6 milles au sud-est de Medinat ou Iddjadjin et à peu de distance de l'Oued Ouargha. « Elle renferme, » ajoute le géographe arabe, « quelques restes d'anciens monuments. . . Tout auprès, sur le bord de la route, on remarque quatre statues ou stèles. » Il est malheureusement impossible de retrouver aujourd'hui Assada : elle n'a laissé ni traces ni souvenirs. Autant qu'on en peut juger par les indications très-vagues d'El-Bekri, elle devait être située non loin d'El-Haliyn, entre le Sbou et le Ouargha¹.

Il existe au nord-est de la position que nous proposons pour Gilda une tribu de *Mesgilda*. Il est facile de retrouver dans ce composé berbère le nom de la station antique, précédé du mot libyen *mes* qui a la même signification que le mot arabe *Beni*.

De Gilda à Viposcianæ ou Vopiscianæ, l'*Itinéraire* compte 23 milles. Cette distance conduit, de l'emplacement que nous avons assigné à Gilda, au Djebel Kort où Abou Obeïd el-Bekri signale une ancienne ville déjà ruinée au XI^e siècle. Le plateau

proché du Sbou dont la route actuelle s'éloigne aujourd'hui afin de pouvoir franchir le Ouargha sur un point où il est plus facilement guéable. Les circonstances dans lesquelles j'ai visité cette partie du Maroc ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de l'explorer complètement.

¹ Une statue de bronze a été trouvée,

en 1834, à trois heures environ au sud du Ouargha par des indigènes qui la brisèrent immédiatement et en vendirent les débris à un juif de Tanger. M. Drummond Hay, qui acheta quelques-uns de ces fragments, n'a pas pu savoir à quel endroit précis la statue avait été découverte.

GILDA.
El-Haliyn.
الحليين

VIPOSCIANÆ
OU VOPISCIANÆ.
Djebel Kort.
جبل كرت

isolé et fort élevé du Djebel Kort constitue une excellente position défensive et a dû être utilisé dans le tracé de la route qui reliait Tingis à Tocolosida. Il est très-possible que les ruines berbères dont j'ai constaté l'existence sur le point culminant de ce plateau recouvrent celles de Viposcianæ.

Viposcianæ a été identifiée par Mannert à Mergo, par Gräberg à Hadjar el-Hamra, le Petra Rubra de Jean Léon, par Lapie à Souk el-Arba, sur la route de Ksar el-Kebir à Meknès par le bassin du Sbou. Barth et M. Renou la font correspondre à Ouezzân, située à 4 ou 5 heures au nord-est du Djebel Kort. Cette dernière synonymie ne repose que sur l'analogie qu'on a cru pouvoir établir entre le nom moderne et le nom antique sous la variante *Vopiscianæ*. Ce rapprochement assez douteux est encore moins vraisemblable si la forme *Viposcianæ* est la vraie. Le nom d'Ouezzân, d'ailleurs, paraît de date assez récente : on ne le trouve pas dans les géographes arabes du moyen âge. Ouezzân, quel que fût son nom, n'en existait pas moins à l'époque romaine : je tiens du chef de l'ordre religieux de Moula Taïeb, dont cette ville est la résidence, qu'on y trouve souvent des poteries et des monnaies anciennes. Lui-même aurait découvert, il y a quelques années, en creusant les fondations de sa maison, trois rangées de tombeaux antiques superposés.

TREMVLÆ.
Basra.
الْبَصْرَة

La station de Tremulæ, placée par l'*Itinéraire* à 19 milles (28 kilomètres 139 mètres) de la précédente et à 12 milles (17 kilomètres 772 mètres) d'Oppidum Novum, nous paraît correspondre aux ruines de Basra. Fondée vers le milieu du ix^e siècle par Mohammed Ibn Idris, Basra était située sur un plateau qui commande, à l'ouest, la vallée de l'Oued Mda, à l'est la route d'Ouezzân, au nord-est une vallée qui débouche dans le bassin du Loukkos, au sud enfin, la route conduisant

de Ksar el-Kebir à Fez et Meknès. L'importance d'une telle position permet de supposer que Basra n'avait fait que succéder à une ville antique.

Basra est un des exemples les plus frappants de la rapidité avec laquelle disparaissent, au Maroc, des centres de population qui, partout ailleurs, laisseraient au moins des vestiges de leur ancienne prospérité. De cette grande ville qui couvrait deux collines et dont l'enceinte, au rapport d'El-Bekri, ne comptait pas moins de dix portes, il ne reste plus aujourd'hui que l'angle nord-ouest du rempart : tout le reste, murailles et monuments, a été complètement anéanti. Le sol est jonché de moellons et de menus débris : on n'y trouve pas un bloc entier. Édrisi, qui écrivait un siècle après Abou Obeïd, parle déjà de Basra comme d'une ville qui avait été *autrefois* considérable.

Si les synonymies de Gilda, de Viposcianæ et de Tremulæ ne sont que probables, la correspondance d'Oppidum Novum et de Ksar el-Kebir paraît certaine. Elle a du reste été déjà proposée par Lapie et M. Renou. Mannert place Oppidum Novum à Narandja, l'une de ces anciennes villes dont parle Léon l'Africain sans en déterminer exactement la position. Gräberg de Hemsö le retrouve à Rabat, sous prétexte apparemment que Rabat ou *Sale Nuova*, comme il l'appelle, est une « ville neuve » par rapport à Salé¹.

¹ Gräberg de Hemsö, dont l'ouvrage a longtemps fait autorité et est encore cité en matière de géographie marocaine, ne connaissait pas le pays qu'il a eu la prétention de décrire. Chargé, pendant de longues années, de fonctions consulaires à Tanger, Gräberg ne paraît pas être sorti de cette ville : tous les détails qu'il donne

sur l'intérieur sont empruntés à des renseignements fournis par des indigènes et surtout par les différentes communautés juives du Maroc. Son livre fourmille d'erreurs de toute espèce et ne doit être consulté, ainsi que l'a déjà fait observer M. de Slane, qu'avec une extrême circonspection.

OPPIDVM NOVVM.
Ksar el-Kebir.
القصر الكبير

Située sur la rive droite du Loukkos, Ksar el-Kebir commande le passage du fleuve au point extrême où la marée s'y fait sentir; elle est la principale ou pour mieux dire l'unique station de la route qui conduit de Tanger à Fez et à Meknès, et elle a certainement succédé à une localité antique. La tradition, rapportée par Léon et Marmol et d'après laquelle cette ville devrait sa fondation à Yakoub el-Mansour, qui lui aurait donné le nom de Kasr Abd el-Kerim, tombe devant le témoignage d'Édrisi qui la connaissait déjà sous ce dernier nom. El-Bekri la désigne sous celui de Souk Kotama¹, en la qualifiant de « grande et magnifique ville ». On peut donc affirmer qu'il n'y a pas eu d'interruption dans l'existence de la station romaine que représentent successivement, au XI^e siècle, le « grand marché des Kotama », au XII^e, le château d'Abd-el-Kerim, et à une époque plus récente Ksar el-Kebir, le « grand « château ».

Ksar el-Kebir, du reste, a été bâtie en grande partie avec des matériaux antiques. Le *saxum quadratum* forme la base ou les fondations de la plupart de ses édifices : le minaret de la grande mosquée est construit tout entier en gros blocs dont les angles et les arêtes, arrondis par le temps, attestent l'origine romaine. C'est sur l'une des assises de ce minaret que j'ai copié, en 1871, l'inscription funéraire suivante :

ΙΜΟC · ΝΕΟC · . . . ΛΟC
ΤΟΥ · ΝΟΜΑΕΥΡΗΔ . . . ΤΡΙ
ΕΝΟΑΔΕΚΕΙΜΑΙΟ . . . ΡΟ
ΝΩΙΩΒΙΩ · ΠΑ . . . ΛC
ΛΛΕΞΑΝΔΡΟ.
ΕΤΩΝ Κ Β

¹ Et non pas sous celui de Ksar Danhadja, comme le dit M. Renou : dans l'*Iti-*

néraire d'El-Bekri, Ksar Danhadja est placé plus loin, sur une colline, au sud du

M. Miller reconstitue ainsi ce texte mutilé :

Ζώσιμος νέος, κ.τ.λ.
 Τούνομα Εὐριπίδ[ης τῷ πα]τρι
 ἔνθαδε κεῖμαι ὁ[λίγω χ]ρό
 νῳ τῷ βίῳ πα[ραστ]άς
 Ἀλέξανδρος
 ἐτῶν κβ'

Zosime, etc.

Le nom de mon père est Euripide. Je suis enterré ici après avoir paru peu de temps dans cette vie.

Alexandre, mort à l'âge de vingt-deux ans¹.

Ce document épigraphique semble indiquer l'existence, au III^e ou au IV^e siècle de notre ère, d'une colonie grecque à Oppidum Novum, dont l'importance commerciale remonterait par conséquent bien au delà de l'époque où Ksar el-Kebir était le principal marché des Kotama. Par sa position, au surplus, Oppidum Novum était l'entrepôt naturel des produits qui étaient dirigés sur Lixus par le fleuve.

Une autre inscription qui existait encore il y a quelques années, m'a-t-on dit, près d'une des portes de la ville, a été brisée par un fanatique².

Les 32 milles indiqués par l'*Itinéraire* entre Oppidum Novum et Ad Novas se retrouvent, à peu de chose près, entre Ksar el-Kebir et Sidi el-Yemeni : la distance d'un de ces deux points à l'autre est d'environ 45 kilomètres. Le plateau isolé de Sidi Yemeni présente le même aspect et les mêmes avan-

AD NOVAS.
 Sidi el-Yemeni.
 سيدى اليماني

Loukkos, tandis que Souk Kotama est située en plaine, au nord de ce fleuve.

¹ E. Miller, *Mél. de philol. et d'épigr.* 1^{re} partie, p. 123-128; Paris, in-8°, 1876.

² Un de nos agents consulaires au Maroc possède une statuette de bronze, représentant une bacchante, qui a été découverte dans une fouille à Ksar el-Kebir.

tages que celui de Had el-Gharbiya : c'est le point où s'arrêtent les caravanes entre Tanger et Ksar el-Kebir; Ad Novas devait être également la station intermédiaire entre Tingis et Oppidum Novum. Le plateau de Sidi el-Yemeni offre de nombreuses traces d'anciennes constructions berbères, mais je n'y ai pas retrouvé, je dois le dire, de vestiges romains caractérisés.

Les 3 heures de marche qui séparent Sidi el-Yemeni de Dchar Djedid, où nous avons retrouvé Ad Mercuri, représentent assez exactement les 12 milles indiqués entre cette dernière station et Ad Novas¹. Les deux voies antiques se rejoignaient, comme on le sait, à Ad Mercuri.

CHAPITRE II.

§ I^{er}.

VILLES ET MONTAGNES DE L'INTÉRIEUR DE LA TINGITANE. — POSTES MILITAIRES.

Méla, Pline, Ptolémée et l'Anonyme de Ravenne nous donnent les noms d'un certain nombre de villes situées dans l'intérieur, en dehors des voies romaines. La Notice des dignités de l'Empire nous fournit, en outre, quelques indications sur les postes militaires. La liste des évêchés d'Afrique compléterait la nomenclature géographique de la Maurétanie si nous

¹ Ad Novas est identifiée par Mannert à Houmar, qui se trouve sur un tracé tout différent, celui de la voie du littoral; par Lapie à Sidi Mohammed ben Ali, situé à 1 heure 45 minutes seulement de Dchar Djedid (Ad Mercuri); par M. Renou à El-Outed ou Mzôra, c'est-à-dire beaucoup trop près encore de ce dernier point. Mzôra n'est qu'à deux heures de Dchar Djedid.

L'auteur de la description du Maroc admet, sur la foi de Davidson, l'existence de ruines romaines à El-Outed; le voyageur anglais s'est trompé et a pris pour des vestiges romains les monuments mégalithiques, d'ailleurs très-remarquables, qui couvrent le plateau de Mzôra et dont nous donnerons plus loin la description.

pouvions distinguer les sièges appartenant à la Tingitane de ceux qui doivent être attribués à la Césarienne. Malheureusement, la géographie comparée de la partie occidentale de nos possessions algériennes n'est pas encore assez connue pour que nous puissions, en procédant par voie d'élimination, faire la part de la Maurétanie Tingitane.

La Prisciana, que Méla cite parmi les trois villes les plus considérables de l'intérieur se retrouve vraisemblablement dans la liste de Ptolémée sous le nom de Πισκίανα ou Πισκίανα. Mais c'est à tort, croyons-nous, qu'on l'a identifiée à la Viposcianæ de l'*Itinéraire*. Nous trouvons, en effet, dans la liste des évêques de la Tingitane un *episcopus Priscianensis* ou *Priscianensis*; ce nom de Prisciana s'est donc conservé sans altération pendant toute la durée de la domination romaine et paraît s'appliquer à une localité distincte de celle que l'*Itinéraire* appelle Viposcianæ ou Vopiscianæ. Les notations de la Table ptoléméenne, d'autre part, placent Prisciana bien en dehors du réseau des voies romaines, au nord-est du massif montagneux du Zerhoun. Léon l'Africain signale précisément dans cette même région une ville d'origine romaine, Mergo, située sur une hauteur, entre le Sbou et le Ouargha, et à égale distance (5 milles) de ces deux cours d'eau¹. Cette dernière indication nous permet de déterminer exactement la position de la Mergo de Léon l'Africain : le cours du Sbou et celui du Ouargha ne sont séparés par une distance de 10 milles que sur deux points : près de leur confluent, où M. Renou a placé Mergo sur sa carte, et à 25 milles plus haut, dans le voisinage de la

¹ *Descr. Afr.* 398 : « Mergo in jugo montis exstructum... Conditores nonnulli Romanos fuisse arbitrantur quod in vetustis ruderibus latinas reperiant litteras. Est autem incolis non prorsus vacuum, verum

in ejusdem montis dorso aliud oppidulum visitur... ex quo prospectus est in flumina Subu ad meridiem et Guargæ ad septentrionem a quibus distat quinque passuum millibus. »

koubba de Sidi Mergo. Ce dernier nom reproduisant exactement celui de la ville dont parle Léon, le doute ne me paraît pas possible : Mergo devait être située sur la colline isolée que domine aujourd'hui la koubba de Sidi Mohammed es-Snoussi et qui se trouve précisément à 5 milles au sud du Ouargha et à 5 milles au nord du Sbou. Sa position par rapport au Zerhoun répondant d'ailleurs à celle que Ptolémée assigne à Prisciana relativement au Diur, la ville romaine, dont les ruines se voyaient encore à Mergo au xvi^e siècle, peut correspondre à la Prisciana de Méla qui aurait été située, dès lors, à 62 milles romains au sud-est d'Oppidum Novum et à 30 milles au nord-est de Volubilis.

Il m'a été impossible, à mon grand regret, de visiter Sidi Mohammed es-Snoussi dont la position m'a été indiquée par mes guides, ainsi que celle de Sidi Mergo, du haut du pic du Tselfat. Toute cette région montagneuse n'est guère plus soumise que le Rif, auquel elle confine, et se trouvait alors en pleine insurrection.

Pline indique à 40 milles de Lixus, dans l'intérieur, une colonie d'Auguste, Babba, surnommée Julia Campestris, qui figure également sous le nom de Βάβα, au nord-nord-est de Volubilis, parmi les πόλεις μεσόγειοι de Ptolémée. Étienne de Byzance donne la forme Βαβαί.

Si la distance donnée par Pline est exacte, Babba aurait été située sur le Lixus, à 12 ou 15 milles à l'est d'Oppidum Novum, probablement à Es-Serif, point où la route directe de Tanger à Ouezzân traverse le Loukkos. La synonymie de Bani Teoude, proposée par Mannert, est aussi inconciliable avec l'indication numérique de Pline qu'avec la position assignée par Ptolémée à Baba par rapport à Volubilis. La correspondance qu'on a voulu établir, d'autre part, entre Babba et la

Baba Kelam d'Édrisi ne repose que sur une méprise de Jaubert qui a lu *Baba Kelam* là où le texte arabe porte *Bab Aklam*.

J'ignore s'il existe quelques vestiges antiques à Es-Serif, dont le territoire appartient déjà à la région montagneuse qui s'est soustraite de fait à l'autorité du sultan et demeure, par conséquent, fermée aux explorations européennes.

Il est plus difficile encore, dans l'état actuel de nos connaissances géographiques, de déterminer la position des autres villes nommées par Ptolémée : Oppinon, Gontiana, Ouobrix, Herpis, Trisidis, Molochath, Benta ou Kenta, Galapha, Oïkath ou Thikath, Dorath, Bocanon Hemeron et Ouala.

Nous ne pensons pas qu'Oppinon soit identique, comme l'a supposé Mannert, à l'Oppidum Novum de l'*Itinéraire* : la liste des évêchés de la Tingitane, en effet, nomme un *episcopus Oppinensis* et un *episcopus Oppidonebensis* : ce dernier mot représentant, selon toute apparence, l'ethnique d'Oppidum Novum, les deux villes que Mannert a confondues formaient en réalité deux sièges épiscopaux distincts.

Il est assez probable, au contraire, que la Silda de Ptolémée est identique à la Gilda de l'*Itinéraire* et de Méla : la position que lui assigne le géographe alexandrin par rapport à Volubilis est précisément celle qu'occupe Gilda sur la voie de Tocolosida à Tingis.

Gontiana aurait été située entre Tocolosida et Sala, probablement sur les hauteurs qui dominent, au sud, le bassin du Sbou.

Ptolémée place par 9° 30' de longitude et 30° de latitude une « plaine rouge », *Ἡυρρόδον πεδίον*. Mannert traduit ces deux mots par « plaine enflammée » et suppose qu'il s'agit de ces régions forestières dont les habitants, au dire de Léon l'Africain, étaient tous charbonniers. La désignation employée par

Ptolémée est l'équivalent exact des mots arabes Bahirt el-Hamra et désigne simplement la grande plaine aride et rougeâtre qui s'étend, à l'ouest de Maroc, entre l'Atlas et le Tensift. M. Vivien de Saint-Martin n'a pas tenu compte des notations de la Table ptoléméenne lorsqu'il place le Πυρρόν πεδῖον au sud de l'Oued Noun.

L'Anonyme de Ravenne nous fait connaître un certain nombre de noms géographiques sur lesquels se taisent tous les autres documents de l'antiquité.

La région que baignent le détroit et la Méditerranée est désignée par lui, comme nous l'avons déjà constaté, sous le nom de Mauritania Gaditana ou Abridā¹, par opposition à la Mauritania Egel², qui s'étendait du détroit au Sous, et à la Mauritania Perosis *vel* Salinarum³, qui paraît correspondre à l'Oued Noun et au Sahara marocain.

L'Anonyme cite, en outre : Turbica, Septem venam⁴ Gigantes, Boballica, Bada, Boniuricis, Gudda, Bati, Argenti, Barsuuli, Sidilium, Egelin, Lampica, Fons Asper, Nabia, Maura, Getuli, Selitha, Getuli Sofi, Getuli Dare, Turris Bucconis, Paurisi, Perora⁵.

La plupart de ces noms désignent évidemment des tribus ou des fractions de tribus : le géographe de Ravenne nous l'apprend lui-même en se servant du mot *civitates*⁶.

Boniuricis représente sans doute les Baniuræ de Pline.

¹ Rav. Anonym. I, III : « Cujus patriæ ad frontem multorum milliarium spatia, id est littus maris magni, Mauritania quæ dicitur Gaditana ponitur. »

² Rav. Anonym. I, III : « Octava ut hora diei Mauritania dicitur Egel in qua patria juxta sinum Oceani sunt montes et ardere adscribuntur. » Cf. V, XXVIII : « Iterum Mauros Egel usque quod superius nomi-

navimus fretum quod dicitur Septemgadi-tanum. »

³ I, III : « Septima ut hora diei Mauritania scribitur Perosis vel Salinarum. »

⁴ III, IX.

⁵ III, XI.

⁶ *Ibid.* : « In qua Mauritania Gaditana plurimas fuisse civitates legimus, ex quibus aliquantas designare volumus. »

Egelin est vraisemblablement le pluriel libyen d'Egel, nom collectif donné aux populations indigènes de la Tingitane, de l'Atlas au détroit, et qui se retrouve peut-être dans celui d'Agla que portent plusieurs localités berbères du Maroc.

Les deux mots Getuli, Selitha doivent évidemment être réunis et désigneraient les Selatiti du Périples de Polybe cité par Pline. Les Getuli Dare sont les Gætuli Daræ du même document. Ces deux tribus avaient emprunté leur nom aux deux fleuves dont elles habitaient les rives, le Salat et le Darat (Oued Drâa). On peut rapprocher les Getuli Sofi des Souafa, Berbères du Souf.

Les Paurisi et les Perora sont évidemment les Pharusii et les Perorsi des anciens géographes.

Gudda n'est peut-être qu'une altération de Gilda.

Boballica se retrouve au livre V, ch. iv, sous la forme Bovalica. L'Anonyme semble la placer sur la Méditerranée, près du détroit, et évalue à 1015 milles la distance qui la séparerait de la *civitas* Ubr, située elle-même dans le voisinage d'Hippo Regius, à 1038 milles de Quintiliana, sur la route de Sabrata à Leptis¹. Cette double donnée numérique ne concorde pas avec les indications des routiers : de Rusaddir à Hippo Regius, l'*Itinéraire* compte 1244 milles, et Boballica, dès lors, aurait été située dans la Maurétanie Césarienne. D'Hippo Regius à Leptis Major, d'autre part, le même document ne compte que 858 milles. La position de Bovalica ou Boballica reste donc incertaine.

¹ V, iv : « Hic invenimus fretum quod dicitur Septegaditanum... quod multoties dictum fretum transiens homo circa litora maris magni, in Maurorum terra mox invenitur civitas quæ dicitur Bovalica... a civitate quæ dicitur Bovalica [usque civitatem quæ dicitur] Vbr, sunt civitates sexa-

ginta et miliaria supputantur millia et quindecim. »

Ibid. V, v : « ... A civitate quæ dicitur Ubr, circa ipso litore maris, usque civitatem quæ dicitur Quintiliana, sunt civitates quinquaginta duo et supputantur miliaria mille triginta et octo. »

L'Anonyme de Ravenne cite quatre fleuves dans la Tingitane : la Turbulenta ou Davina¹, le Subulcus, l'Ubus et le Salensis.

Les trois derniers sont désignés comme appartenant à la Mauritania Gaditana² et représentent vraisemblablement le Loukkos (l'Aulucos de la Notice des dignités), le Sbou (Vbus pour Subur ou Subus) et le Bou Ragra (le Sala de Pline).

Ptolémée ne nomme que trois montagnes principales dans la Tingitane : le Διούρ, par 8° 30' de longitude et 30° de latitude, le Φόκρα par 10° et 29° 30'; et l'extrémité occidentale du Δούρδα ou Δούρδος par 15° et 29° 30'.

Le Diur est évidemment le double massif du Zerhoun et du Tselfat; le Phocra qui s'étendait jusqu'au promontoire Russadir³ et dans lequel étaient situées Herpis et Molochath, se retrouve dans la chaîne qui domine la rive gauche de la Molouïa, l'antique Μολοχάθ, et s'étend effectivement de l'Atlas jusqu'au cap des Trois-Fourches. Le Dourda paraît correspondre à la portion de l'Atlas où la Molouïa prend sa source et à laquelle se rattache la chaîne du littoral de la Maurétanie Césarienne.

Les Montes Bracæ⁴ ou Praxe⁵, de l'Anonyme de Ravenne, sont la partie occidentale de l'Atlas, l'Ἄτλας μείζων de Ptolémée.

¹ III, IX : « Per quam patriam inter cætera transeunt flumina quæ dicitur Turbulenta, quam alii Davinam appellant. »

² III, XI : « Per quam Gaditanam provinciam plurima transeunt flumina, inter cætera quæ dicuntur, id est Subulcus, Ubus, Salensis. »

³ IV, I : Καὶ ἡ Φόκρα, ὄρος ἐκτεινόμενον ἀπὸ τοῦ ἐλάττονος Ἄτλαντος ἐπὶ τὸ Οὐσσάδιον ἢ [Ρ]υσ[σ]άδι[ρ]ον ἄκρον ὃ ἐστὶ παράλιον. — Le mot Ρυσσάδιον est cer-

tain, puisqu'il n'existe aucune chaîne de montagnes ni même de collines s'étendant du petit Atlas de Ptolémée au cap Sim.

⁴ Raven. Anonym. I, III : « In qua patria litus ipsius Oceani sunt montes qui appellantur Bracæ. »

⁵ Id. III, X : « In qua patria juxta Oceanum sunt montes excelsi qui appellantur Praxe. »

La Notice des dignités de l'Empire place sous les ordres du *comes Tingitaniæ*, chef militaire de la province, sept *limitanei*, commandant les postes destinés à garder la frontière :

1. *Præfectus Alæ Herculeæ Tamuto.*
2. *Tribunus Cohortis secundæ Hispanorum Duga.*
3. *Tribunus Cohortis primæ Herculeæ Aulucos.*
4. *Tribunus Cohortis Ityræorum Castra Bariensi.*
5. *Tribunus Cohortis Pacatianensis Pacatiana.*
6. *Tribunus Cohortis tertiæ Asturum Tabernas.*
7. *Tribunus Cohortis Friglensis Frigla.*

Tamuto, d'après une conjecture assez vraisemblable de Böcking, serait la Tamuda dont nous avons retrouvé l'emplacement à Tétouan.

Le poste de Duga est peut-être représenté par les ruines d'un castrum qu'on remarque sur la route de Tétouan à Tanger, à 5 heures 30 minutes de la première ville et 3 heures 30 minutes de la seconde, au sud-sud-est de Tsaïoufa. Ces ruines, appelées par les indigènes El-Beniân, « les constructions, » forment un parallélogramme de 230 pas du nord au sud, sur 190 de l'est à l'ouest. L'enceinte, construite en pierre de grand appareil, est flanquée de quatre tours carrées aux angles et de cinq tours intermédiaires : deux sur le flanc nord et une sur chacune des autres faces. Elle contient un réduit, également bâti en blocs de grande dimension, d'environ 50 pas sur 40. Une enceinte secondaire, d'une construction moins solide, paraît avoir existé sur le flanc méridional. Les vestiges très-effacés qu'on rencontre dans un certain rayon autour de ces ruines sont trop peu considérables pour représenter ceux d'un oppidum ou d'un bourg : El-Beniân était évidemment un poste militaire qui, en rattachant Tamuda au poste fortifié de Soueïr situé

à la pointe d'Aïn Daliya, formait une ligne de défense qui représente encore aujourd'hui la limite des populations soumises des provinces d'Andjera et de Tanger, et des tribus à demi-indépendantes du Rif, de l'Ouad Ras et des Beni Mçouar.

Rien ne peut nous aider à déterminer l'emplacement de Pacatiana. Aulucos ou Ad Lucos, occupé par la première cohorte herculéenne, me paraît être Lixus : il est assez remarquable que le premier de ces deux noms soit presque identiquement celui qu'El-Bekri donne au fleuve qui baignait Lixus, Ououloukkos ¹ واووكس ; la variante Lucos reproduit non moins fidèlement le nom de Loukkos que porte aujourd'hui l'antique Lixos.

Le poste de Castra Bariensi ou, d'après une variante, Castrobanensi aurait été situé à Banasa, comme le suppose Böcking. Pancirole, Simler et Surita identifient à Frigidæ le poste de Friglas. Tabernæ, résidence de la troisième cohorte des Astures, se retrouvant d'ailleurs à Lella Djilaliya, entre Lixus et Zilis, les quatre derniers postes se seraient échelonnés sur la voie de Tingis à Sala : cette dernière ville, ou Ad Mercurios, aurait été la résidence du *limitaneus* dont le nom est omis dans la Notice. On pourrait conclure de cette répartition des forces militaires de la Tingitane que, dès le v^e siècle, la ligne de défense avait été reportée de l'intérieur sur le littoral : on ne retrouve pas, en effet, dans l'énumération de la Notice, un seul nom qui puisse se rapporter à la série de stations indiquées par l'*Itinéraire* entre Tocolosida et Tingis.

¹ « Le mot *Ouaou*, dit M. de Slane, est berbère et signifie *lequel est*. » Le mot *Aulucos* pourrait donc avoir été formé dans les derniers temps de la domination ro-

maine, par l'adjonction de cet élément indigène *Au* au nom proprement dit du fleuve, *Lucos*.

§ II.

POPULATIONS INDIGÈNES DE LA TINGITANE.

Les plus anciens documents grecs donnent le nom de Libyens, Λίβυες, à tous les peuples de race blanche de la Maurétanie par opposition aux Éthiopiens. Ce nom est remplacé plus tard par ceux de Maurusiens (Μαυρούσιοι) ou de Maures (Μαῦροι) que nous trouvons dans Strabon¹ et dans Pline². Nous savons par le premier de ces deux auteurs que le nom de Mauri était employé par les indigènes eux-mêmes : on y a retrouvé avec vraisemblance le mot sémitique Ma'ourim, dont le nom arabe que portent aujourd'hui les populations marocaines, El-Gharaba, est la traduction exacte : « les gens de l'Occident. »

Pline ajoute que, décimées par les guerres, les tribus des Maures ne comptaient plus que quelques familles, et que la nation dominante était celle des Gétules, divisés en Baniuræ et en Autololes : une fraction de ces derniers, les Vesuni, s'était réfugiée dans le sud, près des Éthiopiens, et avait constitué une nation particulière³.

Ptolémée nous donne une énumération complète des diverses peuplades maurétaniennes et indique en même temps leur situation respective. Le littoral du détroit, comprenant aujourd'hui les deux provinces d'Andjera et d'Haouz, est habité par

¹ XVII, III : Οἰκοῦσι δ' ἐνταῦθα Μαυρούσιοι μὲν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων λεγόμενοι, Μαῦροι δ' ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων καὶ τῶν ἐπιχωρίων, λιβυκὸν ἔθνος μέγα καὶ εὐδαίμων.

² V, II : « Gentes in ea, quondam præcipua Maurorum, unde nomen, quos plerique Maurusios dixerunt. »

³ V, II : « Attenuata bellis ad paucas recidit familias... Gætulæ nunc tenent gentes, Baniuræ, multoque validissimi Autololes : et horum pars quondam Vesuni, qui avulsi his propriam fecere gentem, versi ad Æthiopas. »

les *Μεταγωνῖται*; celui de la mer Ibérienne, c'est-à-dire le Rif, par les *Σοκόσσιοι*, au-dessous desquels se placent les *Ουερουεῖς*: il existe encore aujourd'hui dans les contre-forts méridionaux du Rif un district de *Ouargha*.

Au-dessous de la région métagonitique s'échelonnent, du nord au sud, les *Μάσικες*, les *Ουέρβικαι* ou *Ουέρβεικες*, les *Σαλῖνσαι*, les *Καῦνοι*, les *Cauni* de Fl. Cresconius Corippus; puis les *Βακουᾶται* et les *Μακανῖται* que nous retrouvons dans l'*Itinéraire d'Antonin* sous le nom de *Baccavates* et de *Macenites Barbari*¹.

Au-dessous des *Μακανῖται* se trouvent une autre fraction des *Ουερουεῖς* et les *Ουολουβιλῖανοι* qui habitaient le massif du Zerhoun. Viennent ensuite les *Ἰαγγαυκανοί* ou *Ἀγγαυκανοί* et les *Νεκτίβηρες* séparés par le *Πυρρόν πεδῖον* des *Ζεγρήνσιοι* et des *Βάνιοῦσαι*, les *Baniura* de Pline; et enfin les *Ουακουᾶται* qui ne sont évidemment qu'une fraction des *Βακουᾶται* cités plus haut.

La partie orientale de la Tingitane est habitée tout entière par les *Μαυρήνσιοι* et une fraction des *Ἐρπεδιτανοί* dont la capitale, Herpis, se trouvait dans le Phocra.

Æthicus donne aux Autololes de Pline le nom d'*Auloles* et nous apprend qu'on les appelait, de son temps, *Galaudæ*².

Isidore de Séville, en reproduisant les indications géographiques d'Æthicus, ne rappelle pas l'identité des Autololes et des *Galaudæ* qu'il nomme *Gaulales*³.

Si fastidieuse que soit, au premier abord, cette longue énumération, elle n'en offre pas moins un très-grand intérêt au

¹ « A Tingi Mauretania, id est ubi Baccavates et Macenites Barbari morantur. »

² « Tingi Mauritania ultima est totius . . . ab occidente habet Atlantem montem; a meridie gentes Autolum quas nunc Ga-

laudus vocant, usque ad Oceanum Hesperium contingentes. »

³ Orig. XIV, v : « Mauritania Tingitana . . . a meridie Gaulalum gentes usque ad Oceanum Hesperium pererrantes. »

point de vue de l'ethnologie. Un certain nombre de noms de peuplades maurétaniennes se retrouvent dans les listes des tribus berbères que nous ont transmises les géographes arabes du moyen âge, ou existent encore aujourd'hui. Les *Baccuatae*, les *Macenites*, les *Autololes*, les *Mazices*, sont certainement les Berghouata, les Miknaça, les Aït Hilala et les Amazigh du Maroc. Toutes ces tribus d'ailleurs appartiennent incontestablement à cette vieille race libyenne ou berbère que les premières migrations orientales ont déjà trouvée établie sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, du littoral jusqu'au Sahara, et qui forme encore, tout particulièrement au Maroc, la masse principale de la population.

L'étude des questions si complexes que soulèvent les origines berbères nous entraînerait bien au delà des limites dans lesquelles doivent se renfermer nos recherches géographiques sur la Tingitane. Mais notre travail serait incomplet, même au point de vue restreint où nous nous sommes placé, si nous ne le terminions pas par quelques détails sur les monuments préhistoriques de cette partie de l'Afrique septentrionale. Ces renseignements peuvent offrir un certain intérêt au moment où la science s'efforce de reconstituer la géographie des premiers âges de l'humanité.

§ III.

ANTIQUITÉS PRÉHISTORIQUES.

Les cavernes et les « abris » sont probablement aussi riches au Maroc que partout ailleurs en monuments de cette période qu'on n'ose plus appeler « l'âge de pierre », puisqu'elle se déplace dans la série des siècles suivant le degré de civilisation des différentes races humaines. Le temps m'a manqué, jusqu'ici, pour faire des recherches spéciales à cet égard, mais

l'unique abri que j'ai fouillé, dans une falaise située un peu au sud du cap Spartel, m'a fourni, presque à fleur de sol, des fragments de silex et des pointes de flèche très-régulièrement taillés. On a découvert, il y a quelques années, non loin de ce même point, une hache datant de l'époque de la pierre polie.

J'ai rencontré d'ailleurs au Maroc des spécimens de tous les monuments primitifs qu'on a retrouvés dans l'Algérie et la régence de Tunis : dolmen, menhir, galgal et cromlech. Les dolmens sont identiques, comme construction, à ceux de Roknia, de Mazela et du Bou Merzoug : ils se composent de quatre pierres brutes dressées de champ et recouvertes par une grande dalle posée à plat. Les tombes mégalithiques du Maroc ne diffèrent de celles qu'on a trouvées en si grand nombre dans la province de Constantine que par leur forme : elles présentent l'aspect, non pas d'un carré long, mais d'un trapèze de 75 à 90 centimètres dans sa largeur moyenne. Le cadavre y était déposé, replié sur lui-même, les genoux et les poings ramenés sous le menton, dans une position qui rappelle celle de l'enfant dans le sein de sa mère¹.

A l'exception d'une seule, toutes les tombes que j'ai observées avaient été fouillées, à une date déjà ancienne, par des chercheurs de trésors; celle que j'ai pu ouvrir moi-même ne contenait que des ossements réduits à l'état de pâte blanchâtre et des fragments d'une poterie grossière faite d'une terre noirâtre et mélangée de charbons.

Les monuments de cette espèce se trouvent, en général, par groupes peu nombreux, sur le sommet des monticules naturels

¹ Des indigènes de Mediouna ont trouvé dans une des crevasses de la falaise du cap Spartel dont j'ai parlé plus haut, à

quelques pas de l'abri que j'ai fouillé, un squelette qui se trouvait exactement dans cette position.

qui font relief au-dessus des plaines ondulées des environs de Tanger; il en existe à Hadjeriïn, à Dchar Ghoulmân, à Amriès, sur le col qui sépare le bassin de l'Oued bou Khalf de celui de l'Oued bou Ghaddou, sur le versant méridional de la colline d'Aïn Dâlia, enfin sur le plateau qui s'étend entre Tlata Riçana et Ksar el-Kebir. Je n'en ai pas remarqué au sud du Loukkos, mais il en existerait, d'après les indigènes, dans les montagnes des Beni Mtir, au sud de Meknès; au pied du grand Atlas, entre Demnat et Marrakech, et au Djebel Ourika; dans le Sous, à Mtougga, chez les Ida Ou Ziki et les Ida Ou Zal où ces monuments, appelés en berbère *siougrar* (pluriel d'*agrour*) sont attribués aux populations primitives du pays¹.

Le cromlech est plus rare et d'autant plus difficile à distinguer qu'on peut le confondre avec le *heuch*, encore en usage aujourd'hui comme enceinte sacrée, ou même comme enceinte funéraire dans de moindres proportions. Les deux seuls cromlechs qui m'ont paru se rattacher à l'époque mégalithique par la dimension des pierres qui les composent et par leurs proportions générales sont situés au nord-est d'Aïoun Zorak, entre Meknès et Fez. J'ai remarqué dans les montagnes de Haha, au pied du versant nord du grand Atlas, de très-anciennes tombes formées par six ou sept énormes blocs posés sur champ : mais par leur forme, qui rappelle celle d'un dolmen découvert, ces monuments funéraires se rattachent aux tombes mégalithiques dont j'ai parlé plus haut plutôt qu'aux cromlechs.

Les tumuli, galgals ou barrows, sont assez nombreux dans le nord du Maroc. J'en ai trouvé à Had el-Gharbiya, à quelques pas de l'enceinte romaine d'Ad Mercuri; entre Tlata Riçana et l'Oued el-Khaïmer, près de Ghadda; entre l'Oued Mkhazen et

¹ Cette énumération est empruntée aux renseignements qu'a bien voulu me communiquer M. le général Faidherbe.

l'Oued Ghourour, près du douar principal des Oulad Haddada; sur les hauteurs sablonneuses qui limitent au sud le bassin du Loukkos, près de Ksar el-Kebir; dans la vallée de l'Oued Ma el-Berda; sur les collines de Basra et de Had Kort et, enfin, sur la grande terrasse sablonneuse qui domine au nord le cours du Sbou, près de Bou Menkach.

Disposés le plus souvent par groupes de cinq ou six, ces tumuli présentent l'aspect d'un monticule conique de dimensions très-variables. Leur hauteur, en général, ne dépasse pas 3 ou 4 mètres. Un des tumuli de Bou Menkach présente une disposition particulière : haut de 5 à 6 mètres environ, et mesurant à la base 145 pas, il est entouré par un fossé circulaire de 396 mètres, très-régulièrement tracé et offrant une largeur de 4^m,80 sur une profondeur d'un mètre. L'intervalle entre le fossé et la base du tumulus est de 50 pas.

Il existe à Mzôra, sur le plateau que traversait la voie romaine de Tingis à Tocolosida, entre Ad Mercuri et Ad Novas, tout un ensemble de monuments mégalithiques très-remarquables et dont je n'ai pas trouvé d'autre spécimen au Maroc.

Ces monuments se composent d'un tumulus surbaissé de 6 à 7 mètres de hauteur sur une centaine de pas de circonférence, flanqué à l'ouest d'un groupe de menhirs dont le principal ne mesure pas moins de 6 mètres, et entouré à sa base, sur les trois quarts de la circonférence, d'une ceinture de pierres debout, d'un mètre de hauteur en moyenne. Il existe encore une quarantaine de ces pierres qui étaient beaucoup plus nombreuses autrefois; un voyageur anglais, sir Arthur Coppell de Brooke, qui a vu le tumulus de Mzôra en 1831, avait compté quatre-vingt-dix de ces blocs, séparés par une distance assez régulière d'un yard. Il est donc probable que la circonférence tout entière du barrow de Mzôra était bordée par ces pierres :

celles qui manquent ont été employées par les habitants du douar voisin de Mzôra à la construction de murailles de clôture.

Sur le côté méridional du tumulus on remarquait, à l'époque de la visite de Brooke, deux piliers arrondis, hauts d'un mètre, placés parallèlement de façon à former une sorte d'entrée. L'un de ces piliers était orné d'un dessin grossier, de date évidemment ancienne, formé par des traits entrecroisés : tout près de là, une des pierres coniques de l'enceinte portait une bordure semblable¹. Je n'ai retrouvé ni l'une ni l'autre de ces pierres ornées.

Le menhir principal, ainsi que nous l'avons dit, a 6 mètres de hauteur : plus large qu'épais², il se termine par une pointe conique et a été évidemment dégrossi par la main de l'homme, comme les pierres fichées coniques qui l'entourent. Les indigènes le désignent sous le nom d'*El-Outed*, le piquet.

Le groupe que nous venons de décrire n'était que le centre d'un ensemble de monuments beaucoup plus considérable, car on remarque au nord et au sud-ouest du tumulus, sur une étendue de 400 à 500 pas, une cinquantaine de menhirs, couchés ou encore debout.

Les débris les plus remarquables forment un groupe séparé, à 80 pas environ au sud-ouest du tumulus. Ce second groupe se compose d'un monolithe couché et brisé dont les trois tronçons mesurent 4^m,20, 1^m,70 et 1 mètre, et d'une vingtaine d'autres fragments dont la longueur varie de 1 à 2 mètres.

¹ Arthur Coppel de Brooke, *Sketches in Spain and Morocco*. London, 1831. Tome II, p. 36.

² La largeur, mesurée sur la face orientale, est de 1^m,35. A peu près à hauteur d'homme, cette même face présente un

trou circulaire, creusé en forme d'entonnoir et profond de 6 ou 7 centimètres. Il paraît avoir été agrandi sinon percé à une date récente. Les indigènes emploient parfois, comme remède, la poussière de certaines pierres.

A 54 pas au nord du tumulus, commence une autre série de pierres couchées ou debout : le premier groupe se compose d'une pierre fichée de 1^m,50 de hauteur et de six autres pierres couchées sur le sol : les deux plus grandes mesurent 2^m,70 et 3^m,30.

A 80 pas plus loin, dans la même direction, on rencontre un second groupe également composé d'un menhir conique incliné, de quatre pieds de haut, et de cinq pierres couchées.

Un troisième groupe, à 86 pas du second et toujours dans la direction du nord, se compose de quatre monolithes couchés.

Le douar de Mzôra couvrant de ses tentes, lors de mon passage, une partie du plateau, je n'ai pas pu reconnaître d'autres débris dont parle sir Arthur Brooke. Je reproduis cette partie de sa description :

« Près du menhir, à l'ouest, repose sur le sol un énorme monolithe oblong dont l'extrémité arrondie a été taillée de façon à représenter grossièrement la tête d'un homme couché. Ce bloc a 12 pieds de long, 2 pieds de hauteur au-dessus du sol dans la partie la plus élevée : la face supérieure a 18 pouces.

« A un quart de mille dans la même direction, et près du douar, se trouve un groupe de six pierres de moindres dimensions et toutes couchées, à l'exception de deux menhirs dont l'un, de forme cylindrique, a été brisé à sa partie supérieure. La plus remarquable de ces pierres est un grand monolithe, arrondi sur ses côtés, long de 15 pieds, large de 3 à la partie supérieure, sur laquelle on observe des séries de petits trous circulaires rangés par groupes de six, sept ou neuf et entourant un ou deux trous centraux. »

Le même voyageur, comparant les groupes monolithiques de Mzôra avec les monuments analogues de la Grande-Bretagne, constate leur entière similitude et exprime la conviction qu'ils appartiennent à la même époque s'ils ne sont pas

l'œuvre d'une même race. Ainsi le Rudstone, dans l'East-Riding du Yorkshire, reproduit exactement la forme de l'Outed. Le temple d'Arbour Lows, dans le Derbyshire, consiste en une enceinte de trente-six pierres qui, brisées et étendues sur le sol aujourd'hui, ont dû affecter primitivement la forme de piliers, unis deux à deux. Comme à Mzôra, l'enceinte présente deux portes déterminées par deux piliers¹. Le monument de Catigern, sur le territoire d'Addington, dans le Kent, présente surtout une remarquable analogie avec celui de Mzôra : les pierres, au nombre de vingt, forment une ellipse, et la plus considérable est un menhir de 15 pieds de hauteur. A l'est et à l'ouest, de grandes pierres debout figurent une double porte. Le monument funéraire de New-Grange, près de Drogheda dans le comté de Meath, consiste en une enceinte circulaire dessinée par de grandes pierres dressées et contiguë à un tumulus. Quelques-unes de ces pierres portent des dessins analogues à ceux qu'on observe sur certains blocs du groupe de Mzôra.

Il existe enfin, dans le nord du Maroc, et particulièrement dans la province de Tanger, un certain nombre de localités consacrées par une tradition religieuse, d'ailleurs très-vague : ce sont en général des rochers isolés, situés près d'une source ou offrant simplement un aspect particulier, une forme remarquable : les indigènes les marquent d'un signe tracé à la chaux ou les blanchissent entièrement. Ces pierres sont, de leur part, l'objet d'une sorte de culte superstitieux qu'ils sont fort embarrassés d'expliquer et qui se rattache, selon toute apparence, aux traditions religieuses de la race primitive qui a élevé, dans le nord de l'Afrique, les monuments que nous venons de décrire.

¹ Brooke suppose que le groupe de pierres fichées dont fait partie le menhir principal formait une porte. Sans contester

la vraisemblance de cette conjecture, je dois dire que cette disposition n'est pas très-apparente dans l'état actuel des choses.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA NOMENCLATURE GRECQUE, ROMAINE, BERBÈRE ET ARABE
DES DIFFÉRENTES LOCALITÉS DE LA TINGITANE.

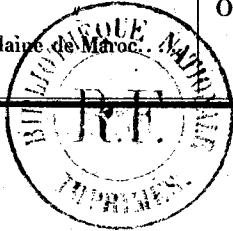
NOMS ANTIQUES.	NOMS MODERNES		ORTHOGRAPHE ARABE.
	donnés PAR LES CARTES EUROPÉENNES.	INDIGÈNES.	
Μολοχθ, Μαλούα, MVLVCHA, MALVA.	Molouia	Mlouia	واد ملوية
AMILO fl.	Oued Amlillou	واد امللو
Μεταγώνιον, Μεταγωνίτης άκρον.	Cap de l'Agua	Ras Sidi Bechir	راس سيدى البشير
AD TRES INSVLAS.	Îles Zafarines	Dja'ferin	جعفرين
Άκρος, πόλις και λιμήν. Ρυσσάδειρον, RVSDIR COLONIA.	Melilla	Mlila	مليلة
Αρίναυπα.	Îlot d'Alboran	"
PROMONTORIUM RVSDIR. Σηστιαρία άκρα.	Cap des Trois-Fourches.	Ras Herek	راس هرك
PROMONTORIUM CANNARVM.	Pointe d'Abdoun	Ras Amentin b'Sidi Aissa.	راس امننتين بسيدى عيسى
AD SEX INSVLAS.	Baie d'Alhucemas	El-Mzemma	المزمنة
PROMONTORIUM.	Pointe Boscicu	Ras Bouzkour	راس بوزكور
PARIETINA.	Anse d'Alcala	"
COBVCLA.	Anse des Pêcheurs	Mersa Ouringa	مرسى ورينگة
ΤΕΝΙΑ LONGA. Ταυία Δόγγα.	Anse des Peupliers	Mersa Tiguiçast	مرسى تقساست
Άκρηθ.	Pointe Omara	Ras Kaa' Asras	راس قع اسراس
AD PROMONTORIUM BARBARI.	Anse Adelaou	Mersa Oued Laou	مرسى واد لو
LAVD fl.	Rivière Adelaou	Oued Laou	واد لو
PROMONTORIUM BARBARI. Ολέαστρον άκρον.	Pointe Adelaou	Ras Makked	راس مككد
TAMVDA fl. Θαλοῦδα ποταμοῦ έκβολαί.	Rivière de Tétouan	Oued Martin	واد مرتين
TAMVDA OPPIDVM.	Tétouan	Tet'ouân	تطوان
AD AQVILAM MAIOREM. Ιαγθθ.	Ras et-T'erf	راس الطرف

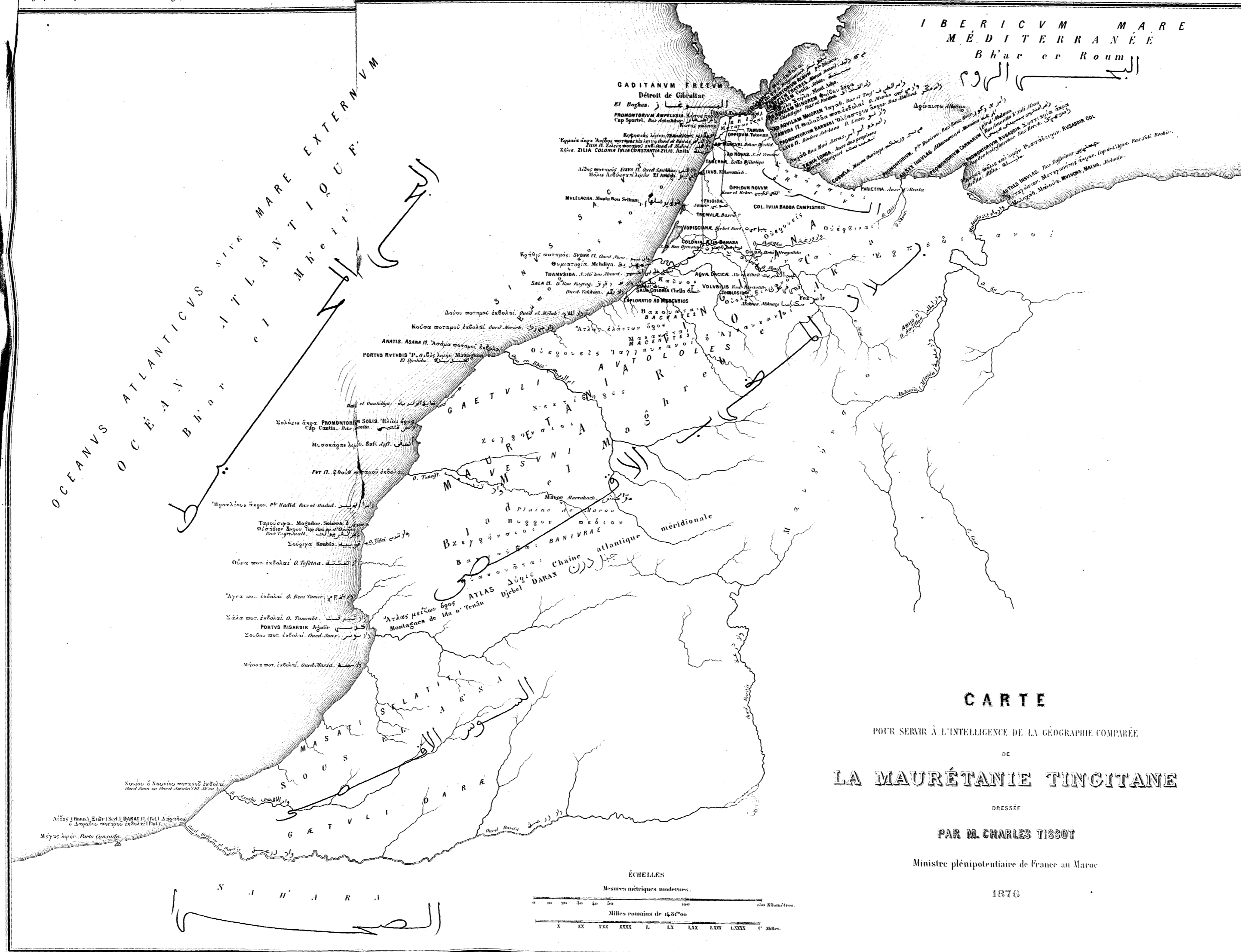
NOMS ANTIQUES.	NOMS MODERNES		ORTHOGRAPHE ARABE.
	donnés PAR LES CARTES EUROPÉENNES.	INDIGÈNES.	
AD AOVILAM MINOREM. <i>Φοῖβου ἄκρα.</i>	Pointe de Castillejos..	Ras el-Fnidek'.....	راس الغنداق
Ἀχόλη στήλη.....	Mont Acho.....	"
AD ABILEM.....	Ceuta.....	Sebta.....	سبتة
AD SEPTEM FRATRES..	Mersa Dennial.....	مرسى دنيل
Ἐπιδάδελφοι ὄρος.....	Les Sept-Frères.....	Djebel Belyounech..	جبل بليونش
PROMONTORIUM ALBVM.	Pointe Blanca.....	"
Ἐξιλισσα.....	Belyounech.....	بليونش
Ὁ Ἐλέφας.....	Mont aux Singes.....	Djebel Mouça.....	جبل موسى
"	Île del Peregil.....	Taoura.....	تورة
Οὐάλωνος ποταμοῦ ἐκ- βολαί.	Rivière d'Alcazar....	Oued el-Ksar es-Sr'ir.	واد القصر الصغير
HERCVLEVM sive GADI- TANVM FRETVM.	Détroit de Gibraltar..	El-Boghâz.....	البوغاز
TINGIS.....	Tanger.....	T'andja.....	طنجة
ABRIDA.....	(Littoral du détroit de Ceuta à Tanger.)	Berr el-A'doua.....	بئر العدو
AMPELVSIA PROMONTO- RIVM. Κώτης ἄκρον.	Cap Spartel.....	Ras Achakkar.....	راس اشكار
Κώτης κόλπος.....	"
Κηφησιὰς λίμνη.....	(Lagunes formées par le Mharhar et l'Oued el-Kharroub. L'es- tuaire porte le nom de Tahaddart.)	Tahaddart.....	تهدرت
Ποντίων τόπος καὶ πό- λις.	Cherf el-A'kab.....	شرف العقاب
Ἐρμαία ἄκρα.....	Ras el-Kouas.....	راس القواس
Αἰδῆς ποταμὸς καὶ λίμνη.	(L'Αἰδῆς ποταμὸς est représenté par l'Oued Aïacha, le λίμνη par l'Oued el- Kouas, cours infé- rieur de l'Oued Aïa- cha.)	Oued el-Kouas. Oued Aïacha.	واد القواس - واد العباشة
ZILIA η. Ζιλεία ποτα- μοῦ ἐκβολαί.	Oued el-Halou.....	واد الحلو
Ζήλις. ZILIA. COLONIA IVLIA CONSTANTIA ZILIS.	Arzila.....	Azila.....	ازبيلة

NOMS ANTIQUES.	NOMS MODERNES		ORTHOGRAPHE ARABE.
	donnés PAR LES CARTES EUROPÉENNES.	INDIGÈNES.	
Λίξος. LIXVS.....	Tchemmich.....	تشميش
Λίξος ποταμός. LIXVS fl.	Oued Loukkos.....	وادي لكس
Πόλις Λιβύων.....	El-A'râich.....	العرايش
"	"	Gla.....	قلا
MVLELAGHA.....	Moula bou Selham...	مولي بو سلهام
"	(Lagune de Moula bou Selham.)	Ez-Zerga.....	الزرقة
"	"	Merdja Ras ed-Doura.	مرجة راس الضورة
Κράδεις ποταμός. SV- BYR. Σούβουρ ποτα- μού έκβολαί.	Sbou.....	وادي سبو
Θυματηρία.....	Mehdiya.....	مهديية
SALA COLONIA.....	Sla.....	سلا
SALA fl.....	Rbat'.....	رباط
EXPLORATIO AD MER- CVRIOS.	Chella.....	شلة
Δούου ποταμού έκβο- λαί.	Oued Bou Ragrag...	وادي بورقراق
Άτλας ἐλάτων ὄρος..	Oued Yekkem.....	وادي يكم
Κούσα ποταμού έκβο- λαί.	Oued el-Melah'.....	وادي الملح
ANATIS. ASANA fl. Ἀσα- μα ποταμού έκβολαί.	"
PORTVS RVTVBIS. Ρου- σιβις λιμὴν.	Mazaghan.....	Oued Merzek.....	وادي مرزق
Διούρ ποταμού έκβολαί.	Oum er-Rbia'.....	أم ربيع
Σολόεις ἀκρα. PROMON- TORIVM SOLIS. Ἡλίου ὄρος.	El-Djedida.....	الجديدة
Μυσοκάρας λιμὴν.	Safi.....	D'aia de Oualidiya...	ضاية الوالدية
FVT fl. Φθοῦθ ποταμού ἐκβολαί.	Cap Cantin.....	Ras K'antin.....	راس قنتين
Ἡρακλέους ἀκρον....	Tensift.....	Asfi.....	أسفي
	Pointe Hadid.....	Tensift.....	وادي تنسفت
		Ras el-Hadid.....	راس الحديد

NOMS ANTIQUES.	NOMS MODERNES		ORTHOGRAPHE ARABE.
	donnés PAR LES CARTES EUROPÉENNES.	INDIGÈNES.	
Ταμούσιγα.....	Mogador.....	Souera.....	السوية
Ουσσάδιον άκρον.....	Cap Sim ou d'Ossim..	Ras Tegrioualt.....	راس تغريوالت
Σούριγα.....	Koubia (sur l'Oued Tidsi).	Koubia.....	قوية
Ούνα ποταμού έκβολαί.		Oued Tidsi.....	واد تدي
Άγνα ποταμού έκβολαί.	Oued Tefetna.....	واد تفنتة
Σάλα ποταμού έκβολαί.	Oued Beni Tâmer...	واد بني تامر
Άτλας μείζων όρος. ATLAS. Δύρις.	Chaîne atlantique mé- ridionale.	Oued Tamrak't.....	واد تمرقة
PORTVS RISARDIR.....	Djebel Daran.....	جبل درن
Σούδου ποταμού έκβο- λαί.	Agadir.....	أكدير
Μάσσα ποταμού έκβο- λαί. MASATAT II.	Oued Sous.....	واد سوس
Νούτου ποταμού έκβο- λαί.	Oued Noun.....	Oued Massa.....	واد مسة
Αίξος ποταμός. (Hann.) Ξιών. (Scyl.) DARAT II. (Pol.) Δαράδου ή Δάραδος ποταμού έκ- βολαί. (Pt.)	Oued Draa.....	Oued el-Ak'sa.....	واد الاقصى
Μέγας λιμήν.....	Porto Cansado.....	Oued Dara'a.....	واد درعة
AD MERCVRI.....	"
AD NOVAS.....	Dchar Djedid.....	دشر الجديد
TABERNÆ.....	Sidi el-Yemâni.....	سيدي اليماني
FRIGIDÆ.....	Lella Djilaliya.....	لالة الجلالية
COLONIA ÆLIA BANASA. Βάνασσα.	Soueir.....	سويج
THAMVSIDA Θαμουσιδα.	Sidi Ali bou Djenoun.	سيدي علي الجنون
OPPIDVM NOVVM.....	Sidi Ali ben Ahmed..	سيدي علي بن احمد
COLONIA IVLIA BABBA CAMPESTRIS.	Ksar el-Kebir.....	القصر الكبير
TREMVLÆ.....	Es-Serif.....	السريرف
VIPOSIANÆ.....	Bas'ra.....	البصرة
GILDA.....	"	Djebel Kort.....	جبل كرت
	"	"	"

NOMS ANTIQUES.	NOMS MODERNES		ORTHOGRAPHE ARABE.
	donnés PAR LES CARTES EUROPÉENNES.	INDIGÈNES.	
ΑQVΞ DACICE.....		Ain el-Kibrit.....	عين الكبريت
VOLVBILIS.....		Ksar-Farâoun.....	قصر فاعون
TOCOLOSIDA. Τοκολό- σιδα.	"	"	"
Διοῦρ ὄρος.....		Djebel Zerhoun.....	جبل زرهون
"	"	Djebel Tselfat.....	جبل سلفات
"		Oued Ouargha.....	واد ورغة
Πυρρὸν πεδίου.....	Plaine de Maroc.....	"	"





CARTE

POUR SERVIR À L'INTELLIGENCE DE LA GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DE

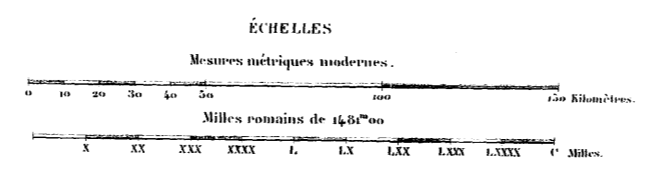
LA MAURÉTANIE TINGITANE

DRESSÉE

PAR M. CHARLES TISSOT

Ministre plénipotentiaire de France au Maroc

1870



ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE de la région comprise entre le cap Spartel et Azila.

Pl. III.

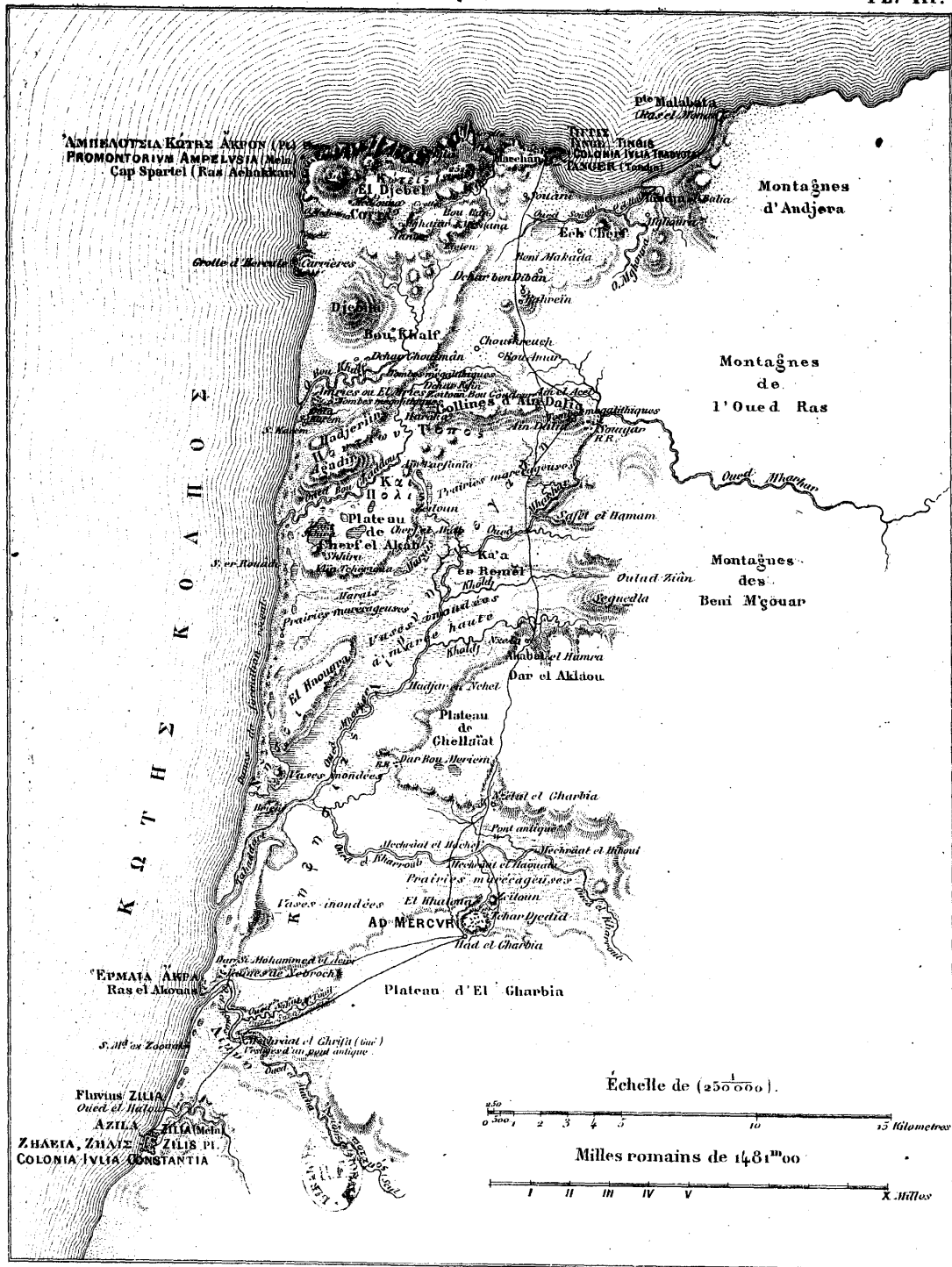


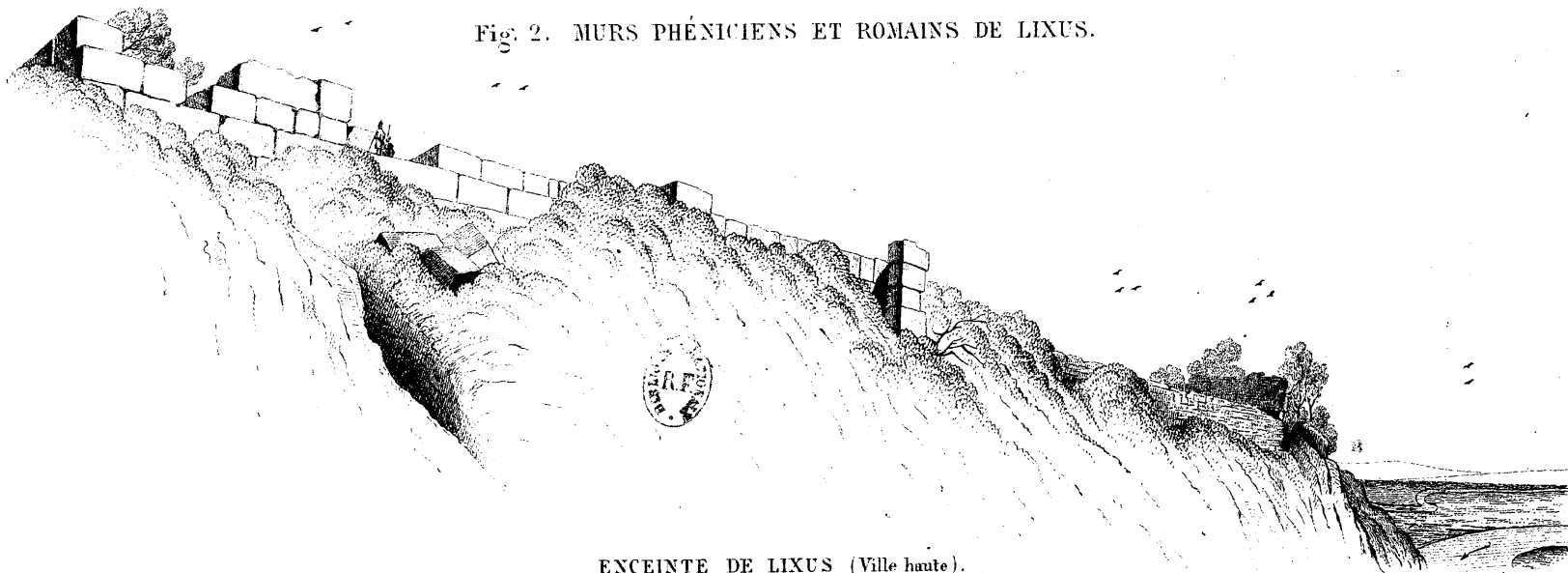
Fig. 1. MURS PHÉNICIENS DE LIXUS.



RUINES DE LIXUS (El-Kantara).

A Face S.E. de la plate-forme. — B. Couloir. — CCC Prolongement de la plate-forme.

Fig. 2. MURS PHÉNICIENS ET ROMAINS DE LIXUS.



ENCEINTE DE LIXUS (Ville haute).

Front O.N.O.

— Murs phéniciens.

— Murs romains.

— Cours du Loukkos.

LES VOIES ROMAINES DE LA MAURETANIE TINGITANE.

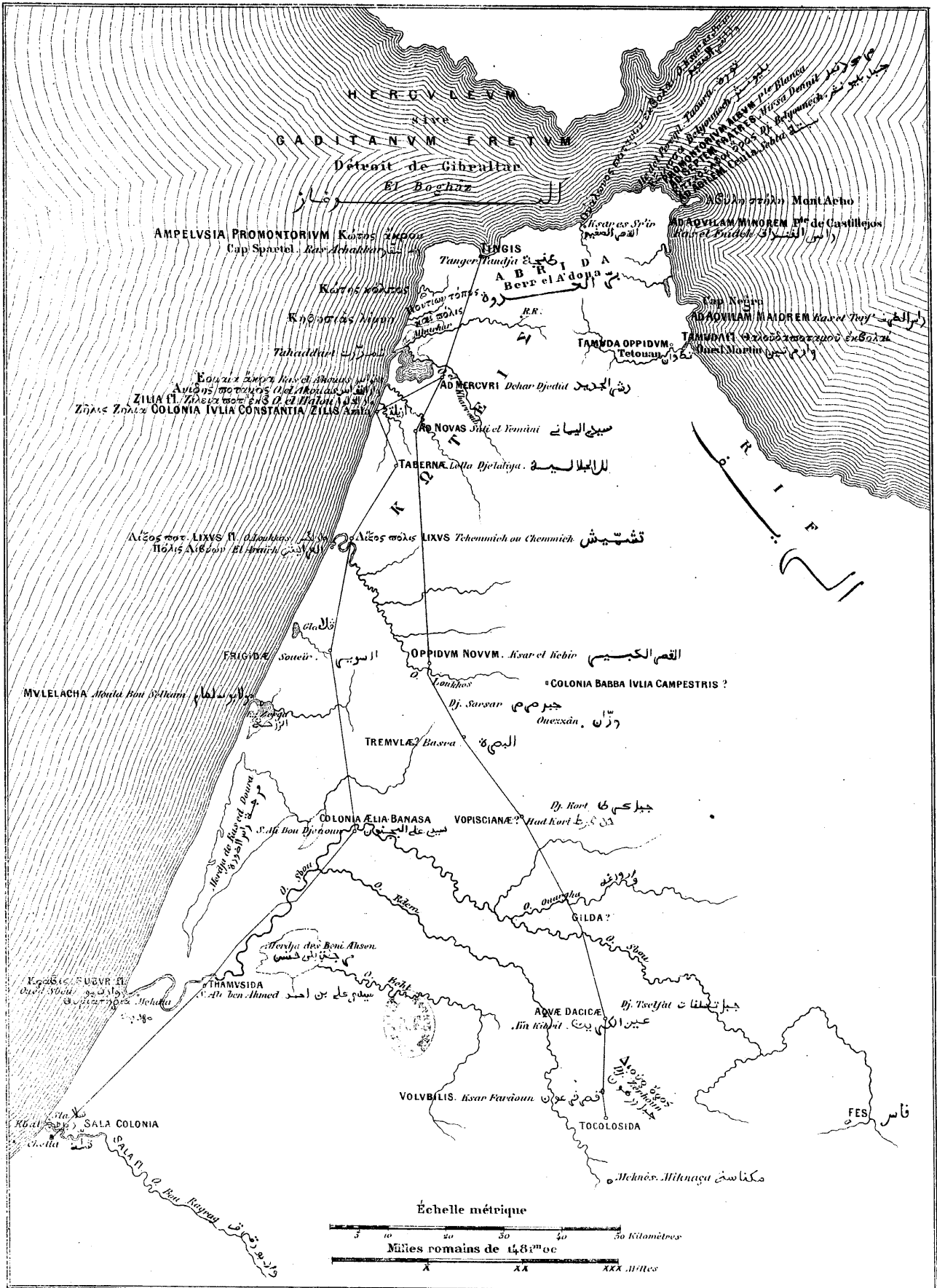
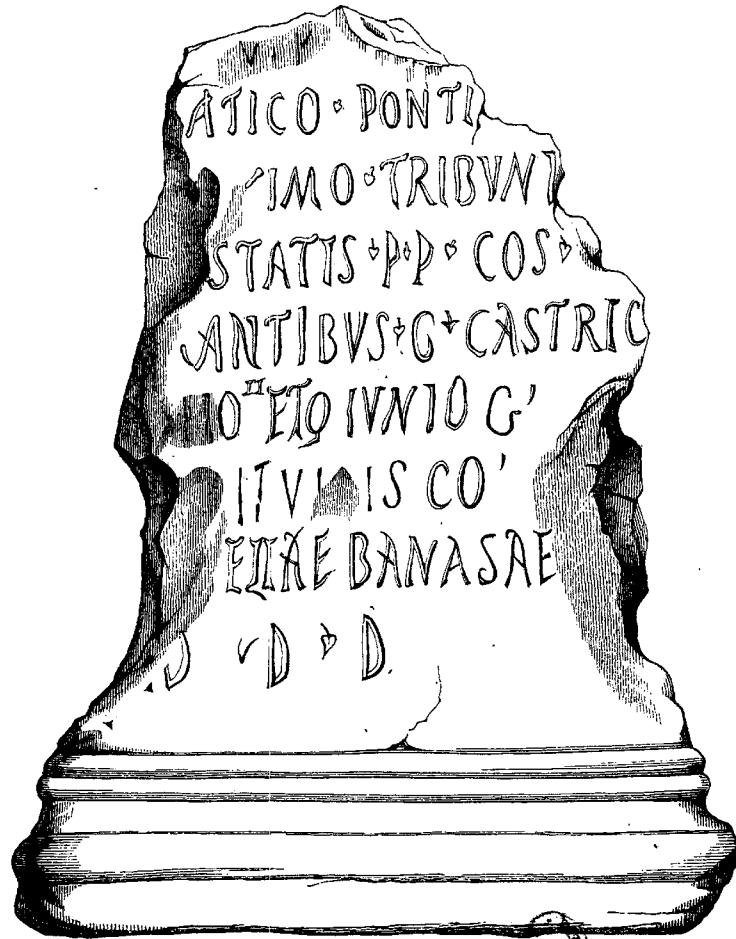
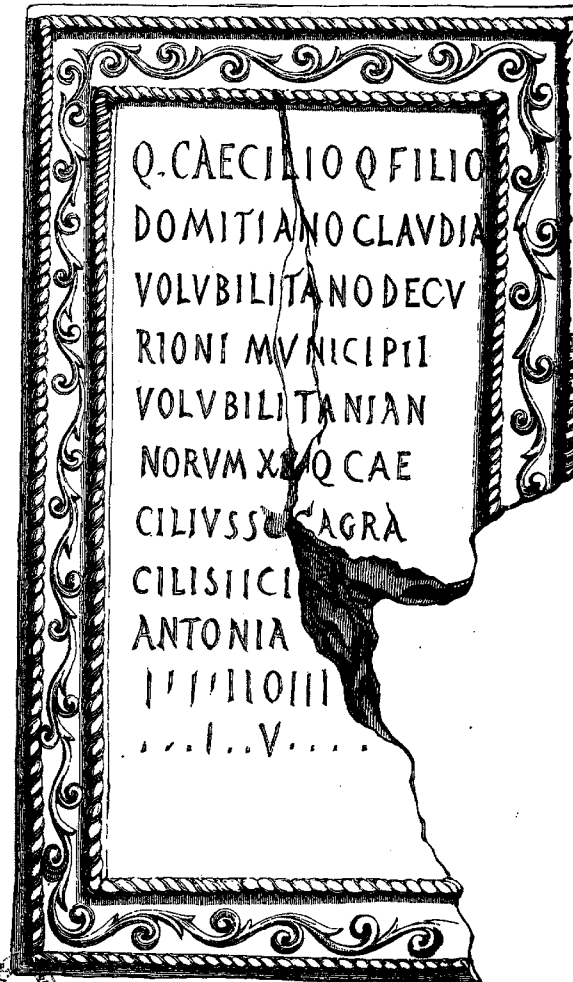


Fig. 1.



INSCRIPTION DE BANASA.

Fig. 2.



INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE Q. CAECILIUS DOMITIANUS.